

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 24
Montreal, 11 Novembre 1899

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



LE "BON SOIR" À REGRET.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 11 NOVEMBRE 1899

LA SÉPARATION



Ella. — Henri, cher adoré, j'ai découvert que je t'aimais passionnément.
Lui. — Ah! Comme cela vous avez appris que mon oncle était mort en me laissant cinq mille dollars?
Ella. — Après pareille remarque, monsieur, nous n'avons plus qu'à nous séparer pour toujours... J'avais entendu dire que c'était cinquante mille.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Victor Hugo disait dans ses *Feuilles d'Automne* :

Les morts durent bien peu ; laissez-les sous la pierre ;
Hélas ! dans le cercueil ils tombent en poussière
Moins vite qu'en nos cœurs...

Ce cri du poète, éloquent, d'une amertume profonde, est une calomnie. Le culte des morts est à peu près le seul que la rouille de notre époque n'ait attaqué et rongé. La visite traditionnelle aux cimetières, le 1er novembre, ne prend-elle pas, dans tous les pays chrétiens et d'année en année, les caractères d'une institution ? A Montréal, ce pieux pèlerinage offre un spectacle de plus en plus impressionnant. On y comprend à merveille le sens intime de la solennité ; cette communion de ceux qui restent avec ceux qui ne sont plus n'a rien de profane ou de routinier.

Et puis l'entretien des tombes indique non moins la vitalité du souvenir. Tous ces petits soins délicats, donnés à ce qui recouvre un peu de poussière, dégagent une poésie propre à faire pardonner bien des travers, bien d'autres attentions prodiguées à tort.

Le cynique a beau, en mourant, demander tout au plus, au cimetière,

Un endroit écarté
Où d'être un peu tranquille
On ait la liberté...

avouons qu'il est bien dans notre pauvre nature humaine d'espérer, qu'une fois là-bas, quelqu'un se souviendra.

* * *

Pour rester dans le sujet.

Il y a quelques années un journal parisien posa à plusieurs écrivains la question : "Que pensez-vous de la mort?"

"Si cela vous est égal, répondit Marcel Prévost, je vous dirai ce que je pense de la vie ; et cela reviendra au même, puisque la mort ne nous intéresse que par rapport à la vie.

"Je ne la trouve ni longue ni brève, je suis sûr que vous conviendrez comme moi que ces mots : "brièveté de la vie", sont absolument vides de sens. Notre durée d'homme est longue ou brève, par rapport à la durée d'autres êtres ; par rapport à nous, elle est exactement adéquate à la puissance de nos organes, à l'amplitude de nos ambitions et de notre évolution. L'homme qui a vécu la vie moyenne a pu perdre beaucoup de temps et encore faire, à peu près, tout ce qu'il est intéressant de faire ici-bas. Peut-être aimerait-il à recommencer ; mais c'est vraiment trop d'exigence.

"Renonçons, de parti délibéré, à des jours dont nous n'avons que faire ; prenons-les s'ils viennent ; ne les demandons pas à la vie universelle comme l'acquit d'une dette. Vous êtes né, je suppose, en 1862. Avez-vous beaucoup de chagrin de ne pas avoir vécu de 1852 à votre naissance ? Non, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi envier si âprement les dix ans qui suivront votre mort ?

"Ces réflexions sont fort utiles, il me semble, pour qui veut se résigner à la mort, ou, du moins, à sa mort. Car il n'y a pas de théorie qui donne la résignation à la mort des autres, de ceux qu'on aime..."

François Coppée envoya les vers suivants :

Tu te dis en tremblant, mon frère : "Il faut mourir !"
Cependant la Mort seule est clémente et délivre.
Chaque jour te vieillit et te fait plus souffrir.
Tu devrais avoir peur en songeant : "Il faut vivre."

"En gros et sommairement, écrivit André Theuriet, je suis de l'avis de Montaigne : "Je veux qu'on agisse et qu'on allonge les offices de la vie tant qu'on peut, et que la mort me trouve plantant mes choux ; mais nonchalant d'elle, et encore plus de mon jardin imparfait."

"On nous a trop habitués, dès l'enfance, à envisager ce naturel dénouement comme une chose épouvantable. Le saut n'est ni si lourd ni si douloureux qu'on l'imagine. Si la mort est courte et violente, on n'a pas le temps de la craindre ; si elle arrive par vieillesse ou maladie, la nature prend le soin de nous anesthésier peu à peu, physiquement et moralement, et nous franchissons le pas, comme on glisse du rêve dans le sommeil. — L'important, c'est de vivre le plus honnêtement et le plus utilement qu'on peut ; puis, l'heure venue, de s'en aller sans tapage, comme un voyageur qui sort de l'auberge,

"Remerciant son hôte et faisant son paquet."

Jules Claretie se montrait encore plus philosophe.

"La mort ? s'écriait-il, le quart d'heure de Rabelais du banquet de la vie. (L'hôtesse ne fait pas crédit.)

"Et j'espère bien que vous nous demanderez : "Que pensez-vous de la vie ?", le jour du prochain carnaval."

Claretie avait raison de prendre la chose par le côté rose.

Rabelais l'a bien dit en son langage pittoresque :

"Mieux est de ris que de larmes écrire !"

MISTIGRIS.

ORDONNANCE AGRÉABLE

Le docteur. — Votre mari a-t-il bien pris, chaque jour, le verre de cognac que je lui ai prescrit ?

La femme. — Oh ! monsieur le docteur, il est déjà en avance de quatre semaines.

LÉGÈRE CONFUSION

Dans le salon d'un monsieur sourd, quelqu'un avisant une jolie peau de bête étendue tout près, demande au propriétaire :

— A quel animal appartient cette jolie fourrure ?

— A moi, pardine, répond l'autre ; pas au voisin, je pense.

NOËL! — NUMÉRO DU "SAMEDI"

Le numéro spécial de Noël publié l'an dernier par le SAMEDI a été, de l'aveu de tous, un succès accompli. On n'en saurait, d'ailleurs, trouver de meilleure preuve que dans le fait que la demande a considérablement dépassé les divers tirages qui ont été faits... N'étant pas de ceux qu'un succès contenté, les éditeurs-propriétaires du SAMEDI vont, cette année, offrir un Numéro de Noël tout à fait sans précédent, non seulement ici, mais dans n'importe quel pays où la presse existe. Qu'on en juge.

Ce Numéro comptera 60 pages,

les illustrations en couleurs seront dignes des artistes les plus en renom, les autres illustrations se compteront par douzaines ; la matière à lire sera très abondante et de circonstance ; bref, toujours au prix ordinaire de...

5 cents le numéro,

on aura dans le SAMEDI-NOËL ce qu'aucune autre maison de publication du monde n'offre même pour 25 et 50 cents. Les agents devront se préparer à envoyer aussitôt que possible leurs commandes.

SCIENCE NOUVELLE



L'institutrice.—Allons, Toto, quel est le jour le plus court de l'année et quel est le plus long ?
Toto.—Le dernier des vacances et le premier passé à l'école.

MOSAÏQUE

(Pour le SAMEDI)

Un ami qui s'est intéressé à nos petits zigzags à travers la médecine serio-comique d'autan et d'aujourd'hui, me transmet quelques documents qui me semblent inédits ici et dont je tire parti sans plus tarder.

Molière avait-il forcé la note dans ses comédies sur les médecins ? Oui, certes, et il était bien le premier à le reconnaître. Cependant, un siècle après lui, un ouvrage sérieux — le *Dictionnaire des notions primitives* — parlant de la médecine disait :

“Selon l'avis de ceux mêmes qui professent cette science, dit-il, il n'en est aucune qui soit plus problématique. Les médecins marchent à tâtons. “Ceux qui sont de bonne foi se comparent à des quinze-vingt que l'habitude de suivre différentes routes à l'aide d'un bâton, rend moins inhabiles à conduire des aveugles.”

(*Quinze-vingt* est le nom qui fut donné à chacun des 300 aveugles admis dans un hôpital fondé par saint Louis.)

Le docteur Prouhet a découvert un mémoire d'un médecin, indiquant le traitement qu'il a fait suivre, vers 1704, à François Houlier, prieur de la Mothe, atteint d'*hydropisie, engendrée par un grand refroidissement de foie*. Ce qui ajoute à l'intérêt du document, c'est que le chiffre des honoraires est indiqué :

Du 2 may.	Une médecine des mieux composées (purgatif).	2 livres.
Du 10. —	Un clystère	15 sols.
Du 11. —	Une médecine bien composée (purgatif).	2 livres.
	Plus, du soir, le clystère réitéré	15 sols.
	Pour cela faire on m'a obligé de passer la journée	3 livres.
Du 12. —	La médecine réitérée (purgatif)	40 sols.
	Plus des tomentations de sobstructions	4 livres.
Du 14 —	Un voyage dans la paroisse St-Coutant pour aller chercher du polypde, et j'y ai employé la journée	3 livres.
Du 15. —	Une saignée au pied	15 sols.
Du 17. —	Un clystère	15 sols.
Du 19. —	Lui avoir fait des incisions	6 livres.
Du 20. —	Un clystère réitéré	15 sols.
	etc., etc.	

DEVINETTE



—Je ne puis commencer seule. Voyez-vous dans le théâtre la personne dont j'ai besoin ?

La livre équivalait à environ 20 sous. Le sol, c'est le sou.
Si maintenant vous voulez essayer d'une potion purgative ordonnée par le même médecin en 1704, voici la composition :

Follicules de semé, 2 gros. — Crème de tartre, semences d'anis, de coriandre, de semou contra, rhubarbe, jalap, manne, de chaque, 1 gros.

La confection de ce remède par un apothicaire coûtait 3 livres.

Le même, pour ses déplacements, demandait 20 sols par lieue, à l'aller seulement. Un accouchement difficile se payait par la modeste somme de trois livres. Pour l'apposition d'un emplâtre, on en était quitte pour 15 sols, etc.

En ce temps-là, l'exercice de cette profession conduisait il à la fortune ? Il est permis d'en douter, quand on sait quelle concurrence redoutable était faite aux médecins.

Il y avait d'abord les *rebouteurs*, appelés aussi *adonneurs*, *maîtres habil-lours* ou *restaurateurs du corps humain*. Le docteur Prouhet cite plusieurs familles où les secrets du métier se transmettaient de génération en génération. Jambes cassées, bras démis, foulures, entorses constituaient le domaine où s'exerçait leur art, ce qui ne les empêchait pas de purger et de clystériser à l'occasion. Puis, à côté de ces raccommodeurs de la machine humaine, on trouvait d'autres spécialistes de contrebande. Les uns guérissaient de la gale pour l'humble somme de 10 sols ; tandis que d'autres, plus âpres à la curée, exigeaient 15 livres pour débarrasser quel qu'un de la teigne.

Mais les concurrents les plus à craindre étaient certains apothicaires qui, au lieu d'agir en bons alliés du docteur, lui faisaient un tort considérable en chassant effrontément sur ses terres, écrémant la clientèle et ne laissant de côté que les malades qui leur étaient connus pour ne pouvoir payer qu'en monnaie de singe.

Autre espèce de concurrence et qui sort bien de l'ordinaire, celle-là. On la trouve mentionnée dans le *Dictionnaire des notions primitives*. Est-ce que les exécuteurs des hautes-justices, les bourreaux (ils étaient très nombreux avant la Révolution), ne s'étaient pas imaginé de pratiquer le métier de *rebouteurs* ! Drôle d'idée chez des gens, appelés par leur ignoble profession à mutiler et à démolir le corps humain ! De sévères condamnations furent prononcées contre eux par le Parlement de Paris, ce qui ne les empêcha pas de continuer leur commerce, dont les bénéfices venaient se joindre à ceux qu'ils tiraient du honteux trafic des cordes de pendu, vendues à des gens superstitieux.

Pour savoir au juste qu'elle sera la durée de votre vie, il y a un moyen infaillible. Ce moyen il est à votre disposition. Voici :

Les premières conditions de longévité, sont que le cœur, les poumons et les organes digestifs, aussi bien que le cerveau, soient larges. Si ces organes sont larges, le tronc sera long et les membres relativement courts. Le sujet paraîtra grand quand il sera assis, et petit quand il est debout. La main aura une paume longue et un peu épaisse et les doigts courts. Le cerveau sera profondément situé, ce que révélera l'orifice de l'oreille qui sera bas. Des yeux bleu-noisette ou brun-noisette sont un signe favorable. Les narines larges, ouvertes et libres, indiquent des poumons spacieux. Des narines pincées ou demi-closes indiquent des poumons petits et faibles.

Maintenant, pour les personnes qui ne possèderaient pas les conditions énumérées, nous rappelons qu'il n'y a pas de bonne règle sans exception.

OMNIBUS.

SOIXANTE PAGES

Cette année le SAMEDI-NOËL sera de 60 pages, et loin de craindre la comparaison avec les autres publications du pays et de l'étranger, il la sollicitera.

Entre les nations, comme entre les femmes, la plus solide paix n'est qu'une trêve.

DÉFINITION DU MARI



*Babette (trois ans). — Quoi c'est, les maris ?
Cécile (cinq ans). — C'est des choses qu'on leur attache
des petits cordons pour leur faire penser de pas oublier
d'acheter quelque chose.*

BONHEUR FRAGILE

*Court et fragile est le bonheur
C'est l'oiseau, vite, s'envole,
Il passe en sifflant, le moqueur !
Court et fragile est le bonheur,
Lorsque survient le Faneur,
Tous, nous dormirons sous un sautoir,
Court et fragile est le bonheur,
C'est l'oiseau, vite, s'envole.*

*Les fleurs des champs et les pinsons
Vivent un jour, soufflent et meurent,
Parfums subtils, folles chansons !
Des fleurs des champs et des pinsons !
Dans notre ciel, nous gémissons ;
Nos papiers neufs, sans cesse, pleurent,
Les fleurs des champs et les pinsons
Vivent un jour, soufflent et meurent.*

*Court et fragile est le bonheur :
Le cueille-t-on sur cette terre ?
Plus tard, il remplira le cœur...
Court et fragile est le bonheur,
Au ciel finiront le labour,
L'enfer, les dents et la misère,
Court et fragile est le bonheur :
Le cueille-t-on sur notre terre ?*

*Quand l'homme expire, il prend l'essor
Pour un séjour rempli de charmes ;
Le trépas lui donne un trésor,
Quand l'homme expire, il prend l'essor
Vers la contrée aux beaux fruits d'or,
— Fruits févorisés par tant de larmes ! —
Quand l'homme expire, il prend l'essor
Pour un séjour rempli de charmes.*

CAMILLE NATAL.

BAL MASQUÉ

— Sais-tu ce que tu devrais faire, monsieur Pétarol ? dit Mme Pétarol à M. Pétarol.

— Non, répondit ce dernier.

— Tu devrais donner un bal masqué.

— Pourquoi faire ?

— Pour faire périr de jalousie les de Saint-Frusquin.

Disons tout de suite que les Pétarol et les de Saint-Frusquin faisaient commerce d'amitié : ils ne se quittaient pas ; c'est pourquoi, au fond, ils se détestaient cordialement et ne manquaient jamais une occasion de se nuire ou de s'humilier. Lorsqu'il arrivait une aventure fâcheuse à l'un, l'autre s'en réjouissait. On ne peut aimer que les gens que l'on ne connaît pas ; au moins, avec ceux-là, il est permis d'avoir des illusions. Les Pétarol étaient industriels et possédaient une fabrique de boutons en verre trempé, le bouton "l'Incassable" qui, malgré son nom, cassait comme du verre dès qu'on le laissait tomber. Les Pétarol étaient riches, les de Saint-Frusquin ne l'étaient pas ; ils vivaient chichement de petites rentes dans une bicoque qu'ils dénommaient pompeusement "le château".

— Oui, reprit Mme Pétarol, donnons un bal masqué, nos moyens nous le permettent et cela fera tant enrager les de Saint-Frusquin !

M. Pétarol, nature pensive, obéissait toujours à sa moitié.

— Cela va coûter les yeux de la tête, objectait-il timidement.

— Qu'est-ce que cela peut te faire ? Ton inventaire est superbe, cette année. Songe que nous avons une fille à caser ; elle a dix-sept ans.

— Donnons un bal masqué, je veux bien, dit avec résignation M. Pétarol.

— Il faut tout de suite faire imprimer des cartes.

M. Pétarol se rendit à son bureau et rédigea une formule d'invitation qu'il apporta à sa femme :

"Madame et Monsieur Pétarol vous prient de vouloir bien honorer de votre présence le bal masqué qu'ils donneront le jeudi 15 mars.

"Le costume de rigueur."

— Parfait ! s'écria Mme Pétarol.

Le lendemain, qui était jour de réception de Mme Pétarol, Mme de Saint-Frusquin vint lui faire une visite.

— Comment allez-vous, chère belle ! s'écria Mme Pétarol, il y a un siècle que je ne vous ai vue.

Elle l'avait vue la veille.

— C'est comme vous, répondit Mme de Saint-Frusquin, vous devenez rare comme les beaux jours.

— Que vous êtes aimable d'être venue par ce vilain temps ; c'est du dévouement.

— Je suis venue en voiture ; j'ai fait atteler la charrette anglaise.

C'était un véhicule antique à deux roues que les Pétarol dénommaient d'une façon moins poétique.

C'était le moment de lui annoncer que nous donnons un bal, se dit Mme Pétarol.

— Que je suis heureuse de vous voir, chère belle, pour vous apprendre que nous donnons un bal masqué.

Elle se tut pour juger de l'effet produit.

Mme de Saint-Frusquin faillit tomber à la renverse ; elle se raidit et dissimulant son dépit sous un sourire :

— Vraiment ! Oh ! quelle idée

— C'est une idée à moi, dit Mme Pétarol ; j'espère que vous serez des nôtres.

— Avec le plus grand plaisir. Un bal masqué !

— Mon Dieu, oui, on n'en a jamais donné à Borgny-Jes-Veaux. Mon mari a gagné beaucoup d'argent cette année, il faut bien faire aller le commerce et faire plaisir à ses amis.

— Cela part d'une bonne âme, dit Mme de Saint-Frusquin que la jalousie mordait au cœur.

Elle prit congé de son amie et rentra chez elle comme une lombe.

Elle vint trouver son mari.

— Tu ne sais pas la nouvelle ? lui cria-t-elle dès qu'elle l'aperçut : les Pétarol donnent un bal masqué.

— Eh bien, quoi ! c'est leur droit.

— Leur droit ! s'écria Mme de Saint-Frusquin ; tu ne vois pas que c'est pour nous humilier, pour faire valoir leur fille aux dépens de notre Adélaïde.

Adélaïde était la fille unique des de Saint-Frusquin.

— Ils vont inviter toute la ville, ajouta Mme de Saint-Frusquin. Un bal masqué ! Des fabricants de boutons : c'est grotesque ! Des gens partis de rien !

Mme de Saint-Frusquin était née Cabassu.

Vous me direz que cela vous est égal.

Et à moi donc !

Elle reprit :

— Tu ne bouges pas ? tu es là comme une borne.

— Je réfléchis.

— A quoi ?

— Au moyen de rabattre ! l'orgueil des Pétarol.

— A la bonne heure !

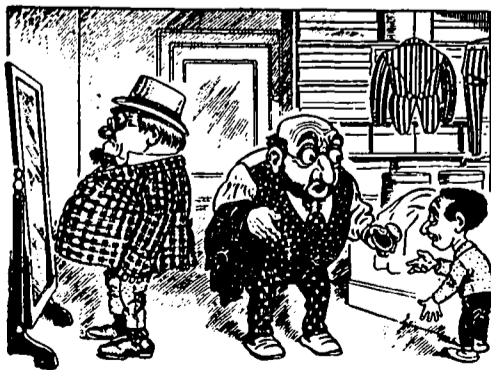
— Tu ferais manquer ce bal ?

— Je le ferai rater, ce qui vaut mieux.

De Saint-Frusquin était un ex-attaché d'ambassade. Fils de diplomate, il avait été élevé dans la diplomatie ; il lui en était resté un fonds de rouerie et de duplicité qu'il mettait volontiers au service de ses rancunes personnelles.

Il baisa la voix et expliqua son plan à sa femme. Il devait être bon,

VENTE FORCÉE



I

M. Usate (à voir basse). — Ikey, voilà un individu qui est bien décidé à ne rien acheter ici. Nous ne pouvons pourtant pas perdre une vente ! Quand je lui essayerai cette autre redingote, répand ce tabac autour de nous, sans qu'il puisse te voir, bien entendu.

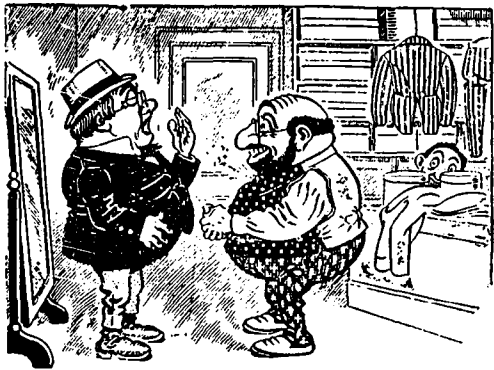


II

.. Quoi, vous n'aimez pas cette redingote ? Oh ! mais comment donc ! Je vais alors vous essayer le plus joli vêtement que nous ayons en stock...

Si vous toussiez prenez le . . . BAUME RHUMAL

VENTE FORCÉE — (Suite)



III

... Trop étroit ! Vous ne voulez donc rien acheter ! Mais quoi ? Ah ! vous avez le rhume ? Il y a beaucoup de rhumes en ce moment...



IV

Le client. — Atschi... ou... Atschi... ou...

car Mme de Saint-Frusquin s'écria sur un ton sardonique :

— Et maintenant, rira bien qui rira le dernier !

Le grand jour est arrivé ; les salons des Pétarol sont brillamment illuminés. Pétarol est déguisé en Turc. Pourquoi en Turc ? C'est sa femme qui lui a suggéré cette idée, à cause de sa tête sans doute. Petit, obèse, il a tout à fait le physique de l'emploi.

Mme Pétarol est costumée en " Dame de la cour du premier Empire ". Elle porte une robe fendue sur le côté, une robe dont la taille lui prend aux aisselles. On dirait un saucisson. Un diadème en perles fausses orne sa chevelure. Elle a choisi ce costume parce qu'elle se figure qu'elle ressemble à l'impératrice Joséphine.

Laissons-lui cette illusion, cela ne fait de mal à personne.

Quant à leur fille Yolande, une délicieuse brunette, elle est en " Petit chaperon rouge ". Ce costume lui sied à ravir ; on a envie de la croquer.

Il est dix heures. Debout, près de la porte du salon, les Pétarol attendent. Ils ont invité toutes les personnes marquantes de la petite ville et des environs. Ils ont bien fait les choses : l'orchestre est nombreux ; le buffet bien garni.

Un domestique annonce :

— Monsieur le vicomte de Saint-Frusquin et sa famille.

— De Saint-Frusquin paraît ; il est en Ligueur, porte un manteau sombre, un chapeau à plumes, des bottes à revers. Sa femme et sa fille sont en Ligueuses ; robe noire à collet relevé, masque noir.

— Comme c'est aimable à vous d'avoir répondu à notre invitation, dit Mme Pétarol ; quel singulier costume !

— Comme vous voyez, en Ligueur.

— C'est charmant ; quelle bonne idée ?

Yolande a pris Adélaïde dans ses bras ; elle l'embrasse.

— Pourquoi t'es-tu déguisée en Ligueuse ?

— C'est papa qui l'a voulu, répond Adélaïde.

— Madame et Monsieur Veaucresson, crie le larbin.

M. Veaucresson, receveur de l'enregistrement, est aussi costumé en Ligueur ; il est enveloppé dans un sombrero fait avec des rideaux de lit et il traîne une immense rapière qui lui bat les mollets ; son épouse est travestie en Ligueuse. D'autres invités arrivent ; chose bizarre, ils sont tous en Ligueurs. Ils se promènent dans les salons, graves comme des conspirateurs.

C'est lugubre.

L'orchestre joue en sourdine l'air des conspirateurs de la *Fille de Mme Angot*. Et il entre toujours des Ligueurs.

Qu'est-ce que cela signifie ? Mme Pétarol pâlit.

— Tu ne vois pas ? dit-elle à son mari, très digne dans son costume de Turc.

— Quoi !

— Ils sont tous en Ligneurs.

— Que veux-tu que j'y fasse ? répond Pétarol, fataliste comme un Oriental.

— Tu ne comprends pas que l'on conspire contre notre bal !

Pétarol reste impassible.

Cet homme aurait dû naître Turc.

Mme Pétarol court à de Saint-Frusquin.

— Quel est ce mystère ? lui demande-t-elle, vous vous êtes donné le mot ?

— Nous nous sommes conformés à votre invitation, répond confidemment de Saint-Frusquin en montrant sa carte sur laquelle Mme Pétarol lit :

Le costume est de Ligueur.

— L'imbécile ! s'écrie Mme Pétarol en se tournant vers son mari, et elle s'évanouit.

De Saint-Frusquin avait donné cinquante francs au compositeur de l'imprimerie pour imprimer cette coquille.

Oh ! les diplomates !

L'aventure a défrayé les bonnes langues de Borgny-les-Veaux, tous les habitants se sont moqués des Pétarol ; tous leurs amis et les de Saint-Frusquin s'en réjouissent encore.

Oh ! les amis !

EUGÈNE FOURRIER.

DICTIONNAIRE AMUSANT

Diplomatie. — Loyauté à double fond.
Défunct. — Une qualité qui donne immédiatement toutes les autres.

Bégayer. — Tituber de la langue.

Arcegle. — Homme en place.

Eloge. — Un prêté qui attend toujours un rendu.

Epidémie. — La mort en chœur.

Forfait. — Le crime endimanché.

Fou. — Un absent qui a peut-être raison.

Fuite. — Action familière aux gaz et aux caissiers.

Imprimerie. — Cuisine de la pensée.

QUALIFICATIF DE TROP

— Il assure que je ne suis qu'un vaniteux idiot...

— Je n'ai jamais remarqué que tu fus vaniteux.

UNE CONSOLATION

Perle cueilli dans un journal américain :

" Un homme, nommé Drucker, a été trouvé assassiné. Le meurtrier a commis cet horrible crime dans le but de vol ; mais, *heureusement*, Drucker avait déposé, la veille de sa mort, tout son argent à la Caisse d'épargne, de sorte qu'il n'a perdu *que* la vie. "

LE MONSTRE

Mme Briscatout est de ces femmes qui passent leur vie à dire du mal de leur mari. Comme d'habitude, elle se plaignait du sien à des amies.

— Croirez-vous cela ? Son chien est mort la semaine dernière, et de suite il l'a fait empailler.

— Eh bien !

— Eh bien ! je suis persuadée qu'il n'en ferait pas autant pour moi !...

V. V. S. O. P.

On parle de deux vieux ivrognes qu'unît la plus étroite amitié.

— Alors, c'est sérieux cette affection !

— Parbleu ! un sentiment qui a vingt ans de bouteille.

SANS CONTREDIT

Colette. — Ne suis-je pas la plus chère petite femme du monde !

Colas. — Oh ! oui, surtout si je considère mon salaire.

LA DERNIÈRE RESSOURCE

— Ils ne sont mariés que depuis trois mois et déjà elle refuse de lui donner de l'argent. Il devrait lui intenter une action.

— Mais je ne pense pas que la loi lui permette cela.

— Alors, qu'il poursuive le beau-père.

APRÈS L'ORAGE .. LE BEAU TEMPS

Cueilli dans un almanach des plus modernes :

" 13 novembre 1899. — Choc d'une grande comète contre la terre, fin " du monde. "

" 14 novembre 1899. — Le temps se remet au beau, dégel. "

SANS ÇA !...

Après une scène de ménage, un mari a reçu un soufflet de sa femme.

Très digne, le mari prend son chapeau, et, avant de s'éloigner, murmure ces paroles :

— Madame, lorsqu'il y a six ans, je demandai votre main à votre famille, je ne soupçonnais pas l'usage que vous en feriez ; sans ça !...

LE TEXTE

Toutes nos mesures sont prises pour que la matière à lire du SAMEDI-NOËL soit à la hauteur des gravures ; or celles-ci seront un régal pour tous.

VENTE FORCÉE — (Suite et fin)



V

M. Isaac. — Oh ! Dieu d'Abraham ! Que je suis donc à plaindre ! Voilà un vêtement qui est à jamais gâté : il est déchiré de part en part ! Appelle la police, Ikev... Cette redingote-là me coûte \$20. ?...



VI

... (Après que le client, furieux, a payé la redingote et qu'il est parti.) Eh bien, Ikev, que penses-tu de l'habileté commerciale de ton père ?

CE BON TRAMPINEL !



Trampinel. — Comment vous prouver ma reconnaissance pour ce repas ?
Madame. — Vous pourriez arroser ces fleurs avant que je les rentre pour l'hiver.
Trampinel. — Très bien. Je vais tout de suite m'agenouiller et prier le Seigneur d'envoyer de la pluie.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

En voyant au nombre des illustrations sur la guerre au Transvaal des ballons de toutes formes, plusieurs se sont demandé si un nouvel élément de massacre n'allait pas entrer en jeu. Jusqu'au conflit hispano-américain, on n'avait regardé les ballons en temps de guerre que comme moyens de communication ou d'observation. Puis, le lendemain de la catastrophe du *Maine*, Tesla, Edison et d'autres parlèrent d'engins aériens qui lanceraient sur les vaisseaux de l'ennemi les explosifs les plus puissants. Il n'en fut rien ; mais on s'en était vanté avec trop de sérieux pour que le congrès de la paix de la Haye ne s'en occupât point. On le sait peut-être : ce congrès a demandé d'interdire, au moins d'ici à cinq ans, de lancer des projectiles du haut d'aérostats.

Les humanitaires ont applaudi, car, dit Emile Gauthier, quoi de plus épouvantable qu'un bombardement aérien, une pluie de mitraille s'écroutant tout à coup du ciel.

Mais les autres ont trouvé que cette interdiction était illogique, ridicule : "Le but et la raison d'être de la guerre, c'est de faire à l'ennemi le plus de mal possible, dans le minimum de temps et au prix du minimum de danger. A ce point de vue, le seul qui mérite considération, les ballons bombardiers représenteraient un progrès énorme. Pourquoi donc leur opposer, au nom d'un sentimentalisme absurde, une fin de non-recevoir, alors que, par ailleurs, on travaille avec acharnement à perfectionner les armes offensives, c'est-à-dire, en fin de compte, les moyens de tuer et détruire ? Sans compter que ce serait peut-être là pour une nation faible attaquée par une nation puissante la meilleure façon de sauvegarder son indépendance, partant d'assurer le triomphe de la justice et du droit ! Sans compter que plus la guerre deviendra terrible, et plus on hésitera à la faire, jusqu'au jour où, tous les peuples s'étant enfin réconciliés, son abolition cessera d'être une utopie."

* * *

M. Gauthier règle la question : les ballons de guerre sont irréalisables. Il n'existe pas encore, dit-il, d'aérostat réellement et pratiquement dirigeable. Peut-être, d'ici à cinq ans, le problème sera-t-il enfin résolu ; mais à l'heure actuelle, il ne l'est pas encore : force est donc de tabler sur les ballons non dirigeables, et de compter avec les caprices du vent. Dans ces conditions, tout ballon bombardier doit être considéré d'avance comme sacrifié, contenant et contenu, avec son équipage. Il aura, en effet, fallu attendre, pour lui donner l'essor, un courant favorable, soufflant dans la direction de l'ennemi, et comme il n'y a guère de chances que le vent pousse la complaisance jusqu'à sauter cap pour cap juste au moment voulu pour ramener l'engin, une fois sa besogne accomplie, à son point de départ, les aéronautes sont fatalement condamnés à atterrir un peu plus tôt, un peu plus tard, au beau milieu des lignes ennemies, où ils seront faits immédiatement prisonniers, sinon fusillés comme des perdreaux. Si ce sacrifice de quelques enfants perdus pouvait suffire à enlever le morceau, il faudrait s'y résigner en célébrant l'héroïsme des braves gens qui, de gaieté de cœur,

auraient accepté ce terrible rôle. Malheureusement, il n'en pourrait jamais résulter que d'insignifiants avantages, dont le jeu, comme dit l'autre, ne vaudrait pas la chandelle. C'est qu'un ballon ne peut jamais emporter qu'un poids très restreint. Quel est le général qui, pour le plaisir d'envoyer par la figure de l'ennemi quelques centaines de livres de ferraille, que les canons modernes porteraient à destination avec infiniment plus de précision et infiniment moins de risques, va s'exposer à perdre irrémédiablement, en sus d'un engin précieux, vaillant, au bas mot, plusieurs milliers de francs, trois ou quatre hommes d'élite, d'une vaillance éprouvée et supérieurement exercée ?

Il est, cependant, un cas particulier dans lequel l'entreprise ne se présente pas sous des couleurs aussi défavorables. C'est le cas de l'investissement d'une place forte. Il semble bien qu'un ballon, lancé au vent de la place et passant par-dessus celle-ci, avec la certitude de redescendre de l'autre côté, en territoire ami, pourrait, tout en planant, lâcher, au bon moment et au bon endroit, quelques paquets efficaces...

Hélas ! ce n'est encore que de la théorie, et il y a diablement loin de la coupe aux lèvres. Songez que, pour éviter les projectiles des assiégés, qui ne manqueront pas de leur tirer dessus, les aéronautes devront s'élever au moins à 2,000 ou 3,000 verges. Or, à cette altitude, il est d'autant plus difficile de viser qu'on ignore la vitesse de translation du ballon, et qu'on ne peut calculer la force des courants aériens superposés susceptibles de faire dévier les projectiles.

Bref, après avoir examiné et détruit tous les arguments imaginés et imaginables, M. Gauthier conclut par ces mots :

"Ne cherchons point à faire sortir le ballon militaire de son véritable rôle, qui est un rôle d'éclaireur, chargé de reconnaître l'ennemi d'en haut et de rectifier le tir des artilleurs et des fantassins.

Pour faire parvenir les obus à destination, sur les ailes de la poudre ou de la mélinite, rien ne vaut encore nos bons vieux canons, si singulièrement perfectionnés par les temps qui courent.

* * *

Certain article de M. Stead sur la guerre au Transvaal a fait sensation, cet écrivain étant le journaliste le plus en vue dans le Royaume-Uni. Voici les conclusions de cet écrit qu'aucun journal canadien n'a encore fait connaître en entier :

"Je ne crois pas, dit-il, qu'on puisse écraser un peuple. Je vous dis que tout ce qu'on fait de mal tourne à mal — et puis à bien, après la juste punition. Nous avons, dans notre histoire, commis trois grandes fautes : Nous avons brûlé Jeanne d'Arc. Nous avons fait la guerre aux colonies américaines qui défendaient contre l'Angleterre les vrais principes de la liberté anglaise. Nous avons fait la guerre à la Révolution française. Jeanne d'Arc nous a chassés de France et a sauvé ainsi les vraies destinées de l'Angleterre. Les colonies d'Amérique nous ont appris comment il fallait gouverner les colonies. Nous avons gagné Waterloo en vain, car la Révolution a conquis l'Europe et nous-mêmes.

"Soyez surs que nous payerons pour le crime, si nous le commettons. Nous pourrions au Transvaal avoir des revers, et puis nous vaincrons, je le crois. Mais nous aurons seulement fait une Irlande ! Je suis impérialiste. Mais ce n'est pas là mon impérialisme. Nous contenons l'Irlande, avec une armée de 40,000 hommes. Si le monde, froissé de nous trouver partout devant lui, en Chine ou à Fachoda, en vient jamais aux menaces suprêmes, que ferons-nous de l'Irlande ? Voilà cependant que nous prétendons faire une autre Irlande au bout de l'Afrique. C'est de la folie."

KODAK.

L'AGE DES POULETS

Gulien. — Ce poulet a quatorze ans.*Damien.* — Comment peux-tu dire cela ?*Gulien.* — Par les dents.*Damien.* — Mais un poulet n'a pas de dents.*Gulien.* — Non, mais j'en ai, moi.

SANS PRÉCÉDENT

LE SAMEDI-NOËL de cette année sera supérieur à tous les précédents. Il vaudra 50 cts et cependant ne se vendra que 5 cts.

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



DE GARÇON DE CLUB EN BOUTEILLE DE CHAMPAGNE.



BEAUTÉS RIVALES.

COURRIER FEMININ

D'abord, quelques précieux conseils :

Quand, sur une jolie tête blonde ou brune, les cheveux commencent à tomber, il est très utile d'aller chez le coiffeur et de faire couper l'extrémité de la chevelure sur une longueur de trois à quatre lignes. Cette opération suffit parfois pour arrêter la chute des cheveux à son début. Pour qu'elle soit complète, le coiffeur devra ensuite brûler légèrement le bout des cheveux. En Angleterre, les femmes ont généralement de très belles chevelures et elles attribuent cette richesse capillaire à une habitude prise chez elles de se faire brûler les cheveux environ une fois par mois. D'ailleurs, dans les pays anglo-saxons, on ne coupe plus les cheveux ; on les tond au moyen d'un appareil électrique. Les cheveux, on le sait, contiennent un liquide intérieur qui entretient leur vitalité. Ce liquide à la suite de la cicatrice opérée par le ciseau, se répand et s'évapore. Avec la tondeuse américaine, le feu cicatrise immédiatement le cheveu et arrête cette déperdition de substance nutritive.

On peut, sans crainte de se tromper, dire que dans la plupart des cas, la chute des cheveux est occasionnée par des pommades malsaines ou des teintures nocives, et depuis quelques années, il y a peu de femmes qui ne se teignent pas la chevelure. Et c'est justement à quoi, pour conserver sa beauté, il faut renoncer ainsi qu'aux poudres de toute nature.

Parmi les moyens employés pour combattre la chute des cheveux, il en est d'une extrême simplicité que nous recommandons à nos lectrices. Celles habitant la ville prendront tous les matins, pendant huit à dix jours, une bonne douche froide et d'une durée d'une minute sur la tête. A celles habitant la campagne nous ne saurions trop conseiller, les jours de pluie, une promenade nue-tête, les cheveux dénoués et flottants, elles s'envelopperont dans un manteau pour ne pas être trempées et elles rentreront la chevelure ruisselante. Avec des serviettes chaudes, elles se feront frictionner, et toutes seront étonnées des résultats obtenus par ce traitement, bizarre peut-être, mais bien facile à suivre.

* * *

Une jeune fille, qui marchait dans une allée bordée de rosiers, un matin de printemps, s'arrêta un instant à contempler de belles roses qui poussaient aux branches d'un arbrisseau ; puis, ayant regardé tour à tour les plus éclatantes, elle approcha sa main pour en cueillir une. Mais la rose lui piquant un peu le petit doigt, l'arrêta et dit :

—Jolie fée, ne m'ôte pas le bonheur de vivre. Considère ma joie de m'épanouir à ce brillant soleil qui fait naître l'amour par toute la nature. Imagine la terreur qui me vient de ne plus voir ce beau ciel bleu où résident, dit-on, les heureux, et de ne plus entendre ces chants mélodieux qui s'échappent de tous les endroits de la terre dans un élan de reconnaissance envers le Créateur. Hélas ! lorsque tu auras tranché cette tige qui me relie à mon principe, le soleil, qui aide ma vie, la ravira dans quelques instants. Pense, bonne fée, que la mort impitoyable peut te ravir aussi aux doux sentiments de ce guerrier qui vient chaque jour baiser ton front et quelle douleur pour lui de perdre un objet si beau, si doux et si gracieux. Oh ! si tu tiens à la vie, laisse-moi la mienne et soyons toutes deux heureuses, plutôt que de me faire mourir et troubler tes amours par un épouvantable remords.

Mais la jeune fille, voyant accourir le guerrier, n'entendit pas la rose et lui coupa sa tige ; puis elle l'attacha sur son sein pour paraître plus belle et inspirer plus d'amour. Ensuite elle s'avança au devant du guerrier qui, ce jour-là, ne l'embrassa pas au front, mais déposa un baiser... tout près de la rose.

—O Dieu, murmura celle-ci dans son agonie, c'est par le malheur des uns que tu fais le bonheur des autres...

N.N.N.

ANTE MORTEM

Damien rencontre, l'autre jour, Ydiault tout de noir habillé.

—Tu as donc perdu quelqu'un de ta famille ?

—Pas encore, répond l'interpellé d'une voix sombre, mais mon pauvre oncle est condamné par les médecins.

—Vraiment ?

—Il ne passera pas la semaine, et dame, je me suis mis en deuil quel que temps à l'avance pour qu'il sache au moins, le pauvre homme, à quel point je le regrette.

PAS CHER

—Les livres sont augmentés, madame, c'est 90 cts.

—C'est cher.

—Oh ! madame, *Caresses folles* pour 90 cts, c'est pour rien.

LES MEILLEURS ARTISTES

Les meilleurs artistes sont mis à contribution pour la confection de notre grand SAMEDI-NOËL. Ils sont tous à l'œuvre depuis des semaines.

TOUT A FAIT LA MEME CHOSE



Le reporter.—Quelle sensation éprouve-t-on quand le cyclone nous frappe ?
La victime.—Ça ressemble tout à fait au mariage. Vous ne comprenez bien ce qui s'est passé que lorsque vous avez recouvré vos esprits.

LA LUTTE POUR LA VIE

Depuis deux longues journées, on fuit devant le temps, devant la mer furieuse aux grandes lames échelées ! Où va-t-on ? Dieu seul le sait ! Au reste, la barque est solide, ratoubée de neuf au dernier voyage ; la côte est loin, on a encore du large à courir ; d'ici là, ça mollira peut-être, on pourra faire route, et l'espoir se ranime au cœur des mathurins.

C'est égal, si on pare cette coque-là, on l'aura échappé belle. Pour ne pas faire boulinguer son monde inutilement, le patron a envoyé en bas les trois hommes et le mousse, restant seul à la barre pour maintenir le bateau debout à la lame et veiller aux mauvais coups, car l'Océan est traître, le bateau bien petit !

Capitaine, seul maître après Dieu, il est responsable de la barque et des gens ; et son œil suit la lame qui vient, grandit, cherchant dans le repli, dans les moires de l'onde, l'intention, paré à la défense, d'un coup de barre adroit.

C'est la lutte sans trêve ni repos, de jour, de nuit, à toutes les minutes, de l'homme, pygmée du colosse Océan.

En bas, dans le poste, élongés, bottes et casaque sur les coffres ou dans leurs cabanes, les matelots attendent ; le mousse ronfle, pauvre petit gas ! Inconscient du danger, il rêve à sa chaumière, à la vieille mère qui l'attend, à la joie de lui apporter les quelques pièces d'or du voyage. Les vieux pensent qu'il fait bien gros temps, mais qu'on en a vu d'autres et qu'on s'en est tiré.

Dans la nuit, la bourrasque a grandi, tourné au cyclone. Tout le monde est monté ; les mathurins se regardent sans dire mot ; d'ailleurs on ne s'entendrait pas ; le vent hurle dans les agrès, la mer n'est qu'un paquet d'écume. La barque fatiguée, on évite plus difficilement les coups de mer ; le pavais a cédé à tribord et l'eau balaie le pont de bout en bout. On s'amarre, on se cramponne, mais on reste là, vaut mieux crever debout, à l'air, qu'en bas, dans un trou noir, pas vrai ! Au moins on voit venir.

La voilure a tenu bon jusqu'ici. Tant mieux, car il ne faut pas se laisser capeler par la lame.

Quel vertige, bonne Vierge ! Le bateau se mâte debout, monte et puis s'écroule avec cette sensation d'une chute dans un abîme sans fond, à croire que c'est la fin, et puis les embruns qui vous fouettent au visage et vous coupent l'haleine ; sacré chien de temps !

Au matin une rafale plus violente arrache la trinquette de sa draille. C'est l'attaque directe, cette fois. Malgré l'effort du timonier, le bateau vient en travers... "Hale bas le dundee ! Coupe la drisse !" — Un homme s'élançe, son couteau à la main, l'acier glisse sur le filin mouillé ! "Coupe ! Coupe donc !... Ah ! tonnerre !..." L'écoute a cassé et, sous la violente poussée du gui, le mât se rompt entraînant avec lui le grément, la voile et l'homme.

Alourdi par la charge qui le jette sur bâbord, le bateau engagé ne se redresse pas et la mer bat furieusement sa carène. Si cela dure on est fichu... A la mer, la mâture !... Un homme a sauté dans le poste, saisi la hache, monté sur le roof,

et tandis que son matelot le tient cramponné par sa ceinture, frappe à grands coups sur les esquilles qui retiennent le mât abattu. Oh ! que c'est long ! le fer ne mord pas sur ce bois trempé !... enfin, un dernier coup en vient à bout, et, les haubans coupés, le bateau se redresse ; il était temps, les bordages menaçaient de céder... Et maintenant, redressé d'un coup de barre, le bateau continue de fuir, vent arrière, à sec de toile.

Paré cette fois encore ! on en reviendra !

Et puis le vent mollit, l'Océan fait grâce ; encore quelques heures, le temps de laisser tomber un peu la houle, on pourra faire route, établir un peu de toile et remettre le cap sur le port !

Un rayon de soleil, un coup de tafia, et ma foi, on n'y pensera plus.

BONQUART.

SA FAMILLE

Un ivrogne était assis au pied d'un monument élevé à la mémoire d'un brave quelconque. Survint une voiture chargée de touristes qui s'arrêtèrent pendant que le cocher donnait des explications. Tout-à-coup l'ivrogne fit un grand geste :

— Ne l'écoutez pas, grogna-t-il, il a toujours eu une dent contre ma famille !

C'EST ENCORE TROP FRAIS.

Balandard (après une absence d'une année).—Lors de mon départ, Bouleau et Rouleau étaient tous deux amoureux de Mlle Taupin. Lequel a été le plus heureux ?

Guibolard.—Je ne saurais le dire encore. Elle a épousé Rouleau, il y a seulement un mois. Vous pourrez me demander cela dans un an.

LE CHAPEAU RÉHABILITÉ

Machin.—Taupin dit que dans un accident de chemin de fer, il a été lancé à vingt pieds dans les airs, mais qu'il n'a pas eu même une égratignure.

Jolin.—Comment se fait-il ?

Machin.—Il s'est échoué sur le chapeau de sa femme.

SON SEXE

Un jour un ministre protestant officiant à des funérailles, arrivé à la phrase "Notre pauvre frère (ou sœur) qui disparaît," ne se rappela plus le sexe de la personne qu'on enterrait et demanda tout haut : Frère ou sœur ?

—Cousin germain, répondit une voix de basse profonde.

PAS COMMUN

Extrait d'une note nécrologique :

"Le regretté O... fut, dans notre localité, ce qu'on appelle un gros bonnet, venu chez nous en sabots ! etc..."

Un gros bonnet en sabots, c'est un spectacle bien fait pour émouvoir

LE 18 DÉCEMBRE

Le SAMEDI-NOËL sera mis en vente dans tous les dépôts le 18 décembre.

RÊVE EXPLIQUÉ



Gabriel.—J'ai rêvé, la nuit dernière, que nous étions mariés l'un à l'autre. Quel signe est-ce ?
Estelle.—C'est signe que vous rêviez.

LUI AUSSI



L'artiste.—Voici l'épithaphe commandée. J'ai mis comme inscription : "Phémie Latulippe, épouse de Jean-Marie Hupic ? elle jouit d'un repos mérité !"
Gatien.—Pas mal ; mais ajoutez s'il y a de la place : "Et moi aussi !"

VOISIN ET VOISINE

Pardon, Madame, ici je crois
Ne pas commettre une méprise
Je vous ai connue autrefois ?
—Monsieur Jules, quelle surprise !
—Oui, Jules, le beau gâtantin...
D'autrefois... mais comme on décline !...
—C'est bien vous mon ancien voisin.
—Vraiment c'est bien moi, ma voisine !

Cinquante ans se sont écoulés
Depuis que voisins porte à porte,
Comme deux pigeons accomplés
Nous roucou lions de telle sorte
Qu'on croyait à l'amour sans fin.
J'étais si rif, vous si câline ?
—Vous y pensez encore, voisine ?
—J'y pense toujours, voisine !

Soit, oubliant qu'on a vieilli
En deça du temps où nous sommes,
Reportons-nous, rolage ami,
Qui m'avez fait haïr les hommes :
Vous étiez un galant blondin,
Faisant vos coups à la sourdine.
Osez donc le nier... voisine ?
—Je ne l'ose pas, voisine...

Mais trop courroucée après moi,
Le dépit vous rendit méchante :
Je lus ces mots, non sans émoi,
Dans une lettre concluante :
—“ Adieu ! j'épouse mon cousin :
Vous ne reverrez plus Rosine ! ”
Et vous la recroyez, voisine ?
—Oui, mais un peu tard, voisine.

Près de devenir riche garçon,
Je dus me soumettre à l'épreuve
D'un mariage de raison :
Me voilà veuf, vous voilà veuve.
Derant cette loi du destin
Ne faut-il pas que l'on s'incline ?
—Oui, donnons-nous la main, voisine.
—Donnons-nous la main, voisine.

Jenais voisins au temps des fleurs
Et riches voisins au temps du givre,
Ensemble allégeons nos douleurs
Pendant les jours encore à vivre :
C'est ainsi que l'œil moins chagrin,
Vers l'autre vie on s'achemine,
—Dans celle-ci, bon-soir, voisine.
—A demain, bon-soir, voisine.

NADOT.

EFFET D'ÉLECTION

Un candidat qui cherche à recueillir des votes aperçoit le père Smith, vieux fermier qui a le droit de vote.

—Bonjour, papa Colas, lui dit le candidat de la façon la plus cordiale, saisissant avec ostentation la main bronzée du brave paysan et la pressant significativement dans les siennes. Bonjour, et la santé.

—Très bien, Monsieur, merci !

—Vous savez que, demain, c'est jour de vote.

—Mais oui, répond le père Colas.

—Et votez-vous pour moi, cette fois-ci ?

—Non, je ne vote plus pour personne. Le dernier pour qui j'ai voté est devenu aveugle !

—Comment donc ?

—Mais oui, la veille il est venu me voir comme vous, me serrant la main ; le lendemain de son élection, je suis passé tout près de lui, il ne m'a pas reconnu.

GÉNÉREUSE DÉPENSE

Cette petite dinde de Minette, qui est méchante comme une gale, dit de sa cousine Finette :

—Vous savez ! Elle se teint les cheveux.

—Eh bien, ce n'est pas vrai, a riposté une autre parente. Ce qui prouve qu'elle ne se les teint pas, c'est qu'elle les a achetés en voyant que c'étaient les plus noirs du magasin.

AU MUSÉUM

—Ici, monsieur, vous voyez un boa-contrictor qui mange à son déjeuner un cochon entier... De grâce, n'allez pas si près, monsieur.

DITES-LE AUX AUTRES

N'oubliez pas de parler à vos parents, à vos amis et à vos voisins du numéro de Noël que prépare le SAMEDI.

LA DELICATESSE DE LATULIPPE

Latulippe a une fille de dix-sept ans, assez jolie, et qu'il mène parfois dans le monde. Ils sont allés, l'autre soir, prendre le thé chez Mme Hauteint. La jeune fille passe pour être une excellente musicienne. On la prie de se mettre au piano, mais elle s'y refuse obstinément.

—Tu as bien fait, lui dit en rentrant son père.

—Pourquoi ai-je bien fait ?

—Parce que Mme Hauteint a un de ses parents qui s'est pendu.

—Eh bien ?

—Eh bien, comme le piano est un instrument à cordes, les assistants auraient pu voir là une allusion blessante.

L'OPINION DE GATIEN

—Et tu trouves que ce portrait au crayon de pauvre maman est plus ressemblant que l'autre en couleurs ?

—Très certainement et Gatien aussi. Pour que lui, qui n'a jamais vu maman, trouve cela, il faut que la différence entre les deux portraits soit bien forte.

DIALOGUE NOCTURNE

La mère (qui écoute pleurer le bébé qui a deux ans). — Quelle voix douce, bien timbrée... Elle sera une admirable cantatrice. Il faudra l'envoyer étudier en Italie.

Lui (qui enrage). — Envoie-la de suite.

LES BONS CONSEILS

Quand vous voyez un homme dans une foule avec son parapluie tenu bien horizontalement sous le bras, abaissez-en le bout, à moins que l'individu soit plus gros que vous.

PINCÉE DE RÉFLEXIONS

—Si tous les œufs “ frais garantis ” par les épiciers pendant un an pouvaient être empilés, cela formerait une muraille capable de résister pendant cinq ans aux attaques de 25,000 hommes armés.

x

—La langue d'une girafe est longue d'environ un pied et demi. Personne n'a encore eu la témérité de mesurer celle de la femme ordinaire.

x

—Une locomotive consomme 45 gallons d'eau pour parcourir un mille. Il y a des hommes qui en consomment autant, avec un “ petit couteau ” dedans, et ne remue pas d'un pied.

x

—Sur 1000 couples un seul vit assez longtemps pour célébrer ses noces d'or. Sur 1,000,000, seulement un le désire.

x

—Aux maisons de pension d'été, cette année, on a calculé qu'il y avait 13,000,075 mouches par tête d'habitants.

x

—La vie moyenne d'un mot d'esprit est de 200 ans. Quelques-uns ont cependant atteint le double sans changer d'une virgule — seulement de père.

x

—Il faut trois secondes pour faire parvenir une dépêche d'une rive de l'océan à l'autre. Il faut 10 minutes pour communiquer la même chose à 500 verges par le téléphone.

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

I
Tartempil et son élève.II
Tartempil fait son boniment...

LE ROI DES MONTS

*Toutant le ciel de sa formidable ossature
De basalte granit, marqué de quartz et de fluor,
De porphyre au bleu de minéral couleur d'or,
Ou de mica friable à la légère texture ;*

*Cachant l'horizon de son énorme ceinture
De sapins qui, géants, font un sombre décor,
De chênes qui, vers Dieu, semblent prendre l'essor,
Il se dresse le mont, l'orgueil de la nature.*

*Ses frères, absorbés dans un rêve éternel
De grandeur sainte dans un éther solennel,
Crachent sur sa fierté leur insanes outrages*

*Sans se douter que Dieu, par qui seul nous aimons,
La justice et le droit réserve au roi des monts,
Comme à tous les sommets, les plus vastes orages !*

ABEL LETAALLE.

ANGLAIS ET BOERS

Les Boers descendent de Hollandais et de Français huguenots ; les premiers débarquèrent au Cap en 1652, les seconds après la révocation de l'édit de Nantes. Les deux éléments ne tardèrent pas à fusionner, si bien qu'aujourd'hui l'élément français, d'ailleurs beaucoup moins important en principe, est absolument confondu dans l'élément hollandais.

Les deux races n'en faisaient dé à plus qu'une, lorsque, à la fin du siècle dernier, les Anglais prirent pied pour la première fois au Cap. Le nombre des Boers s'élevait alors à une vingtaine de mille environ.

A peine installé, le gouvernement anglais eut le don de mécontenter à tel point les Boers, qu'un grand nombre d'entre eux, préférant s'expatrier, se répandirent dans les steppes du Karroo, jusque sur les bords du fleuve Orange.

En 1833, le gouvernement anglais, continuant son système de vexations, prit une série de mesures tellement préjudiciables aux intérêts des Boers restés au Cap, qu'il se produisit une véritable migration en masse. Ils s'enfuirent au nombre d'environ 10,000 et franchissant l'Orange se lancèrent dans le désert, vivant sous la tente ou sous la hutte de branchages, et cheminant, le fusil toujours en main, à la suite de leurs troupes.

* * *

Après une série de luttes sanglantes, parfois malheureuses, avec les indigènes noirs du pays qu'ils occupèrent, ils finirent par fonder, vers 1840, dans le pays de Natal, la ville de Pietermaritzbourg et voulurent se constituer en République. Mais à peine le gouvernement anglais eut-il appris qu'un Etat boer se constituait au Nord-Est de la colonie qu'il s'empressa de faire occuper Pietermaritzbourg par ses soldats.

Ce fut, pour les Boers, le signal d'une nouvelle migration. Sous la con-

duite de Prétorius, ils s'établirent d'abord entre l'Orange et le Vaal où ils fondèrent l'état d'Orange ; puis entre le Vaal et le Limpopo où ils créèrent la république du Transvaal. Prétorius fut élu président.

Les Anglais accoururent encore une fois à leur suite. Une rencontre sanglante eut lieu à Bloemplatz, le 28 août 1848, entre les troupes du Cap et les Boers, commandés par Prétorius. Celui-ci fut battu, sa tête mise à prix par les Anglais pour la somme de 10,000 dollars et l'Etat d'Orange déclaré province britannique. Prétorius et les siens se retirèrent au Nord du Vaal et jusqu'au Limpopo, toujours prêts à se défendre avec la même énergie contre l'Anglais, s'il s'avisait de troubler leur repos.

L'Angleterre cependant se lassa la première de cet état de lutte qui menaçait de s'éterniser et dont on ne pouvait prévoir l'issue. En 1852, Prétorius fut appelé à Bloemfontein où le gouvernement britannique reconnut l'indépendance du Transvaal, puis, l'année suivante, celle de l'Etat d'Orange. Ces deux républiques furent ainsi constituées. Depuis lors, aucune modification n'a été apportée à la situation politique de l'Etat d'Orange ; jusqu'ici l'Etat libre, comme il s'appelle, est resté indépendant.

L'existence du Transvaal a été plus troublée. Constamment en guerre avec les tribus indigènes, de 1852 à 1876, il faillit devenir la proie des Anglais en 1877. A cette époque, l'anarchie était complète chez les Boers. Par suite d'une campagne malheureuse contre les noirs Bassoutos, leurs finances étaient obérées, leur gouvernement central discrédité, de graves dissentiments régnaient parmi eux et beaucoup réclamaient la réunion du Transvaal à l'Angleterre. Celle-ci, qui n'attendait qu'une occasion de ce genre pour intervenir, s'empressa de dépêcher à Prétoria, avec un détachement de troupes, l'administrateur de Natal, Theophilus Shepstone, qui, sans autre forme de procès, déclara le Transvaal province britannique.

Les Boers ne firent d'abord aucune résistance, mais ils ne tardèrent pas à regretter l'indépendance qu'ils avaient si facilement abandonnée et leur mécontentement grandit quand ils constatèrent que l'administration anglaise voulait s'immiscer non seulement dans leurs rapports avec les indigènes, mais qu'elle avait encore la prétention de leur défendre jusqu'à l'usage de leur langue devant les tribunaux et dans les écoles.

Ils se revoltèrent sans grand espoir de vaincre, d'ailleurs, mais voulant au moins que la lutte leur assurât le respect du vainqueur. Les Anglais, au contraire, crurent qu'ils viendraient facilement à bout de leur rébellion. A la surprise de tous et à la leur, les Boers, sous la conduite habile et énergique de deux hommes, le président Krüger et le général Joubert, firent subir trois sanglantes et célèbres défaites aux troupes britanniques : au passage du col de Laings-Neck, aux combats de Schains-Hoogte et de Majouba-Hill.

* * *

L'émotion fut vive à Londres, à la nouvelle de ces désastres répétés, et 12,000 hommes de nouvelles troupes réunis à la frontière du Transvaal, allaient peut-être avoir raison des Boers, lorsque les Anglais, gens pratiques, ne subordonnant pas l'honneur à l'intérêt, jugèrent plus prudent de traiter que de continuer une guerre qui semblait devoir leur être particulièrement funeste. M. Gladstone, alors premier ministre, affecta d'autant plus facilement d'être bon prince, qu'il ne croyait pas personnellement à l'avenir du Transvaal et qu'il ignorait, à ce moment, les richesses du sous-sol de ce pays.

La convention d'Amajouba-Hill, du 3 août 1881, reconnut l'autonomie du Transvaal "sous la suzeraineté britannique" et celle de Londres, du 27 février 1884, allant beaucoup plus loin, consacra l'existence de la République Sud-Africaine "comme Etat libre et absolument indépendant."

Boers et Anglais se sont, jusqu'à la fin de 1895, accommodés de cet état de choses, lorsque, dans ces derniers temps, s'est posée avec une violence singulière la question de la prédominance de l'élément boer ou de l'élément anglais.

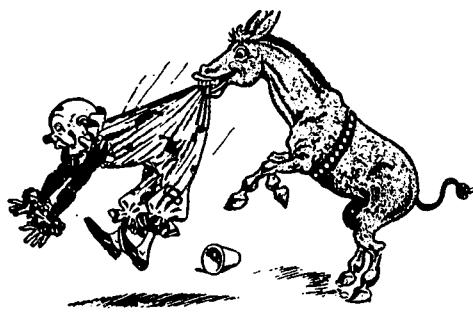
Au lendemain de la Convention de Londres, dès 1885, les richesses aurifères cachées dans le sol du Witwatersrand, ou plus familièrement du Rand, se révélaient subitement. Aussitôt les aventuriers et les mineurs de toute provenance, mais surtout des Anglais, s'abattirent sur la contrée. L'accroissement de la population émigrée depuis cette époque au Transvaal tient du prodige.

En 1887, le Rand n'était encore qu'un vaste désert dépourvu d'arbres

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN — (Suite)

III
... Il commence ses opérations...IV
... et invite le public à l'admirer...V
... mais, bang ! l'élève donne du derrière...VI
... saisit Tartempil au passage...

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN — (Suite et fin)



VII
...le retient un instant,...



VIII
...puis le laisse choir.



IX
Très dissimulé, ce Tartempil, il sourit et salue comme si tout cela avait été sur le programme.

et d'eau à plusieurs centaines de kilomètres. C'est pourtant là qu'allait s'élever Johannesburg, la capitale du Rand et la plus grande ville de l'Afrique australe. En 1892, on comptait 30,000 âmes dans cette région ; en 1894, 60,000 et en 1899, l'agglomération de Johannesburg s'élève à environ 120,000 habitants.

C'est cet afflux d'étrangers qui a amené entre les habitants du Rand et les anciens possesseurs du pays des difficultés qui ont réveillé toutes les convoitises des Anglais et dont ils ont immédiatement cherché à tirer le plus grand profit.

A la fin de 1895, la tension fut extrême entre Ulanders et Boers et aboutit à l'équipée de Jameson, véritable acte de brigandage qui fut, on le sait, à la grande déconvenue de l'Angleterre, si vigoureusement châtiée par les Boers.

Le gouvernement anglais feignit de désavouer Jameson, mais à partir de ce jour la conquête du Transvaal fut résolue. De là toutes les négociations de ces dernières années entre Londres et Prétoria, destinées uniquement à amuser le tapis et qui ont abouti à un conflit sanglant.

Telle est, à grands traits, l'histoire des vicissitudes de cette héroïque nation boer qui, trompée par ses épreuves passées, se dispose courageusement, encore un fois, à ne pas se laisser asservir.

"M. Chamberlain, a dit le président Krüger dans son dernier discours de Prétoria, a déjà demandé tout ce que possédaient les Boers ; maintenant, il leur réclame leur indépendance, c'est-à-dire leur vie. Cela, ils ne le céderont pas."

POUR NE PAS SERVIR

La cour criminelle venait de s'ouvrir. Survint, tout essoufflé, un citoyen appelé à servir dans le jury.

—Je vous prie de m'excuser, dit-il au juge, car je ne sais qui va mourir la première : ma femme ou ma fille.

—Dans un cas semblable, je ne puis vous forcer à rester ici. Allez-vous-en.

Quelques jours plus tard le jury excusé fut rencontré par un ami.

—Comment va ta femme ? lui demande celui-ci avec une sincère compassion.

—Rien de mieux.

—Et ta fille ?

—Comme un charme.

—Mais tu disais, l'autre jour, que tu ne savais laquelle mourait la première !

—Je ne le sais pas aujourd'hui non plus. Le temps le dira.

COULEUR... LOCALE

Ces demoiselles du téléphone, au lieu de répondre aux abonnés en instance font la conversation.

—Et vous, qu'est-ce que vous faites à vos moments de loisir ?

—De Paquarelle.

—C'est juste : la peinture... allô !

FAUT PAS GÉNER LES GENS

Pitou, qui est très sensible, vient de perdre sa belle-mère. Un intime lui rend visite et le trouve sanglotant.

—Voyons, essaie-t-il pour le consoler, il faut te faire une raison, que diable !

Les larmes redoublent.

Au bout d'un moment d'exhortations inutiles, l'ami se retire en murmurant avec humeur :

—Après tout, pleure si ça te fait plaisir !

CLIENT COMPATISSANT

Deux amis sortent de chez le tailleur :

—Mais, dit l'un d'eux, qu'est-ce qui t'a pris de marchander comme cela ? Tu ne paies jamais tes tailleurs !

—Je ne dis pas. Mais il perdra toujours quatre dollars de moins.

GATIENNERIE

Gatien.—Vous avez les deux bras coupés, mon ami ?

Le mendiant.—Oui, Monsieur.

Gatien.—Et c'est ce qui vous oblige à tendre la main ?

A L'HOPITAL

L'infirmier.—Tenez, monsieur l'inspecteur, voilà un jeune homme bien atteint, il a une méningite compliquée d'une fièvre muqueuse...

L'inspecteur (qui fait l'entendu).—Oh ! je sais bien ce que c'est, j'ai eu aussi cette maladie. C'est horrible : ou on en meurt ou on devient fou !

AU KENTUCKY

—C'est une personne d'excellente famille, fille et petite-fille de généraux.

—Alors, je comprends qu'elle soit fière de sa généralogie !

PAUVRES NOUS !

—Ah ! ma chère amie, j'ai vu, hier, votre photographie chez Mme L... ce n'est pas très ressemblant. Par contre, celle de votre mari est frappante de vérité.

—Dame, vous savez, les hommes, c'est si facile à attraper.

OMBRAGEUX

—Pourquoi regardez-vous Z... de travers ?

—J'ai rêvé, l'autre nuit, qu'il faisait la cour à ma femme...

!!!

Extrait d'un journal parlant de la mort récente d'un abonné :

"L'année dernière, il perdit sa femme qu'il adorait et qui lui avait donné neuf enfants, à la suite d'un accident de voiture."

CE SERA UN SOUVENIR

Nous ne craignons pas d'affirmer que chaque personne qui aura vu et lu le SAMEDI-NOËL de 1899, le mettra au nombre des souvenirs que toute famille conserve précieusement.

UN SOUS-ENTENDU LIMPIDE

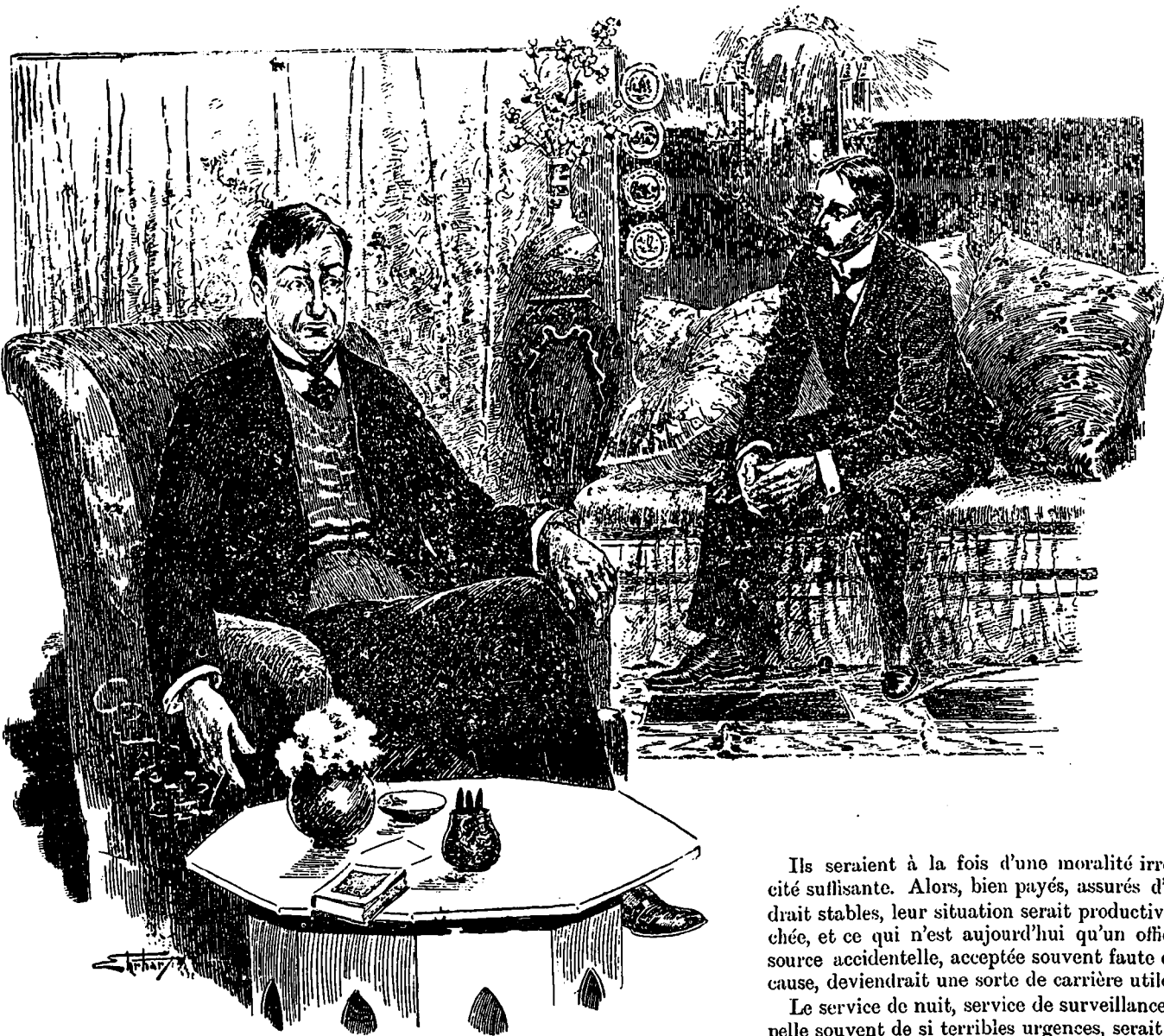


Une voix (du haut de l'escalier).—Séraphine ?

Séraphine.—Oui, papa...

La voix.—Dis donc à ce jeune homme que, s'il a quelque goût pour faire de cette maison sa résidence permanente, elle est à vendre à bonnes conditions ; il n'a qu'à s'adresser à Machin & Machin, rue St-Jacques.

FAUT VOIR LE... BOSS



Philidor jur. — Peut-être ne me suis-je pas bien fait comprendre : je demande la main de Césarine...

Le père de Césarine. — J'apprécie votre démarche ; votre intention était bonne. Mais vous avez perdu du temps en vous adressant à moi. Je... je... J'ai laissé à ma femme la gérance de... l'établissement.

L'HOPITAL IDEAL

J'ai rêvé bien souvent d'un hospice idéal.

Les malades pauvres, tous ceux qui souffrent, ne pouvant trouver, dans leur misère, les soins que demandent leurs corps douloureux, n'auraient qu'à se présenter, à frapper à la porte et à se nommer.

— Qui es-tu ? — leur demanderait-on. — Que veux-tu ?

— Je suis pauvre ! Je souffre, et demande à être soulagé.

— Entre donc, tu es ici chez toi, dans ta maison, ici tu trouveras la douceur, l'affection, la sollicitude. Tu es le pauvre, tu es le malade, c'est-à-dire notre hôte deux fois sacré, celui que nous attendions.

Pour toi, la science fera ses efforts. Les premiers d'entre tous, médecins et chirurgiens, s'efforceront de soulager tes maux, on t'enveloppera de soins, on te rendra la douleur moins amère. A force de prévenances, de caresses, on te rendra moins cuisant le regret du foyer d'affection que tu as quitté. — Peu à peu tu t'habitueras à vivre dans cet asile que tu ne quitteras que le jour où tes forces seront revenues, où ton mal aura disparu, où tu n'auras plus qu'un vague souvenir de la douleur vaincue.

Tu étais entré désespéré et craintif, tu sortiras réconforté, tu auras repris courage, tu te sentiras prêt à nouveau pour les luttes de la vie, et ta guérison sera jour de triomphe et de joie pour ceux qui ont mission de te soigner et de te guérir.

Et si, malgré tous les efforts, le miracle ne peut s'accomplir, si ton corps brisé par le labeur est une forteresse rendue ; si le mal est plus fort que nos forces ; si c'est la mort, qui vient implacable, au lieu de la guérison espérée, ce sera, du moins, la mort aussi douce qu'elle peut être ; ce sera le départ dans l'infini, avec le calme, le recueillement et le silence, avec la résignation que donne l'espérance en l'incalculable bonté de Dieu, la consolation suprême qu'apporte la croyance en la vie éternelle, et la conscience qu'en cette vie, jusqu'à la dernière heure, jusqu'à la dernière minute, tu n'auras pas été abandonné, triste et seul, au pays de misère !

Entre, mon frère, entre en confiance dans la maison que nous avons bâtie pour toi, ne crains rien, ne regrette rien et laisse-toi aller à la douceur de l'espérance qui relève le courage abattu, qui rend le sourire aux lèvres les plus pâles !

Et toute grande s'ouvrira la porte.

Mon hôpital serait construit en plein air, dans un grand jardin, au milieu des arbres, loin du bruit de la ville.

Son aspect n'aurait pas de tristesse, tout au contraire. Il serait aéré, vaste, dans les meilleures conditions de l'hygiène moderne, éclairé à l'électricité, muni d'ascenseurs, qui éviteraient aux malades la montée pénible.

Mais, avant tout, et là serait le point le plus important, le personnel des infirmiers, recrutés avec grand scrupule, ne comprendrait que des sujets irréprochables, sobres, alertes, de grande douceur, ayant la vocation, — car le soin des malades est une vocation réelle, et on ne fait vraiment bien que ce qu'on aime à faire, — et admis seulement après un stage pendant lequel ils auraient eu des leçons de médecine élémentaire, des notions de pansement sommaire.

Ils seraient à la fois d'une moralité irréprochable et d'une capacité suffisante. Alors, bien payés, assurés d'une retraite qui les rendrait stables, leur situation serait productive, par conséquent recherchée, et ce qui n'est aujourd'hui qu'un office provisoire et une ressource accidentelle, acceptée souvent faute d'autre et en désespoir de cause, deviendrait une sorte de carrière utile et honorable.

Le service de nuit, service de surveillance si grave, si utile, qui appelle souvent de si terribles urgences, serait assuré par un personnel plus que suffisant pour se renouveler toujours avant la fatigue, épiaut avec sollicitude les besoins des malades, prompt aux secours donnés, agissant toujours avec douceur.

Et sur ce personnel veillerait la sollicitude infatigable et désintéressée de ces admirables filles de charité qui se consacrent au service des pauvres, par dévouement à l'humanité et pour l'amour de Dieu. Si cela était, n'est-ce pas, oh ! que bien vite disparaîtrait l'appréhension et le dégoût de l'hôpital qui épouvantent d'instinct, le plus souvent, les malheureux que la destinée y conduit, qui se sentent pris de terreur parce qu'ils vont vers l'inconnu, et que dans cette maison où ils entrent, ils ne se sentent pas chez eux.

Et la cruauté de la séparation d'avec ceux qui leur sont chers ne s'aggraverait plus de la méfiance de l'existence nouvelle, aux mains des étrangers, sans affection et sans tendresse.

FÉLIX DUQUESNEL.

PAS GRAND MARGE

Le fonctionnaire russe. — Vous ne pouvez pas rester dans ce pays.

L'étranger. — Eh bien, je vais m'en aller.

Le fonctionnaire. — Avez-vous un permis de départ ?

L'étranger. — Non.

Le fonctionnaire. — Alors vous ne pouvez pas partir, et je vous donne vingt-quatre heures pour décider ce que vous avez à faire.

CE QUI NE MANQUERA PAS

— Ceci, Madame, est une paire de bottines d'un point et demi que le commis a, par erreur, marqué à six ; essayez-les et je suis sûr que vous les aimerez.

A TABLE

Banks. — Garçon, je prendrai une omelette au rhum.

Tanks. — Moi, pareillement, mais sans œufs.

A CETTE SAISON-CI

— Combien vous dois-je pour votre omelette ?

— Cinquante cents, mon bon monsieur...

— Cinquante cents !... Bâteche ! les œufs sont donc rares par ici ?

— Non, monsieur, ce sont les clients.

LA PREUVE

La meilleure preuve que le mot impossible n'est pas français, c'est que les éditeurs-proprétaires du SAMEDI vont offrir pour 5 cts un numéro de Noël qui en vaudra 50.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 11 NOVEMBRE 1899 (1)

Les Tortures d'une Mère

TROISIÈME PARTIE

UN DUEL D'AMAZONES

III

(Suite)

—Si ça marchera?... Mais vous allez remporter un succès sans pareil! — répondit Colette.

—Et mes élèves, vous les trouvez jolis?.....

—Des amours!... Des chérubins!... Des bijoux!.....

—Si vous voulez me faire plaisir, nous les monterons ensemble... Et nous trouverons bien quelque numéro pour paraître toutes les deux en public... Vous nous aidez, n'est-ce pas, monsieur Foot-Dick?.....

Et Richard de répondre par quelques paroles incompréhensibles.

En homme de cheval, en écuyer, en artiste qu'il était, il se sentait transporté, Foot-Dick, mais il éprouvait un certain embarras à manifester son admiration.

Tout en regardant miss Forster avec une admiration passionnée, il lui semblait qu'il la connaissait depuis longtemps, qu'il retrouvait une personne dans l'intimité de laquelle il avait déjà vécu. Elle paraissait connaître sa langue, ses façons ses manières; on eût dit en un mot, — ce qui était vrai en réalité, — que tous deux appartenaient au même monde.

Ainsi que le prévoyaient le directeur et toute la troupe du cirque Crickton, Lucy Forster, dans la représentation de Diamant et de Perle, remporta un très gros succès.

Mais, dès son entrée dans la carrière, l'étrange fille ne s'arrêta pas à ce premier triomphe; elle prouva qu'elle cherchait autre chose. Quoi?... Elle n'en savait rien encore, mais, ainsi qu'elle l'annonçait elle-même, elle trouverait.

En attendant, son activité aigüe révélait une fièvre trépidante, l'enragement sourd qui la fouettait, et se traduisait par le déchaînement de l'activité musculaire.

Foot-Dick lui-même en demeurait ébaubi.

—Elle est toute en acier, — répétait-il. — Cette belle fille-là ignore ce que c'est que la fatigue.

Et à mesure qu'il continuait à vivre à côté d'elle, il se sentait peu à peu mordu par les élans désordonnés d'une passion irrépressible.

Certainement, il aimait toujours Colette, il l'adorait avec la même ardeur; sans doute Colette était belle aussi, aussi ravissante et belle que... l'autre... Mais en vérité... ce n'était pas la même chose.....

Et Foot-Dick se sentait entraîné... entraîné malgré lui, malgré tout!... La tête lui tournait!.....

Cependant jusqu'alors Lucy Forster traitait Foot-Dick comme un bon camarade, elle riait à la folie de ses saillies de clown, de ses drôleries, de ses inventions si burlesques, et durant le jour, s'appliquant beaucoup, elle travaillait avec lui le trapèze, les anneaux, la barre fixe, se montrant, avec une patience soutenue, une élève adroite et docile.

—Oh? c'est complètement qu'elle l'accapare, — répétait tout bas la triste et désolée Miozic. — Elle l'accapare tout entier!... Bientôt, il n'en restera plus rien, elle aura tout pris!....

Cependant sa foncière bonté transparaisait encore, car elle ajoutait :

—Elle est bien plus jolie que moi!... Elle est belle!... Trop belle, même!... Oh! je comprends bien qu'il se sente attiré vers elle!... Elle est si charmante, si spirituelle!... Si j'étais un homme, j'agisrais probablement de même....

Pour Mme Victoire, elle suivait d'un œil soupçonneux et inquiet la superbe Lucy Forster, dont tous raffolaient au cirque Crickton, mais dans ses grands yeux à la fois si rieurs et si tendres, on eût dit qu'elle devinait une hypocrisie froide et raisonnée, en même temps qu'une cruauté égoïste et profonde.

Un léger incident rapprocha davantage encore les deux amazones. En descendant de cheval, Lucy Forster glissa sur une pelure d'orange et foula légèrement l'un de ses jolis pieds. Et durant quatre ou cinq jours, elle se vit condamnée à l'immobilité la plus complète.

Et Colette donna tout son temps à sa nouvelle amie qui était également sa rivale.

Et celui qui aurait vu ces deux ravissantes créatures riant, déblatérant des folies, fumant des cigarettes, n'aurait jamais pu se douter qu'entre elles se dressaient les protocoles d'un terrible duel, où le cœur et l'existence de Colette étaient en jeu, car elle avait en face d'elle la plus terrible des jouteuses.

Colette n'était pas assez rouée pour garder le secret de son cœur. Lucy Forster n'eut pas de grands efforts à faire pour l'amener à avouer qu'elle aimait Foot-Dick de toute son âme.

Et une fois le premier mot prononcé, il n'y eut plus moyen de l'arrêter sur ce chapitre. Naturellement, en une interminable litanie, elle passait en revue les innombrables qualités de son cher Dick.

—Et si simple! Si aimant! Lui qui porte l'un des plus beaux noms aristocratiques de l'Angleterre.

—Ah! vraiment!... Racontez-moi cela!... — fit Lucy Forster, — c'est extraordinaire!

Et Colette de narrer, avec force détails, toutes les embûches qui avaient été dressées par l'aîné, le haineux et l'orgueilleux aîné!... Et les imminents périls qu'avait courus Foot-Dick... Pour elle, Colette, elle était convaincue que l'attentat du bar, où son ami si cher avait failli perdre la vie, devait encore avoir été machiné par les ordres et les soins du duc de Lyfford.

Oh! oh! — murmura Lucy Forster en éteignant l'éclair qui venait de flamber dans ses yeux, — mais si je n'y prenais garde, on me l'eût tout à fait abimé, mon clown... Je crois que j'ai bien fait de venir le surveiller de près, tout de même!....

Cependant, à Colette qui avait fait preuve de tant de confiance, la nouvelle étoile devait bien confiance pour confiance.

—Moi aussi, j'appartiens à une grande famille... mais riche, sans parents, seule au monde, gardant au cœur un amour malheureux qui ne s'éteindra qu'avec ma vie, — Lucy Forster leva d'un air prodéme désespéré ses grands yeux au ciel, — je crois que je serais morte de chagrin et de spleen si je n'avais pris la décision de donner un aliment actif à ma douleur.

—Vous aimez! — s'écria Colette avec une émotion violente, — vous aussi, vous aimez!... Et moi qui croyais que vous flirtiez avec mon cher Dick, moi qui vous accusais de vouloir me l'enlever.

—Pauvre chère enfant! — répliqua l'écuyère, en passant son bras autour de la taille de Colette et en l'attirant à elle.

Mais tout en lui prodiguant les caresses les plus tendres, la perverse créature se disait tout bas :

—Cette petite dinde n'est pas à craindre, sans doute, mais cependant, elle peut devenir gênante, et il faut y faire attention.

Quant à Dick, sans sortir des règles de la bonne et simple camaraderie, il continuait à trouver Lucy Forster adorable.

Mais il ne pouvait se défendre de tressaillir jusqu'en ses fibres les plus secrètes lorsque les yeux profonds de Lucy Forster, ces yeux qui avaient parfois des lueurs d'acier, des lueurs pareilles à celles qui brillent sur la face des lionnes au repos, se fixaient sur lui.

Et elle, l'écuyère, comprenant parfaitement l'acuité de cet instinctif désir, semblait s'en contenter pour l'instant et n'en pas demander davantage.

* * *

Nous laisserons ce drame amoureux se nouer, se compliquer et se poursuivre, et nous nous attacherons aux pas du dompteur noir Emmao au moment où il vient de faire travailler ses fauves, ce après quoi, les lions et les tigres étant le dernier numéro, la représentation du cirque Crickton était terminée.

Le cirque pour le moment, on s'en souvient, se trouvait en représentations à Nantes.

Emmao avait ôté son caleçon lamé d'or, et s'était vêtu comme tout le monde; puis ayant quitté le cirque, il longeait pendant un certain temps le quai des Tanneurs, traversait une ruelle étroite et s'engageait dans la rue du Bourg-Neuf.

Hugh Crickton, faisant de très gros bénéfices, payait très bien ses pensionnaires. Dès lors, ainsi que cela se passe dans les cirques nomades, ils ne couchaient que rarement dans les wagons ambulants, bien que ceux-ci fussent de confortables roulottes, mais bien à l'hôtel, tout comme de simples voyageurs.

La troupe, étant très nombreuse, avait dû se séparer, ne trouvant pas à se caser dans le même établissement.

Une partie des artistes s'était logé dans la rue du Bourg-Neuf, à l'hôtel de Rohan, situé à proximité du cirque.

C'est à l'hôtel de Rohan que venait d'entrer Emmao le dompteur.

Il prit sa bougie et sa clé en habitué et monta au premier étage où il ouvrit la porte d'une très vaste chambre. Enlevant ses bottines, les remplaçant par des pantoufles, il regarda la pendule, consulta sa montre, puis, avec précaution, il s'approcha de la muraille et appliqua son œil à un imperceptible trou qui donnait dans la pièce à côté.

Ce qu'il vit lui causa sans doute une satisfaction très vive, car la

(1) Commencé dans le numéro du 2 septembre 1899.

Incomparables contre les } Femmes Malades et Fai-
affections nerveuses } ... bles, employez les

Tablettes Royales Rollens { Incomparables pour jeunes
filles et femmes pâles,

physionomie bestiale du nègre s'illumina soudainement et ses grosses prunelles se prirent à briller comme des escarboucles.

A cet instant, Emmao fut arraché à sa contemplation muette par un léger coup frappé à sa porte.

Il alla ouvrir et se trouva en présence d'un homme de quarante-cinq ans environ, vêtu d'un costume de voyage et coiffé d'un chapeau de feutre mou.

La face soigneusement rasée, une petite moustache très court coupée, tel était le signalement de cet individu, dont les yeux fatigués étaient protégés par un épais lorgnon à verres fumés.

Emmao donnait toutes les marques d'une extrême déférence au nouveau venu.

—Bonjour, monsieur Dubois, — lui dit-il avec son grassement habituel, — monsieur Dubois se porte bien?...

—Oui, mon ami, on ne peut mieux... Je viens de vous voir rentrer et je suis monté immédiatement chez vous!... Là, — M. Dubois prenait un siège et s'installait commodément, après avoir allumé un excellent cigare, — là!... Etes-vous libre, maintenant?... et êtes-vous disposé à me fournir tous les renseignements dont j'ai besoin?...

—Parfaitement, monsieur Dubois, je suis tout à vos ordres... D'autant plus... d'autant plus que... mes renseignements...

—Vous rapporterez de gros avantages, — fit M. Dubois, complétant la phrase.

Après un temps, M. Dubois reprenait :

—Voici quelle est la situation... Je suis moi-même directeur d'un gros cirque dont je vous tairai le nom. Ce cirque est en concurrence avec celui de Hugh Crichton... Votre traité prend fin dans trois mois... J'engage les artistes que vous me désignez. Je suis les cirques pendant assez longtemps, les étudiant, les jugeant, et acquérant, de par mes yeux, la preuve de leur valeur... Quant à vous, je vous prends, doublant le prix que vous donne Hugh Crichton. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Les yeux du nègre brillèrent d'un éclair de convoitise :

—C'est bien cela, monsieur Dubois, c'est tout à fait cela.

—Il y a trois jours, vous n'avez pas eu le temps de vous expliquer longuement avec moi... Nous avons pris rendez-vous pour ce soir... et je crois que nous allons parfaitement nous entendre.

Tout ce petit discours avait été débité sur un ton de camaraderie extrême. Le futur directeur d'Emmao allait même jusqu'à offrir un de ses cigares au dompteur, et lui tendait le sien en lui disant :

—Allumez-vous.

Puis il reprenait son interrogatoire.

—Commençons par les étoiles, n'est-ce pas, les grands numéros... Il n'y a qu'eux qui nous intéressent... Il y a d'abord le clown... Foot-Dick.

Emmao secoua la tête :

—Oh ! si vous engagez M. Foot-Dick, je n'irai pas avec vous...

—Parce que?...

—Parce que je crois que M. Foot-Dick est le diable en personne, et que je ne veux pas travailler ni vivre à côté de lui...

—Hum ! — fit M. Dubois à mi-voix, — il y a une haine entre ces deux hommes... — Qu'est-ce que vous avez donc contre M. Foot-Dick?...

—Rien ! rien ! — répliqua très vivement le nègre, — rien du tout !... C'est un brave garçon tout plein, que M. Foot-Dick...

—Mais vous le donneriez bien à manger à vos bêtes?...

Emmao secoua tristement la tête :

—Mes bêtes ne mangeraient pas M. Foot-Dick, il est trop fort !... Mes bêtes auraient peur.

—Au diable soient les craintes superstitieuses de cette brute ! — murmura encore M. Dubois. — Je croyais cependant avoir trouvé là une belle occasion de me débarrasser du clown... avec les autres... Sans cet animal noir, ç'eût été tout seul.

Cependant le nègre se taisait, mâchonnant son cigare ; il était évident que tout sujet de conversation concernant le clown lui était souverainement désagréable.

—Mais enfin, — reprit encore M. Dubois, — je tiens absolument à vous avoir, Emmao... et je sacrifierais volontiers dix Foot-Dick pour vous...

Le dompteur ouvrit son énorme bouche, son orgueil était évidemment très flatté.

—La question Foot-Dick est donc réservée... Nous verrons plus tard ce qu'il y a à faire... Passons à un autre numéro... Qu'est-ce que nous pourrions faire pour cette très jolie fille qu'on nomme Mamz-elle Miouzic ?

De même que pour Foot-Dick, Emmao secoua la tête.

—Il n'y a rien à espérer d'elle... Mamz-elle Miouzic ne jouera jamais sans M. Foot-Dick.

—Ah ça !... — fit M. Dubois impatienté, — toute la troupe est donc sous les ordres de ce damné clown !... Il n'y en a donc que pour lui?... Qu'est-ce que cela veut dire... Vous ne voudriez pas non plus entrer dans une troupe où se trouverait cette jeune fille ?

Les gros yeux du nègre s'embrasèrent.

—Oh ! si ! — fit-il, avec un soupir dont le rauquement rappelait celui du tigre. — Oh ! si !... C'est une bien jolie fille blanche... Mais elle aime M. Foot-Dick... et M. Foot-Dick l'aime aussi.

—Eh bien ! qu'il l'enlève !... Qu'il l'emporte !... Qu'ils aillent tous les deux au diable, et qu'ils nous donnent la paix !...

Un énorme hiatus ouvrit encore les grosses lèvres du nègre.

—Il y en a d'autres !... des belles filles blanches !...

—Ah !...

—Une surtout !... Et qui vaut bien Mamz-elle Miouzic !...

—La nouvelle étoile, sans doute ?...

—Mlle Forster.

—Oui, c'est cela même !... Lucy Forster !... Une Américaine ou une Anglaise... Je ne sais au juste... Mais elle ne joue pas en ce moment, depuis trois ou quatre jours. Elle a eu un léger accident...

Emmao eut un rire muet.

—Elle a un tout petit mal à son petit pied, — fit-il, accompagnant ses paroles de mouvements de tête répétés.

—Oui. C'est cela. Et elle est très belle ?... Très forte ?...

Le nègre hésitait, puis prenant son parti :

—Voulez-vous la voir ?...

—A cette heure-ci ?

Le rire silencieux d'Emmao augmenta.

—Oui, à cette heure-ci...

—Mais elle ne nous recevra pas.

—Enfin, voulez-vous la voir ?...

—Elle doit être couchée, Mlle Forster... Il est minuit et demi.

—Elle ne dort jamais, tite femme blanche-là !...

Se levant très doucement, il ajouta :

—Vous pouvez la voir sans sortir d'ici.

Et enchanté de sa plaisanterie, Emmao se trémoussa silencieusement. Puis il s'approcha de la cloison qui séparait l'appartement de la chambre voisine, et il appliqua l'un de ses yeux à un petit trou qui permettait parfaitement de voir tout ce qui se passait dans la pièce à côté.

Il se releva, mettant un doigt sur ses lèvres, et :

—Je vous l'avais bien dit, tite femme blanche-là, jamais dormir.

L'appartement voisin était occupé par Lucy Forster, et Emmao avait trouvé le moyen de percer un trou dans la cloison, au moyen duquel il pouvait tout à son aise admirer la belle Lucy Forster.

Il faut rappeler ici que les nègres ont au plus haut point la passion des femmes blanches, c'est une véritable frénésie. Sur cent nègres pendus en Amérique, il y en a bien quatre-vingt-quinze qui ont mérité la peine de mort par suite d'attentats sur la personne de femmes blanches.

Après avoir regardé par le minuscule judas, Emmao releva la tête avec regret, et cédant la place à M. Dubois :

—Regardez, dit-il, elle n'est pas couchée... Surtout ne faites pas de bruit.

Emmao avait dit l'exacte vérité : — Tite femme blanche-là, jamais dormir.

Lucy Forster, en très simple appareil, faisait des tours sur un trapèze qu'elle avait fait installer dès son arrivée au milieu de la chambre. De temps à autre elle s'arrêtait, retombait légèrement sur le plancher, en ayant soin de ne pas poser à terre le pied qu'elle avait légèrement foissé. Puis, allumant une cigarette, elle la jetait presque aussitôt pour reprendre encore le trapèze. La barre de celui-ci ne demeurait jamais immobile.

M. Dubois paraissait prendre le plus violent des intérêts à ce spectacle, car il ne pouvait se résoudre à détacher son œil du judas, et il marmottait entre ses dents :

—C'est une merveilleuse créature !... C'est inouï !... Il est impossible de rêver beauté semblable...

Cependant, Mlle Forster finit par renoncer à son trapèze, et elle se tordit les bras dans un long geste de lassitude, de dégoût et d'ennui, puis elle s'en fût à une de ses valises, ouvrit un nécessaire en argent et y prit une cassette contenant une poudre blanche dont elle avala deux très petites cuillerées, délayées dans un peu d'eau sucrée. Alors, elle s'étendit sur une chaise recouverte d'une peau d'ours blanc et elle s'endormit d'un profond sommeil.

—Elle est bien belle, n'est-ce pas ? — fit Emmao à l'oreille de son futur directeur.

Celui-ci ne répondit pas ; il s'essuya le front d'un mouvement inconscient, respira bruyamment.

Il fallut que le dompteur lui adressât de nouveau la parole pour obtenir de lui une réponse.

—Oui !... oui !... elle est belle !... Très belle !...

Sa voix était cassante et sèche.

—Et quand vous l'aurez vue faisant travailler ses deux chevaux... Avec elle... on peut compter faire les plus belles recettes...

—Quelles recettes ?... — demanda M. Dubois.

—Les recettes de votre cirque !...

—Ah oui ! je n'y étais plus !...

Et il ajouta, malgré lui :

—La vue de cette belle créature m'a troublée !...

Emmao, maintenant que l'obscurité s'était faite dans la chambre voisine, avait baissé la flamme de sa lampe, pour qu'un rayon filtrant à travers le judas ne trahit pas son indiscrete existence. Puis il revenait à son futur directeur et tentait de reprendre la conversation concernant la formation d'une troupe dont lui, Emmao, devait être l'un des plus beaux ornements.

Mais M. Dubois semblait préoccupé, fatigué, ne répondant au dompteur que par des monosyllabes prouvant sa profonde distraction.

Enfin, se levant :

— Je vous reverrai ces jours-ci. Il est tard et je me sens un peu fatigué. A la même heure, n'est-ce pas ? ...

Emmao reconduisit M. Dubois sur l'escalier.

Et celui-ci quitta l'hôtel, se perdant dans le dédale des rues de Nantes.

Tout en marchant d'un pas inégal et nerveux, il grondait entre ses dents serrés :

— C'est étrange !... Jamais je n'ai ressenti ce que j'éprouve. Jamais ! Jamais !... C'est une apparition divine que celle de cette créature !...

Il essaya de rire, de se moquer de lui-même, mais son rire sonnait faux !... Il avait la gorge contractée, la bouche sèche.

— Divine ou diabolique !... je m'en moque un peu !... Qu'elle vienne du bon Dieu ou du diable, ça m'est égal ! Mais jamais, jamais je n'avais pu rêver rien d'aussi merveilleusement beau ! Allons ! allons ! c'est de la folie !... Est-ce que je vais me mettre à m'enflammer comme un petit jeune homme ?... C'est ridicule !... c'est idiot !...

Tout en continuant son soliloque, il avançait et arrivait bientôt à la place Graslin où il sonnait à la porte de l'hôtel de France.

Là il monta au premier étage et pénétra dans un appartement dont la clef se trouvait sur la porte.

Une petite entrée séparait deux chambres à coucher.

— Eh bien ! as-tu du nouveau ? — lui demanda une voix forte ?

Dans la chambre M. Dubois ouvrit la porte se trouvait un homme couthé, à la tête noire, aux cheveux crépus, aux sourcils froncés et mauvais.

C'était André Lowel.

L'autre enleva son chapeau de feutre, son pince-nez à verres fumés, et, en pleine lumière se montra la face rousse de Simon, très métamorphosé par la coupe de ses cheveux de sa barbe, de sa moustache, ce qui avec l'adjonction du lorgnon nombre, le rendait absolument méconnaissable.

Il s'assit sur une chaise, pied du lit de son frère, tandis que celui-ci lui demandait encore :

— Eh bien ! Et ce nègre ? Peut-il être bon à quelque chose ?

— J'ai grand'crainte que non... Il a une frousse intense de ce clown qui dû lui administrer, très probablement, une maîtresse râclée... Mais enfin... nous les avons retrouvés tous les trois... et nous ne les lâcherons plus... et avec du temps, de la patience et un peu d'énergie, nous arriverons à nos fins.

D'autant que, comme tu dis, nous ne les lâcherons plus... Tu peux le croire.

Simon reprit au bout d'un instant :

— Seulement... toi, je t'engage à ne pas te montrer, parce qu'Aline te reconnaîtrait tout de suite...

— Je vais tâcher de me maquiller. Une perruque, la barbe rasée comme la tienne...

— Oui, mais tes satanés yeux !

— Enfin, je tâcherai de ne sortir que le soir... Quant à toi, tu es tout simplement métamorphosé !... A trois pas, je ne t'aurais pas reconnu.

— Oui je suis assez changé... Je crois que je puis tourner autour d'Aline sans éveiller ses soupçons... Et nous allons pouvoir terminer enfin cette affaire-là... parce que, si nous n'y prenions garde, la catastrophe nous tomberait sur le dos... .

Evidemment... Aline privée de son protecteur et de Colette... deviendrait, dans nos mains, notre esclave... Nous devons nous débrouiller et en arriver là... Nous devons travailler à cela sans repos ni trêve.

— C'est absolument mon opinion.

— Si tu m'en crois, nous quitterons dès demain l'hôtel de France et nous nous rapprocherons du cirque de Crickton. Je crois que nous serons très bien à l'hôtel de Rohan, où se trouve le nègre, pour surveiller nos bipèdes... Tu n'y vois pas d'inconvénients, je pense.

— Non ! Là ou ailleurs, peu m'importe, pourvu que nous en arrivions à nos fins. Seulement, qu'est-ce que tu as ce soir ?... Tu as la figure toute bouleversée !...

Simon tressaillit, secoua à diverses reprises la tête, comme s'il eût voulu chasser une obsédante pensée, mais retomba, aussitôt après, dans le même état de contention profonde.

Le lendemain, comme Emmao — qui avait fait la grasse matinée — se levait sur le tard, étirant paresseusement ses gros membres, avec toute sa paresse de nègre, le patron de l'hôtel de Rohan frappa

discretement à la porte de la chambre et lui demanda un instant d'entretien.

Et après une phrase polie, le patron annonçait une nouvelle très désagréable au dompteur.

— J'avais oublié de vous avertir, — lui dit-il, — que votre appartement était retenu pour le quinze... Il est arrêté et promis depuis un mois.

Emmao crut devoir protester, mais le patron tint bon.

— Vous avez prolongé votre séjour... Je n'ai pas pensé à vous prévenir... Mais vous n'y perdrez nullement... Je vais vous installer dans une chambre plus confortable que celle-ci.

Ce transbordement ne faisait nullement l'affaire du nègre, qui tenait essentiellement à se payer la vue de la "tite femme blanche". Mais des garçons appelés en hâte emballaient précipitamment tout le baluchon du nègre, et le déménagement s'opérait en quelques instants.

Avons-nous besoin de dire que le remplaçant d'Emmao n'était autre que M. Dubois, le pseudo-directeur d'un cirque fantaisiste, lequel n'avait jamais existé que dans une planète non moins fantaisiste.

Depuis la veille, Simon Lowel, nous l'avons dit, était tout troublé. La simple vue de Lucy Forster se balançant à son trapèze, alors qu'elle se croyait absolument seule, et bien loin de tout indiscret regard, avait éveillé subitement un de ces amours terribles qui résorbent toute une existence.

On a bien eu raison d'appeler la passion une névrose, car chez certains c'est une terrible affection nerveuse.

Simon Lowel venait de recevoir ce que l'on est convenu de nommer : "Le coup de foudre". Désormais sa vie ne lui appartenait plus. Elle était attachée tout entière à la tant jolie personne de Lucy Forster.

Ce fut bien pis encore, lorsque s'étant introduit dans le cirque, et mis en rapport avec Hugh Crickton, sous le prétexte d'acheter des chevaux, il assista à un bout de répétition dans lequel l'écurière se montra dans toute sa beauté.

Et Lucy Forster qui avait toujours l'œil en éveil ne fut pas sans remarquer cet homme à épaules larges, au râble épais, qui derrière son lorgnon à verres fumés ne parvenait pas à détacher d'elle ses regards.

Lucy Forster, nous la connaissons, ne croyait guère aux vues fatiguées. Et immédiatement de se dire : — Ça ! c'est un homme qui se cache ! Dans quel but ? ...

Simon la méfiance, du moins la curiosité était éveillée.

D'autant que, quelques instants plus tard, elle retrouvait le même individu sous le portail de l'hôtel de Rohan. Cette fois, il avait enlevé son pince-nez et il dévorait l'écurière de ses regards fixes, où se lisait une admiration passionnée et sans borne.

— Un amoureux, — fit Lucy Forster, — un amoureux banal comme tant d'autres... Il peut me regarder... Ma vue ne lui coûtera rien... Ce pauvre duc ne pourrait pas en dire autant.

Et elle ne s'en occupa plus... pour l'instant.

Cependant, comme elle vit Simon Lowel entrer dans l'appartement contigu, elle se remit en défiance.

— Oh ! oh ! Nous sommes donc bien riche ! mon garçon !... que nous nous sommes rapproché à ce point pour pouvoir plus aisément ouvrir le feu !... Vous en serez pour vos peines, mon pauvre ami !... La personne sacro-sainte d'Isabel Charlemont n'est pas faite pour un individu de votre sorte, elle qui a refusé des ducs et des lords !...

Ce n'est pas le premier amour qui est à craindre, c'est le dernier... On se raccroche à celui-là avec les désespérées énergies du noyé.

Plus il allait, plus Simon Lowel se sentait enveloppé par cette véritable tunique de Nessus.

C'est à cette heure surtout qu'il lui fallait, plus que jamais, la fortune d'Aline, pour pouvoir la mettre aux pieds de la créature qui, dès la première seconde, avait à jamais embrasé tout entier son cœur et son corps.

Bien qu'il n'en eût rien dit à son frère, André s'était tôt aperçu de la perturbation morale et physique qui s'était produite chez son aîné. Simon ! Toujours maître de lui... Simon ! l'homme de sang-froid et de des combinaisons pourpensées !... Simon amoureux !... Car André n'avait pas eu de peine à remonter à la source du mal... Il avait croisé Lucy Forster dans l'escalier, et au tressaillement, à l'embarras de son frère qui se trouvait à côté de lui, il s'était parfaitement rendu compte de ce qui en était...

Et alors, il s'était mis, sans pitié, sans merci, à railler, à blaguer son aîné. Il le faisait trivialement, avec une insistance blessante.

Simon, pendant un certain temps, l'avait laissé aller sans l'écouter, puis à un moment donné, il lui avait dit, d'une voix rogue et sourde :

— Tais-toi !... Tu ne sais pas ce que c'est !... Tu ne t'en doutes pas !... Je suis effrayé de ce que j'éprouve !... Il me semble que pour posséder cette femme-là, j'égorgerais tout autour de moi.

Hussant les épaules, le cadet des Lowel était parti d'un éclat de rire, et retournant sans s'en douter, le fameux mot de Gavarni :

— Ah ! bien ! Tu es assez maboul ! Vrai !... Pour moi, je crois que la demoiselle qui me fera rêver n'est pas encore fondue !

Pour Lucy Forster, d'un seul regard circulaire, elle avait dévisagé les deux frères, et avec son intelligence si vivace et aussi sa connaissance approfondie des êtres et des choses, elle les avait jaugés à leur juste valeur, en se disant :

— Eh ! mais !... Voilà si je ne me trompe une jolie paire de bandits !... L'un est amoureux de moi, comme une brute !... mais l'autre ?... Qu'est-ce qu'il viennent faire ici ?...

Et les retrouvant encore sur ses pas, au cirque, le lendemain matin même, elle interrogea Hugh Crickton qui parla vaguement d'un marché de chevaux, lequel ne paraissait pas devoir se conclure.

— Je ne sais pas ce qu'ils veulent, et je ne comprends rien aux histoires sans queue ni tête qu'ils me racontent.

— Bien ! — se dit l'écuyère, — je les tiendrai à l'œil, ces ces deux seigneurs du second plan... Je veux savoir à tout prix ce qu'ils complotent.

Dès le lendemain de son installation à l'hôtel de Rohan, où il payait le double du prix ordinaire, — c'est par ce simple moyen qu'il avait réussi à déplanter Emmao de cette bienheureuse chambre où il pouvait admirer à son aise Lucy Forster, Simon avait subi une très violente désillusion.

Le soir, après la représentation, au moment où il s'approchait du bienheureux judas, il avait laissé échapper une sourde exclamation de colère.

Le trou avait été largement agrandi... puis hermétiquement bouché.

Pendant la nuit Lucy Forster s'était éveillée et son regard avait été attiré par un mince filet lumineux qui traversait la cloison.

Simon Lowel avait oublié d'éteindre sa lampe, et la lueur de celle-ci révélait l'existence du judas.

Et Isabel en avait augmenté légèrement le calibre et le fermait complètement.

Chercher à en percer un autre, c'était inutile, la voisine devait être maintenant sur ses gardes, et si elle s'apercevait à nouveau qu'elle était l'objet d'une curiosité brutale et grossière, elle était bien capable de déménager et d'aller s'installer à l'autre bout de l'hôtel, soit même dans un autre établissement.

Simon se résigna donc à être privé de la vue de l'objet de sa passion dont la frénésie augmentait de jour en jour. Mais il se creusait en même temps inutilement la cervelle pour trouver le moyen de se rapprocher davantage encore de Lucy Forster et d'entrer dans l'intimité de cette femme à laquelle il ne cessait de penser jour et nuit.

Pour éviter des regards curieux, pour échapper aux yeux d'Aline qui pouvait parfaitement reconnaître André, en se trouvant une fois encore, comme à Paris, face à face avec lui, les deux frères prenaient leurs repas dans leur appartement même. On dressait une table au moment du déjeuner et du dîner dans la chambre à coucher de Simon et tous deux savouraient là de plantureux repas, longuement arrosés, car ils étaient, on s'en souvient, très gros mangeurs et buvaient d'autant.

Ensuite, ils causaient de leurs projets, de l'avenir, de cette fortune toujours convoitée sur laquelle ils ne parvenaient point à mettre virtuellement la main.

Et alors, tout en fumant, tout en sirotant des verres réitérés de fine champagne, ils élaboraient des plans plus irréalisables les uns que les autres, des plans criminel sitôt rejetés que conçus, car ils étaient aussitôt reconnus comme dangereux et impraticables.

Or, deux jours après l'obturation du judas, Simon et André déjeunèrent, ainsi que plus haut il été dit. Et sitôt le repas terminé, le café servi, les pipes alumées, confortablement étendus dans deux profonds fauteuils, les deux frères avaient repris le thème habituel de leurs conversations.

André avait bien tenté une diversion à côté en plaisantant son aîné sur ce qu'il appelait "sa brûlante flamme", mais Simon, cette fois, l'avait arrêté net en lui disant :

— Assez ! Je le veux !... Et n'y reviens pas !... C'est un conseil que je te donne.

Jamais Simon n'avait parlé sur ce ton à son frère ; c'était nouveau entre eux.

Puis, après cette sortie, très courte, mais combien violente, Simon s'efforçant de revenir à son calme, avait repris :

— Occupons-nous plutôt de nos affaires... Nous avons retrouvé ceux que nous cherchions... mais nous n'avancions pas... Nous recommençons à piétiner.

— Moi, je ferai tout ce que tu diras, — répliqua André, — mais je manque d'imagination... D'autant plus... je crois que j'ai donné ma part de collaboration... Ce n'est pas ma faute si ce Foot-Dick à la tête si dure... Je lui avais bien fendue... cependant...

— Oui ! c'était bien travaillé !... Tout autre y serait mort vingt fois... Mais il faut croire qu'Aline et lui ont l'existence chevillée

dans le corps... et que la grande veine, au moment où nous allons atteindre le port, se retourne contre nous.

— C'est à ton tour de t'attaquer à Foot-Dick, — fit le cadet avec aigreur, — je ne puis tout faire.

Simon réfléchissait.

— Il est bien évident que la première chose à faire, c'est de nous débarrasser de lui... Je me tue à te le répéter... Tant que ce damné clown sera dans nos jambes, il nous empêchera de marcher.

— Ça, c'est évident... Mais nous ne pouvons pas aller l'attendre la nuit au coin d'une rue et le tuer bêtement, pour nous faire pincer et envoyer pour le restant de nos jours au bain.

— Non !... Il faut chercher !... Il faut trouver !...

Et avec un sinistre hochement de tête :

— Nous trouverons !...

— Je l'espère... Mais ça traîne... D'autant que, le clown supprimé, il reste Colette, car il ne faut pas commettre la faute de faire mourir Aline... Il nous la faut vivante, prisonnière, dans nos mains... Autrement, sa fortune nous échapperait à jamais.

— Après tous nos efforts !... Oh ! Je te suis bien, va !... Nous deux, Simon et André Lowel, nous nous trouvons nus comme des petits Saint-Jean !...

Simon frappait du pied le plancher avec impatience.

— Si seulement on pouvait fourrer ce damné Foot-Dick dans la cage du dompteur !... Les tigres ne mettraient pas longtemps à le dépiauter !...

— Sans compter que ça ferait un joli numéro pour le cirque... si ça se passait pendant une repr...

André n'acheva pas.

Un petit coup sec venait d'être frappé à la porte de la chambre.

— Entrez !... fit Simon Lowel.

Mais il s'élança hors de son fauteuil.

Lucy Forster se tenait debout sur le seuil.

Un sourire narquois éclairait son visage.

Elle était vêtue d'un peignoir de satin cramoisi qui faisait ressortir sa beauté superbe.

— Toutes mes excuses, messieurs, car je vous dérange... mais je désire avoir avec vous un très court entretien particulier.

Ebahis, ahuris, les deux frères Lowel.

Avec la plus grande aisance, au contraire Lucy Forster reprenait :

— Vous me permettez... Je ferme la porte... Un garçon pourrait nous déranger... et la conversation que nous allons avoir ensemble doit absolument être secrète, car nous avons à débattre, si vous le voulez bien, les intérêts les plus graves...

Simon, tout autant qu'André, ne pouvait en croire ses oreilles ! Quels intérêts communs pouvaient-ils avoir avec cette créature idéalement belle, il est vrai, mais qui les effarait maintenant tous les deux, comme un être d'un surnaturel diabolique.

Lucy Forster après avoir fermé la porte à double tour, revenait vers le milieu de la chambre, s'emparait d'un fauteuil et s'y installait commodément en disant ironiquement :

— Vous permettez, n'est-ce pas ?...

Aucun des deux frères, dans leur stupéfaction, n'avait songé à offrir un siège à la visiteuse.

Ils balbutaient d'incohérentes excuses. Lucy Forster leur imposa silence d'un geste, et :

— Messieurs, je vois avec plaisir que vous êtes tout disposés à m'entendre... à m'écouter sans m'interrompre, n'est-ce pas ?... Je serai aussi brève que possible...

Simon et André répondirent, pareils à deux magots médusés, par une inclination affirmative.

— Eh bien ! messieurs ! avant tout, permettez-moi de vous donner un excellent conseil... Quand on a à tenir des conversations aussi importantes que celle que vous venez d'avoir... quand on a de si terribles secrets sur la conscience... on prend soin de parler un peu moins haut.

— Mais, madame !... — s'écria André avec emportement.

Lucy Forster reprit aussitôt :

— Vous, asseyez-vous !... Et faites-moi le plaisir de vous taire !... Je vous ai dit que je n'en avais pas pour longtemps... J'ajouterai : — Je n'ai pas perdu un mot de l'entretien si instructif que vous venez d'avoir.

Simon Lowel laissa tomber avec accablement les mains le long de son corps.

Pour André, un rauquement sourd s'échappa de sa gorge contractée...

— Vous vous demandez évidemment, — poursuivit Lucy Forster, — comment j'ai été mise si promptement au courant de vos actes passés et de vos projets d'avenir... Oh ! mon Dieu ! j'y suis arrivée, et de la façon la plus simple.

— Cette brute de nègre que vous avez remplacé, — dit-elle en s'adressant directement à Simon, — avait percé un judas dans la muraille, pour se payer, sans aucun doute, la vue d'une femme blanche... Ces grotesques singes ont cette furie... C'est seulement, durant l'avant-dernière nuit que je me suis aperçue de

l'existence de ce trou... indiscret... Avant de le supprimer, je l'ai légèrement agrandi, ainsi que vous avez dû vous en apercevoir... si bien qu'en le débouchant tout à l'heure, et en y appliquant mon oreille... je n'ai pas perdu, je vous le répète, un mot de votre conversation. Là ! Vous voyez que ce n'est pas le moins du monde compliqué.

Les deux frères étaient atterrés !

Lucy Forster continuait :

—Je pourrais faire une chose : prévenir la police que les deux frères Simon et André Lowel, qui se cachaient sous le nom de Dubois à l'hôtel de Rohan, avaient commis plusieurs assassinats, notamment l'un d'eux sur la personne de notre camarade Foot-Dick et se préparaient à en commettre d'autres, — vous voyez que je n'ai rien exagéré, mais, qu'au contraire, j'ai fort bien tout saisi, — mais cette combinaison ne me servirait de rien. J'en ai une autre à vous proposer... et je suis convaincue qu'elle vous agréera...

En un même mouvement, les deux frères levèrent la tête. Une curiosité anxieuse les tenaillait tous les deux.

—Moi aussi, — poursuivait Lucy Forster, — j'ai de très graves intérêts qui sont en jeu... Seulement, où la chose se complique, c'est que les uns, sont opposés aux vôtres et que les autres se trouvent connexes. C'est ainsi, par exemple, que j'ai tout intérêt à la suppression d'une autre écuyère, engagée au même cirque que moi, et qui se nomme Mamz-lle Miouzie... C'est bien la même que vous nommez Colette, n'est-ce pas?... Mais d'un autre côté, je ne veux pas que l'on touche à un cheveux du clown nommé Foot-Dick...

Mlle Forster s'empressa d'ajouter :

—Non pas que je sois amoureuse de Foot-Dick... L'amour n'a rien à voir en cette affaire, mais je n'ai pas à m'expliquer à ce sujet... Ce que je suis venue vous proposer est donc ceci... Alliance offensive et défensive... Vous n'entreprenez rien contre mon camarade Foot-Dick... Et je vous aiderai à vous débarrasser de Colette... Peut-être même réussirai-je seule à atteindre ce but... Vous allez me répondre bien franchement : — Cela vous va-t-il, oui non ?...

Si ça leur allait !... Pouvait-elle donc le leur demander !...

Comment ! après avoir été angoissés par une épouvantable sou- leur, ils apprenaient qu'ils n'avaient rien à craindre de cette femme qui venait, par une fatalité inconcevable, et aussi par leur maladroite imprudence, de se trouver maîtresse de tous leurs secrets, et cette femme ne demandait qu'à devenir leur alliée !... Mais c'était un bonheur inespéré, une incroyable chance !...

Durant toute la conversation, Lucy Forster ne s'était pas adressée une seule fois à Simon.

Elle savait bien qu'elle n'avait pas à s'occuper de celui-ci. Avec sa rouerie profonde, elle comprenait parfaitement que cet homme qui se tenait là, pantelant, affalé sur son fauteuil, tressaillant à la moindre inflexion de sa voix chaude, elle lui ferait faire tout ce qu'elle voudrait... Dans ses jolis doigts fuselés, elle le pétrirait telle une cire molle.

Quant à l'autre, il regimbait encore... ainsi que les fauves non domptés d'Emmao ; c'est pourquoi ses plus fluidiques regards étaient concentrés sur André.

Lui se défendait, se refusant à céder... se sentant brûlé cependant par la lueur étincelante qui s'échappait des prunelles de Lucy Forster...

Mais sa lutte fut courte... Malgré tous ses efforts, la diabolique créature étendait sur lui son empire.

Et bientôt, dardant sur elle ses yeux noirs, il ne parvint plus à les en détacher.

—Alors, c'est entendu, — fit Mlle Forster après un long silence, — nous pouvons compter, vous sur moi, moi sur vous... Nous sommes étroitement liés ?...

—Oui ! oui ! — répliqua aussitôt Simon, laissant percer une joie qu'il eût cherché en vain à dissimuler. — Mais où allons-nous nous voir, nous concerter... ?

Lucy Forster se prit à sourire :

—Mais ici, d'abord... bien qu'il faille prendre, pour la galerie, les plus minutieuses précautions. Nous ne nous connaissons pas, c'est entendu. Nous pouvons nous voir ici... Et encore c'est dangereux... Dans le jour c'est impossible, mon temps est pris et mes absences pourraient être remarquées... ?

—Mais la nuit, — demanda à son tour André.

—Oh ! la nuit... tant que vous voudrez, la nuit je ne dors pas... Et nous pourrions nous voir la nuit... lorsque nous aurons quelque chose d'intéressant à nous communiquer. Tenez ! Il y a, place Graslin, un restaurant où ou sera très bien. Il reste ouvert toute la nuit... Il a deux issues... Un mot à la poste, et vous me trouverez fidèle au rendez-vous.

—A bientôt, alors... à bientôt.

Et André lui-même parut enchanté à l'idée d'un souper en compagnie de Lucy Forster.

Et, prenant congé, l'écuyère regagna son appartement.

—Tu avais raison, — dit le cadet des Lowel à son aîné, — c'est une crâne femme tout de même !... ?

—N'est-ce pas ?... — répliqua Simon avec élan.

Mais la spontanéité de ce mouvement s'éteignit aussitôt. Simon Lowel venait de jeter un regard en dessous à son frère.

—Ah ça !... est-ce qu'il se mettrait à l'aimer, lui aussi !... Ah non ! par exemple !... Qu'il ne vienne pas se jeter dans mes jambes ! Ah ! mais non !... Ah ! mais non !

Pendant qu'une secrète et instinctive jalousie s'éveillait ainsi dans l'âme noire de Simon, Lucy Forster, une fois seule, avait hoché la tête en murmurant tout bas :

—J'ai joliment eu raison d'écouter la conversation de ces deux brutes... Ils m'auraient abîmé Richard... Et il ne faut pas qu'on touche à Richard... Ça c'est sacré... Je n'aurai pas mené pendant dix ans une partie pour que deux imbéciles viennent, au bout de ce laps de temps, brouiller ou même brûler mes cartes... C'est égal... pour deux jolis amoureux... ça n'est pas de jolis amoureux !... ?

Et avec son perfide sourire, la démoniaque créature ajouta encore :

—Oh ! du côté passionnel, ils ne sont guère embarrassants... Ils vont désormais passer tout leur temps à se surveiller l'un l'autre.

Et après avoir endossé ce costume de ville très sombre qu'elle avait pris l'habitude de porter pendant la journée, sans la moindre coquetterie, elle se rendit au cirque.

Dans le couloir circulaire, du côté de la ménagerie, entre l'espace laissé libre entre le grand box des éléphants et les cages des fauves, un homme se promenait, regardant à tout instant sa montre, et marchant d'un pas saccadé, révélant à la fois une agitation et une impatience.

C'était Foot-Dick.

Ah ! depuis quelques semaines notre ami Foot-Dick était bien changé... au moral s'entend... ?

Il n'avait pu impunément vivre aux côtés de cette capiteuse créature.

Oh ! comme avec ses airs de ne pas y toucher, son affecté bon-garçonisme, comme elle l'avait savamment entouré d'un filet à mailles aussi serrées que solides, en lequel il avait vainement tenté de se débattre.

Maintenant, il était pris... bien pris. Il se résignait.

Sans doute, il aimait toujours Colette ; on lui eût mis le marché à la main que bien certainement il se fut écarté de Lucy Forster pour suivre Colette sans détourner les yeux.

Mais il ne s'agissait point de choisir. Personne ne lui mettait le marché à la main... Et il avait à chaque instant maintenant, à côté de lui, cette magicienne qui savait si bien lui verser tous les philtres dont elle possédait la démoniaque recette.

Oh ! Lucy Forster ne s'était point pressée, elle avait mené la partie, ainsi qu'elle le disait elle-même, avec une sûreté de main incomparable.

Détacher Richard Barclay de la pauvre Miouzie, l'avoir bien à elle, à elle seule, et faire de cet homme son esclave et sa chose... tel était son rêve... ?

Et elle s'en rendait parfaitement compte, ce rêve était en train de se réaliser.

Foot-Dick était là, gré-illant d'impatience, car Lucy Forster lui avait donné rendez-vous au cirque, et durant un très long moment, elle venait de le faire attendre.

Lucy Forster se montrait enfin, et tout l'énerverement de Foot-Dick disparaissait comme par enchantement.

—Ah ! vous voilà ! — s'écria-t-il avec cette expression de joie pleine et sincère à laquelle une femme ne se trompe jamais.

—Je suis donc en retard ! — fit-elle, prenant l'air étonné, comme si elle l'ignorait ; — les femmes ont toujours ces tromperies-là à leur disposition et elles jouent leur petite comédie avec un parfait naturel.

Et elle ajouta :

—Oh ! excusez-moi, mon ami... C'est ma montre... Elle est arrêtée, sans doute.

Les montres de femmes sont, en toute occurrence, d'une complaisance extraordinaire, et jamais elles ne s'aviseront de révéler le coup de pouce opportuniste auquel on les soumet à tout instant.

—Alors, vous êtes fâché contre moi ?... Je le vois bien !

Et une adorable petite moue soulignait ces paroles.

—Que faut-il faire pour obtenir mon pardon... pour que vous redeveniez l'ami si charmant, si aimable, de tous les jours ?

—Mais il n'y a pas d'excuses, pas de pardon, vous êtes venue... c'est l'essentiel.

—Et... si je n'étais pas venue... si je vous avais fait prévenir par un commissionnaire que j'étais souffrante, que j'avais la migraine... ? bref... un prétexte quelconque... alors... vous auriez été peiné ?... ?

—Oui !... Je l'avoue !... Je... j'aurais éprouvé un cruel mé-compte... un vrai chagrin.

—Oh Dick !... Comme c'est vilain d'abuser d'une pauvre fille comme moi !... .

—Je vous jure que je vous dis la vérité.

—Alors !... Vous vous êtes attaché à moi... Je compte pour quelque chose dans votre existence ?... .

—Vous le savez bien !... Vous vous en êtes bien aperçue.

—Voyons ! Dick !... Non... je ne veux pas vous donner ce nom de Dick dont tout le monde se sert... Voulez-vous... me donner... comment dirai-je à mon tour ?... oui, voulez-vous me donner une grande joie ?

—Laquelle ?... Parlez !... Parlez vite !... .

—Laissez-moi vous appeler... Richard ?

—Quoi, vous savez que je m'appelle ainsi ?... .

—Le baronnet sir Richard Barclay.

—Qui vous en a informée ?... .

—Oh ! il y a longtemps que je vous connais... Je vous ai admiré, suivi... à Londres, à Paris. Ah ! vous ne vous occupiez pas de moi... Vous n'abaissiez même pas vos regards sur une pauvre fille qui n'avait d'yeux que pour vous... .

—Que dites-vous ? — s'écria Foot-Dick au comble de l'étonnement.

—La vérité... Et... oh ! j'ai été bien malheureuse, allez !... j'ai versé parfois bien des larmes !... je savais que vous en aimiez une autre... je me disais... oh ! vous ne saurez jamais toutes les sottises que je me suis débitées... Et... comme je ne pouvais chasser cette fatale passion de mon cœur... j'ai fini par me tenir ce raisonnement : "Puisqu'il en aime une autre... Puisqu'il est à jamais perdu pour moi... je veux qu'il soit au moins mon ami..." Et j'ai tout fait pour obtenir ce résultat... .

Et plongeant ses yeux énamourés dans ceux de Foot-Dick, elle murmura, découvrant ses adorables petites dents, comme si elle eût voulu le dévorer de caresses :

—Car vous êtes mon ami, n'est-ce pas ?

—Votre ami !... mais... ne voyez-vous pas... ne vous rendez-vous pas compte... .

Lucy Forster se recula vivement.

—Oh ! je vous en supplie... je vous en conjure... ne cherchez pas à me tromper... ce serait bien mal !... .

—Moi, vous tromper !... .

—Allons ! mon ami !... vous n'allez pas me dire que vous m'aimez, n'est-ce pas ?... Je sais parfaitement... J'en ai éprouvé assez de chagrin... Oui, hélas ! je sais parfaitement que vous aimez, que vous adorez miss Miouzie, et depuis longtemps... Elle est merveilleusement jolie, du reste, et bonne, et charmante... et je comprends parfaitement votre amour... .

—Pourquoi venez-vous me parler de Colette ?... .

—Parce que vous l'aimez !... qu'elle vous le rend bien... elle me l'a dit, la chère petite créature... mais... chut... Pas un mot de plus... Voilà M. Crickton.

Le directeur se montrait, en effet, arrivant juste à point pour mettre un terme à un entretien qui menaçait de devenir singulièrement brûlant.

—Eh bien ! on ne travaille pas... La scène à faire ?... Où en êtes-vous ?... .

—Nous en parlions, — fit avec aplomb Lucy Forster, — mais je ne suis pas d'accord avec Foot-Dick... Ça ne marchera pas du tout... Nous allons creuser cela à cheval... Peut-être dans le mouvement giratoire du manège trouverons-nous ce que nous cherchons.

Et les chevaux sellés, amenés, Foot-Dick et Lucy Forster purent reprendre en toute liberté leur entretien, car tandis qu'ils exécutaient leurs passes et leurs voltes, personne ne pouvait surprendre leur entretien.

La séance fut très longue, ce jour-là... Les chevaux ne semblaient nullement comprendre ce que l'on voulait obtenir d'eux.

Pendant tout le temps Foot-Dick, penché sur l'encolure de son cheval, ne cessait de parler avec une animation passonnée à Lucy Forster... Celle-ci souriait, et une expression de joie triomphante se lisait dans ses yeux superbes.

C'était partie gagnée, c'était ville prise... .

Foot-Dick capitulait sans même s'être défendu.

Lorsqu'ils quittèrent le manège, un jour très gris enveloppait les couloirs entourant le cirque. Une obscurité douce obscurcissait les ombres en cette partie, où les chevaux qui venaient d'avoir leur repas du soir, s'ébrouaient dans leurs stalles. Les palefreniers n'étaient plus là, ayant quitté l'établissement pour aller dîner.

En cet endroit complètement désert, Lucy Forster et Foot-Dick s'avançaient, se tenant par la main.

Derrière une immense toile, on entendait l'étouffé et léger bruissement des éléphants qui achevaient leur provende avec de sourds grondements joyeux.

Lucy Forster s'assura que le cirque était complètement désert, et tenant toujours dans la sienne la main de Richard :

—Alors, — dit-elle à mi-voix, — c'est bien vrai que vous m'aimez un peu ?

—Mais vous avez bien que je vous adore.

Et l'attirant doucement à lui, il l'a tint longtemps embrassée.

Était-ce une illusion, un rêve, un remords de conscience prenant une forme imprécise, mais réelle ?... .

Dans la pénombre, il lui sembla que le rideau de la stalle des éléphants venait de s'ouvrir, et que, par l'entre-baillement, apparaissait la face convulsionnée de Colette ! !

IV

Les forces de Jean Cloarec étaient complètement revenues, et avec elles toute son intelligence.

Oh ! le docteur Jourdain pouvait se vanter d'avoir encore cette fois réussi une belle cure !

Françoise était bien heureuse, son fiou reprenait chaque jour son allure et sa forme des temps passés.

Il ne restait des jours de malheur que les souvenirs douloureux et tristes, comme la meurtrissure qui longtemps persiste après un coup violemment porté. Tout comme le corps, le cœur conserve à jamais de cruelles cicatrices.

Maintenant, Jean faisait de longues courses à travers la contrée, passant en revue, les uns après les autres, tous les villages voisins.

Le soir, il rentrait accablé par la saine fatigue, et la vieille Françoise, en lui prodiguant toutes les tendres caresses dont pendant si longtemps il avait été privé, lui demandait :

—Mais où as-tu été encore, mon cher enfant ?... .

Et en embrassant sa mère à pleins bras, Jean répondait avec un hochement de tête :

—J'ai passé par Montbazou, par la Vallières, par... .

Ou bien :

—J'ai été jusqu'à Chinon, à Azay, je suis revenu par Savonnières.

—Tout ça à pied ?

—J'ai trouvé un boulanger qui m'a fait monter et m'a bien abrégé de deux lieues, maman... .

—Tu t'éreinteras, mon pauvre enfant !... .

—Pas de danger. J'ai trop appris à marcher, maman... Et puis, j'ai mon idée.

Et un beau matin, il la développa tout net, son idée. Et, par ma foi, elle n'était point du tout mauvaise.

Il s'agissait de mettre un peu au jeu pour gagner largement sa vie en faisant un commerce honorable.

Ça n'est pas pour rien que ce beau pays de Touraine a été appelé "le Jardin de la France".

Les Allemands nous l'envient assez !... ils donneraient leurs champs de pommes de terre et de houblons pour nos belles vignes de Chinon, de Vouvray, de Bourgueil.

La bière alourdit, le vin égaie... Le bon vin, c'est des rayons de soleil mis en bouteille.

Donc, jardins de fleurs et jardins de fruits. Et l'on fait dans les grandes villes, et à Tours principalement, une considérable consommation de beaux fruits juteux et dorés, qui, admirablement, complètent un repas... car, si l'on arrive à bien boire en Touraine, on aime également à bien manger... Et donc !... l'un ne va guère sans l'autre.

—Maman, — avait dit Jean Cloarec, — je ne sais ce que vous possédez, mais à mon avis, vous ne devez pas être bien riche.

Et Françoise de répondre :

—Oh ! mon enfant, grâce à la générosité de la famille de Chazay, depuis la mort de ton pauvre père, nous avons toujours été à l'abri du besoin. J'ai la maison qui m'abrite, le champ, le clos, la petite vigne et les deux belles vaches que tu sais... Maintenant, dame, comme j'espérais toujours que me reviendrait mon enfant, j'ai vécu avec pas grand-chose, mettant de côté pour que tu trouves ça à ton retour... Le bon Dieu m'a exaucée, tu as bien souffert, mais tu es revenu, pour consoler les dernières années de ta vieille mère.

Et elle ajouta, d'une voix que l'émotion faisait trembler :

—Que le nom du Seigneur soit béni !... .

—Oui, maman ! C'est très bien !... Hélas !... toute votre vie vous vous êtes donc privée pour moi ! Mais sur vos vieux jours, comme vous dites, qui dureront bien longtemps je l'espère, car vous êtes forte et vaillante, je ne veux plus que vous vous priviez... Et je ne dois pas demeurer à ne rien faire... Je veux travailler.

—Travailler, c'est le sort commun, je le sais bien, nous devons tous travailler... Mais que feras-tu, mon enfant ?... Tu ne veux pas redevenir matelot, pour me quitter encore !... Ah ! non ! cette fois-ci, j'en mourrais, vois-tu !... Et un métier, tu n'en as point appris.

—Il ne s'agit point de vous quitter, ma mère. Soyez certaine que

je n'en ai aucune envie... Mais il s'agit de gagner notre existence à tous deux et de vivre très honorablement.

—Oh !... ça, c'est différent, alors mon cher enfant ; tout ce que tu voudras, je le ferai.

—Oui ! Mais !... vous allez être obligée, alors, de faire un gros sacrifice ?... .

—Qu'appelles-tu un sacrifice ?... Ce que tu me diras... je te le donnerai... Ils le faut bien... .

—C'est que, maman, voyez-vous... il me faut une bien grosse somme !... .

—Pas des mille et des cent, je suppose, car alors, ce serait impossible.

—Pas des mille, mais des cent... .

—Enfin, combien ?

—Il me faut au moins cinq cents francs !... .

Et ce brave Jean s'arrêta, regardant sa mère du coin de l'œil, craignant de l'avoir effrayée par l'énormité de la somme.

La veuve se taisait :

—Dame, oui !... C'est gros... Et je ne puis rester sans argent... .
Ah ! si Mme Aline était là !

—Ne prononcez pas son nom, ma mère.

—Si ! si ! Elle m'avancerait bien la somme, elle !... Bien sûr que je la lui rendrais dès que possible.

—Ah ! ma mère !... si je tiens tant à gagner de l'argent, c'est qu'il en faut pour être libre, pour pouvoir agir... pour pouvoir en arriver à démasquer les assassins de celui qui est tombé là-bas... .
Ah ! ça, voyez-vous, maman, ça doit être la tâche de toute ma vie !... .

—Tu as raison, mon enfant !... c'est ton devoir ; mais tu auras bien de la peine, car ils sont riches, eux !... Ils sont bien forts !... .

—Riches de l'argent volé, ma mère !... Et l'argent volé ne profite jamais !... .

Depuis qu'il était sur pied, il n'avait point perdu son temps. Ainsi que plus haut nous l'avons dit, il avait battu le pays, regardant, consultant, relevant sur pied les récoltes fruitières.

Les cinq cents francs devaient servir à l'achat d'un vigoureux petit bidet et d'une carriole au moyen de laquelle Jean irait chercher les fruits dans les alentours, et deux ou trois fois la semaine, et notamment le samedi, jour de marché, il irait les vendre à Tours.

Oh ! Françoise comprenait bien et elle ne se consulta point longtemps.

—Tu as raison, mon enfant. C'est une très bonne idée. On peut gagner honorablement sa vie à ce métier ; c'est un commerce honnête en se contentant d'un bénéfice raisonnable... Eh bien ! je vendrai l'une de mes vaches.

C'était un sacrifice, et un gros... parce que... dame, on s'attache bien aux bêtes.

—Maman... ça me fait de la peine !... mieux vaudrait y renoncer... .

—Non ! mon enfant ! Sans doute j'aime bien Blanchette, et ça me fera gros le cœur de m'en séparer... mais avant tout, il faut être raisonnable. Et pour une petite faiblesse et une mince contrariété... Non... je me séparerai de Blanchette, et tu auras ton bidet et ta carriole.

Et les économies de la veuve venant s'ajouter au prix de cette pauvre Blanchette, et Jean put avoir une carriole et un bidet.

Ce bidet nommé Charlot était un petit morvandiau à poil piqueté fleur de pêcher et tête noire, point tout neuf, les jambes un peu arquées, mais nerveux et courageux en diable. La carriole d'occasion, avait servi à un charcutier de la Vallières qui s'en défaisait pour en acheter une autre plus importante.

Et, ma foi ! trois mois ne s'étaient pas écoulés que Jean avait déjà réalisé de jolis bénéfices à vendre des légumes.

Ah ! mais, c'est qu'il ne regardait point à sa peine, non plus. On voyait Charlot sillonner sans cesse tous les chemins et les routes du pays. Et avec sa toute droite franchise, son indiscutable loyauté, Jean Cloarec s'était bien promptement attiré une foule de solides clients.

Tant et si bien qu'un matin, Françoise au moment où elle se levait pour aller traire son unique vache poussa une exclamation joyeuse en pénétrant dans l'étable.

C'était bien Blanchette qui se trouvait là, avec sa robe soyeuse, Blanchette qui la saluait d'un muglement joyeux, Blanchette était donc revenue et cette fois elle ne quitterait plus sa vaillante maîtresse.

C'était Jean qui avait été chargé de se défaire de Blanchette, et il l'avait vendue à condition, à un éleveur, M. Poussin, un bien brave homme des environs de Ballan.

—Promettez-moi de la garder pendant trois mois... et de me la récéder si je puis la reprendre. Et le premier argent gagné avait servi, comme bien on pense au rachat de Blanchette.

Et Françoise Cloarec, en carressant la brave bête, était toute émue en songeant à la délicate attention de son cher garçon.

Voilà donc Jean à la tête d'un petit commerce, qui de jour en jour, croisait et prospérait.

Le voilà courant en tous sens le pays de Touraine pour répondre aux besoins de sa clientèle.

Naturellement dans ses courses incessantes, il était appelé à rencontrer fréquemment Simon et André Lowel.

Les deux frères depuis quelques semaines, faisaient la navette entre Nantes, Angers et Chazay.

Et lorsque la modeste carriole de Jean Cloarec croisait l'équipage luxueux des deux frères, Jean échangeait un seul regard avec eux ! Mais effrayant, tout ce que disait ce long regard !

—Nous te défions, — disaient ceux-là, qu'autrefois Françoise appelait les "English".

Et Jean de répondre dans le même langage :

—Je sais que vous n'êtes pas autre chose que de lâches assassins... d'immondes voleurs !... Et j'attends patiemment le jour où vous serez frappés par la justice.

Toujours est-il que la rencontre de Jean Cloarec agaçaient et éner-vaient les deux Lowel. On a beau ignorer les spectres du remords, les plus endurcis cherchent à écarter jusqu'au souvenir des crimes commis, souvenir qui les embarrasse et les gêne.

Et l'idée fixe que poursuivait Jean Cloarec le hantait d'avantage et se résumait ainsi :

—Comment pourrai-je démasquer ces deux ignobles bandits, et venger mon pauvre capitaine ?... .

Simon et André comprenaient bien ce qui se passait dans le cœur de Jean, et chacun de son côté de chercher le moyen de se débarrasser de cet homme, qui, à un moment donné, pouvait devenir gênant et même si dangereux.

C'était la lutte, c'était la guerre, et elle allait recommencer sans merci.

Et il en est toujours ainsi, lorsque l'on a mis la main en cet engrenage damné qui se nomme le crime. Ceux-là qui en commettent un premier s'imaginent la plupart du temps qu'une fois l'infamie commise ils auront droit au repos... Combien ils se trompent ! Un premier crime en appelle un autre, puis un autre encore... et c'est jusqu'à la terrible heure où il faut payer sa dette et où sonne le glas du châtiement.

—La capitale de la Touraine est sans contredit, l'une des plus jolies villes de France — "comme il est vrai, — dit l'immortel Balzac, en ses merveilleux *Contes drolatiques*, — que Tours a été et sera toujours les pieds dans la Loire comme une jolie fille qui se baigne et joue avec l'eau, faisant flic-flac, en fouettant les ondes avecque ses mains blanches ; car ceste ville est riieuse, rigoleuse, amouse, fresche, fleurie, parfumée mieux que toutes les autres villes du monde, qui ne lui sont pas tant seulement dignes de lui peigner les cheveux, ni de lui nouer sa ceinture. Et comptez que si vous y allez, que vous trouverez au milieu d'elle, une jolie rye, qui est une rue délicieuse où tout le monde se promène, où toujours il y a du vent, de l'ombre et du soleil, de la puye et de l'amour !

"C'est une rue toujours neuve, toujours Royale, toujours Impériale, une rue patriotique, une rue à deux trottoirs, une rue ouverte des deux bouts... une rue bien pavée bien bastie, bien lavée, propre comme un miroir, peuplée, silencieuse à ses heures, coquette, bien coiffée de nuit par ses jolis toits bleus ; bref, c'est une rue où je suis né, c'est la Reyne des rues, toujours entre la terre et le ciel, une rue à fontaines, une rue à laquelle rien ne manque pour estre célèbre parmi les rues".

Le lecteur, nous en sommes certain, nous sera reconnaissant d'avoir reproduit ici un bref raccourci de ce bijou littéraire, d'autant que la suite de notre récit va se poursuivre en la ville de Tours.

Pour l'instant Jean Cloarec en revenait, après avoir bien vendu ses paniers de fruits, ses primeurs, ses légumes. Bref, le nouveau marchand avait fait une belle journée.

Il se trouvait seul dans sa cariole, et Charlot se montrait singulièrement gai ce soir-là, et bondissait parfois entre les brancards, si bien que son maître avait fort à faire à le tenir en bride des deux mains.

C'est que le ciel était chargé de nuages, et de gros nuages noirs, précurseurs d'un orage, qui se bouscullaient aux quatre coins du ciel.

On était à l'avant-mai, vers la mi-avril, et ce ciel sombre, tout agité, était chargé d'une électricité inquiétante. Un violent orage approchait... .

La nuit tombait, Jean Cloarec ayant été retardé par ses affaires, lorsqu'il franchissait le pont posé sur le Cher, et il n'était pas arrivé à Jouet, que l'obscurité se faisait complète et profonde.

Tout le fond de la carriole était encombré de sacs et de paniers vides, de telle sorte que Charlot, animé par la venue de l'orage, et n'ayant qu'une légère charge à tirer, filait comme le vent.

Jean Cloarec eut toutes les peines du monde à arrêter Charlot, d'abord, et à allumer ses lanternes ensuite, car un vent chaud, humide, soufflait maintenant par rafales déchaînées.

Mais il n'était pas arrivé à la hauteur de Ballan, que ses lanternes s'éteignaient et qu'il se voyait dans la nécessité de poursuivre sa route en se confiant en l'intelligence de Charlot, pour enfile tout

droit la route de Chinon et ne pas tomber lui, la carriole et son maître dans l'un des fossés qui bordent la voie.

—La mère va être inquiète murmura Jean, aveuglé par un éblouissant éclair qui sabra en deux l'horizon.

En même temps, avec le roulement prolongé de la foudre, une ondée épaisse, cinglante, se mettait à tomber.

—Un rude coup de chien ! — fit l'ancien matelot qui en avait vu bien d'autres.

Deux lieues furent franchies sous un ruisselant déluge, quand tout à coup Charlot fit un bond de côté, un bond formidable !..

Il venait d'être effrayé par une voiture venant à toute bride en sens inverse.

Ses lanternes rasèrent la carriole, pareilles à des étoiles filantes. Jean n'avait pu les apercevoir que quand elles avaient été tout auprès de lui ; fort heureusement Charlot s'était garé lui-même, averti par son instinct.

Le cheval que conduisait la voiture s'était emballé, et s'en allait évidemment à l'aventure, car Jean n'avait point vu de conducteur sur le siège.

La carriole n'avait pas poursuivi sa route pendant cinq cents mètres que Jean entendit les cris de deux hommes courant à corps perdu sous l'ondée.

Ils s'arrêtèrent devant la carriole, et l'un d'eux, d'une voix étouffée, haletant, demanda à Jean, qui maintenait Charlot immobile :

—Ça serait une charité de nous donner une place, sous ce temps de chien ; notre cheval et notre voiture viennent de nous échapper, et.....

—Je les ai rencontrés... Le cheval est emballé... vous ne le ratraperez pas... Montez... l'un par derrière, il s'assiera sur les paquets et sur les sacs, l'autre à côté de moi.

—Oh ! merci bien, — fit la même voix, — nous n'avons qu'une chose à faire : c'est de retourner à la Vallière...

—Là, nous aviserons... Tout au moins trouverons-nous un abri.

Cette voix ne rappelait aucun souvenir à Jean Cloarec.

Les deux hommes montaient donc aussitôt, l'un sur le siège de devant, l'autre par derrière.

Par curieux, Jean, néanmoins se demandant :

—Qui ça peut-il bien être ?

Et voilà que tout d'un coup il arrêta Charlot d'un mouvement si brusque, si violent, que l'animal s'accula sur ses jarrets.

À la lueur d'un immense éclair, leur intense qui avait embrasé à la fois tout le ciel et la terre, n'avait-il pas reconnu, — oh il était sûr de ne pas se tromper, — La tête hideuse d'André Lowel !..

Oui !... c'était bien André, le frère de Simon, les deux assassins de Roland de Chazay, qui était assis à côté de lui.

Un flot de sang monta à la gorge de Jean !.....

André Lowel... le frôlait !... le touchait !.....

Oh non !... c'était impossible !.....

Cela était pourtant... Un second éclair venait de lui en fournir la preuve.

Alors, sa colère ne connut plus de bornes et d'une voix étouffée, étranglée.

—Descendez !... — gronda-t-il, — descendez vite ! Et allez-vous-en !... Je ne suis pas un assassin, moi !....

—Qu'est-ce que vous dites ! — demanda André Lowel, feignant la surprise.

—Je vous dis de descendre, de vous en aller... Je vous dis que je ne suis pas un assassin !.....

—Cet homme est fou ! — fit André Lowel en élevant fortement la voix. Et il ajouta aussitôt :

—Viens, Isidore ! viens... cet homme nous refuse l'hospitalité, il nous laisse en pleine route sous ce déluge !... Viens donc, tu m'entends !.....

—Je descends, not'maître... Je dégringole.....

Et avec une agilité simiesque, Isidore Seichard s'affalait par l'arrière de la carriole.

À cet instant, Jean ne fut pas maître d'un mouvement de rage, et comme exaspéré, il trouvait qu'André Lowel ne lui obéissait pas assez tôt, il le prit par le bras et le poussa hors de la carriole.

—Malappris... butor !... grossier personnage !....

Mille invectives encore, auxquelles le garde ajoutait aussi les siennes.

Charlot avait repris sa course, et bien vite les deux hommes disparaissaient dans l'ondée, Jean Cloarec n'entendait même plus leurs menaces.

Cette rencontre avait bouleversé l'ancien matelot.

—J'aurais dû l'étrangler, — grommela-t-il, la respiration coupée par l'émotion si violente qu'il venait de subir, — oui, j'aurais dû l'étrangler, ç'aurait été un de moins sur les deux !.....

Enfin il atteignait la petite maisonnette, après avoir dépassé Chazay, et sur le seuil bravant l'ondée, il aperçut sa mère qui l'attendait, anxieuse.

—J'ai été bien inquiète, va, mon pauvre enfant !... Par cet horrible temps, j'ai cru qu'il t'était arrivé malheur !

—Rien, rien, ma mère !... Je suis trempé, voilà tout !.....

Avant de songer à lui, Jean pensait à son bidet, et il bouchonnait et asséçait Charlot, alors que celui-ci se jetait à dents perdues sur son avoine.

Quand à la carriole, elle ne craignait rien, non plus que les paniers et les sacs vides. Aussi abandonna-t-il telle quelle sous un auvent remettant à tout replacer en ordre le lendemain matin.

Alors il se changea, car il était trempé jusqu'au os, et il revint alors vers Françoise qui l'attendait, tenant tout prêt, au chaud, leur modeste repas du soir.....

La soupe bouillonnante était bien bonne, cependant, bien mitonnée et fluente, fleurant tout plein bon.

Mais après quelques cuillerées, Jean cessa de manger, réfléchissant malgré à la terrible rencontre.

—Tu as quelque chose, Jean, — lui dit bientôt la veuve, remarquant la pâleur de son fils. — Oui ! c'est sûr, il t'est arrivé quelque chose, mon enfant... Dis-le-moi bien vite, car je suis étouffée par l'inquiétude... ma gorge se serre... Parle ! parle ! mon enfant je t'en supplie !.....

Alors Jean Cloarec raconta à sa mère comment deux hommes, qu'il n'avait pu reconnaître tout d'abord à travers la nuit si noire et la si épaisse ondée, lui avaient demandé une place dans sa carriole, et sa stupeur quand, à la lueur d'un éclair, il avait vu André Lowel assis à côté de lui !.....

—André Lowel ! André Lowel ! — répéta par deux fois Françoise en joignant les mains, — Justice de Dieu !... Et à côté de toi ! mon enfant ?... O ! cet homme va porter malheur, c'est sûr !....

—Comment voulez-vous qu'il nous fasse du mal, ma mère ?... Ni lui, ni sa canaille d'Isidore n'ont sur nous un pouvoir quelconque... C'est le hasard qui a tout fait.

Françoise Cloarec secouait la tête. Elle avait le pressentiment d'un malheur.

L'orage de la veille s'était transformé en bonace, mais la pluie continuait à tomber, une petite pluie fine et pénétrante.

Très mouillé, très trempé, Jean Cloarec s'était mis au lit très tard, étant resté longtemps à s'entretenir avec sa mère de la rencontre étrange qui si violemment l'avait étonné.

Et toute la nuit, agité par cette scène, et aussi par les horribles souvenirs qui l'obsédaient, il n'avait pu trouver le sommeil qu'aux premières lueurs de l'aube naissante.

Donc, il avait fait la grosse matinée, et sa mère voyant son enfant dormir à poings fermés, s'était bien gardée de le réveiller.

Puis, alors que Jean avait enfin ouvert les yeux un peu tard, se reprochant sa paresse, il avait trouvé sa mère qui l'attendait avec une bonne soupe à l'oignon, et il s'était attablé, ressassant encore, malgré lui, les événements de la veille.

Une fois restauré, il s'occupa de Chalet, qui ne semblait garder aucun souvenir de sa trempée, et il lui donnait un dernier coup d'étrille, caressant sa croupe arrondie, lorsqu'un bruit de voix masculines arriva jusqu'à son oreille.

Précipitamment il quitta l'étable servant d'écurie à Charlot, et son ébahissement fut visible lorsqu'il se trouva en face de deux gendarmes.

Il les connaissait bien de vue, mais ne leur avait jamais parlé.

Il faut vous dire qu'en principe les matelots professent une instinctive horreur pour les gendarmes.

Ce sont toujours les "hirondelles de potence", ainsi qu'ils les nomment, qui arrêtent leurs bruyants ébats quand il sont en bordée à terre. Ce sont eux qui les coursent, qui les ceinturent, et les batteries entre matelots et gendarmes sont aussi fréquentes que sanglantes dans les ports de mer.

Jean Cloarec, à la vue des deux képis, ne put donc réprimer un instinctif mouvement de répulsion, que le brigadier nota au passage.

Les deux gendarmes venaient de la Vallière.

Le brigadier, un nommé Bourdon, gros, grand, fort, avec une épaisse moustache rousse, vous avait un air bon enfant auquel il ne fallait pas se fier.

Son œil soupçonneux ne quittait pas la physionomie des gens quand il était appelé à les examiner, et soigneusement il relevait les expressions des physionomies.

Pointet, son Pandore, un être insignifiant, emboîtait simplement le pas de son brigadier.

Celui-ci, à la première vue de Jean Cloarec, avait machonné dans sa moustache.

—Notre visite a l'air de ne point faire précisément plaisir au particulier.

Blanche comme une cire, s'appuyant contre le chambranle de la porte, Françoise ne perdait pas de vue son enfant.

—C'est toi que demandent ces messieurs ? — avait-elle dit d'une voix qu'elle cherchait vainement à affermir.

(A suivre.)

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI" (1)

LA
MAISON DES QUATRE-AS

(Suite)

CHAPITRE VI

AH ! LE BON BILLET !

Au son du timbre électrique de la porte d'entrée, le garçon de bureau s'étira péniblement, et, comme à tous les visiteurs :

—Vous désirez, Monsieur ? dit-il au nouvel arrivant :

Puis reconnaissant un des habitués de la Banque :

Je vous demande bien pardon, Monsieur de Marquet : je ne vous avais pas reconnu, ajouta-t-il tout honteux.

—Villeroy est à son cabinet ?

—Oui, Monsieur...

—Il n'y a personne ?

—Personne, vous pouvez entrer.

Le garçon s'était levé : il écarta la lourde portière et M. de Marquet pénétra dans le couloir.

Il passa par toutes les portes qu'il connaissait si bien et sur lesquelles se détachaient en relief, des plaques prestigieuses : *Caisse*, — *Renseignements*, — *Contentieux*... et enfin *Cabinet du Directeur*.

A cette dernière il frappa trois petits discrets et une voix répondit : "Entrez."

—Bonjour, mon cher Villeroy.

—Tiens ! M. de Marquet ! Quel bon vent vous amène ? Vos Portugais, sans doute, ou votre Russe.

—Non, c'est une affaire nouvelle que j'hésitais à vous confier, en raison de sa nature délicate, mais que je me suis cependant décidé à vous soumettre, persuadé que vous étiez plus capable que tout autre de la mener à bien.

—Et de quoi s'agit-il ?... Voilà un bien long préambule.

—Voici. J'ai connu, il y a une dizaine d'années, un homme à qui, pour des raisons et dans des circonstances qu'il est inutile de rappelez, je crus devoir prêter une somme de trente mille francs. Fût-ce une imprudence coupable de ma part ? J'en ai peur. Car je n'avais sur cet individu que des renseignements extrêmement vagues. Depuis lors, je suis sans nouvelles de mon débiteur. Le terme stipulé par lui est arrivé. Et je viens vous demander de m'aider à recouvrer cet argent.

—Fort bien, la chose est facile. Avez-vous un titre contre ce débiteur ?

—Oui, ce billet.

—Montrez.

M. de Marquet sortit de sa poche un énorme portefeuille bourré de paperasses et en tira une feuille de papier timbré, sale et racornie, qu'il tendit à Villeroy.

Celui-ci la prit et se mit à lire. Dès les premiers mots, il pâlit.

Mais, craignant que M. de Marquet ne s'aperçût de son trouble, il se leva et sortit, prétextant un ordre urgent à donner et s'excusant d'une façon obséquieuse près de son interlocuteur.

—Faites donc, ne vous gênez pas, répondit ce dernier, vous savez bien que nous sommes entre amis.

Quand il rentra, le directeur de la *Banque Internationale* avait retrouvé tout son sang-froid : il reprit le billet jeté négligemment sur son bureau, le relut une seconde fois, et d'un air affairé :

—Voyons, interrogea-t-il, nous disions que M. Marais vous avait emprunté trente mille francs ? Il habitait alors Paris ? Du moins, c'est le domicile qu'il accusait.

—Parfaitement.

—Savez-vous s'il y habite encore.

—Je l'ignore, l'ayant perdu de vue depuis cette époque.

—Et vous voudriez maintenant retrouver sa trace, et, s'il est possible, rentrer en possession de votre argent ?

—Précisément.

—Eh ! mon Dieu, cela nous demandera peut-être quelque temps. Mais nous avons à notre service des agents d'une telle habileté, que vous pouvez dès maintenant compter sur une solution rapide. Si toutefois vous avez d'autres indications, ne manquez pas de me les apporter. En attendant, ayez bon espoir. Que diable ! Ce monsieur Marais n'est pas introuvable, et à moins qu'il n'ait hérité de l'anneau de Gygès, il n'a pas, que je sache, le don de se rendre invisible.

—M. de Marquet se mit à rire. Puis, regardant Villeroy bien en face :

—Vous êtes un rusé compère, lui dit-il : je suis bien sûr que nous nous entendrons.

—C'est mon plus vif désir et vous savez que je négligerai aucune occasion de vous être agréable. Mais au fait, j'y pense, j'ai reçu hier de Mme de Marquet une carte pour la vente de charité de l'hôtel Continental. J'aurai le regret de ne pouvoir aller moi-même lui porter mon offrande : si ce n'était abuser de votre complaisance, je vous demanderais de lui remettre de ma part.

M. Marquet se confondit en remerciements et en salutations. Puis, comme il avait toujours souci de sa réputation d'homme d'esprit que lui faisaient quelques flatteurs — ses parasites, — il ajouta en prenant le billet de Villeroy : "C'est le banquier des riches qui envoie à celui des pauvres un témoignage de bonne confraternité."

Villeroy sourit et les deux hommes se séparèrent.

Quand la porte se fut refermée sur M. de Marquet et qu'il fut bien sûr que celui-ci était parti, Villeroy se laissa tomber sur son fauteuil, et les coudes aux genoux, la tête entre les deux mains, il s'abîma dans une profonde méditation.

Le reste de la journée, il se montra inquiet, et manifesta une mauvaise humeur inaccoutumée, malmena ses employés si bien que ceux-ci, à qui rien n'échappait des manœuvres de leur patron, se demandèrent s'il n'y avait pas dans l'air quelque symptôme alarmant.

Villeroy, lui-même, si réfractaire qu'il fût, à toute superstition, voyait un mauvais présage dans l'élément imprévu et mystérieux pour tous qui venait de bouleverser son esprit.

Un seul mot — un nom qu'il croyait enseveli à jamais dans l'oubli et qui venait brusquement de frapper ses yeux — avait suffi pour ébranler l'échafaudage de ses rêves, et l'évocation brutale du passé le faisait à cette heure, désespérer de l'avenir brillant dans lequel il avait naguère tant confiance.

Chose curieuse ! C'était au moment où Villeroy semblait douter de lui-même que le hasard se chargeait de relever son prestige, en le réhabilitant dans l'esprit de celle qui tenait entre ses mains le bonheur de son existence.

En effet, M. de Marquet avait, dès son retour, remis à sa femme la généreuse offrande faite par le banquier au nom des pauvres de son arrondissement, ayant eu soin de répéter la phrase spirituelle qui avait accompagné le don.

En sa qualité de dame de charité, Mme de Marquet avait accepté en souriant le compliment et mis dans une aumônière de velours bleu le billet de banque destiné aux pauvres.

Une réflexion avait complété le geste :

—Vraiment, dit elle, transformée soudain par cette générosité qui la flattait et oubliant sa rancune contre Villeroy, vraiment voilà un homme qui fait bon usage de sa fortune ; par le temps qui court, ses pareils deviennent rares.

—Je vous l'avais bien dit, reprit M. Marquet, tout heureux du revirement qui venait de se produire, comme malgré elle, dans l'âme de sa femme. Je vous l'avais bien dit que Villeroy était digne de l'estime des honnêtes gens.

Puis devenant tout à coup ironique.

—Combien votre lieutenant de chasseurs vous a-t-il envoyé pour votre œuvre.

Piquée au vif, Mme de Marquet ne répondit pas. Elle se contenta de hausser les épaules, tandis que son mari, fier de sa victoire, se frottait les mains en sifflant un air joyeux.

Malheureusement, Villeroy n'avait point assisté à cette scène intime et, les jours qui suivirent son entretien avec le père de Mlle Suzanne, il demeura en proie aux idées tristes qui l'avaient assailli, il était comme démoralisé, et bien qu'il fit tout ses efforts pour ne rien laisser paraître de son état d'âme, il n'avait pu donner le change à son entourage.

L'impossibilité où il se trouvait de dissimuler ses préoccupations froissait son amour-propre, en même temps qu'elle l'inquiétait.

Si quelques indiscrets, interprétant mal sa tristesse, venaient à l'interroger, aurait-il assez d'énergie pour faire contre mauvaise fortune bon visage ? Que deviendrait-il surtout si on poussait la méchanceté jusqu'à le suspecter dans son honorabilité ? Il ne manquait pas d'ennemis, de jaloux, et, pour ceux là, toutes les armes étaient bonnes, surtout celles qui pouvaient atteindre sa vie privée.

Coûte que coûte, il fallait sortir de cette incertitude et, par un grand coup habilement frappé, imposer silence à la calomnie.

Une Société financière, fondée sous le patronage d'hommes politiques influents, parmi lesquels figuraient, au Conseil d'administration, un ancien ministre et plusieurs députés, était sur le point de crouler.

Cette ruine eût porté gravement atteinte au crédit de l'Etat, en disqualifiant des personnalités qui avaient joué et jouaient dans le gouvernement des rôles considérables. Il y allait donc, en quelque sorte, de l'honneur du pays ; il fallait, à tout prix, éviter un scandale.

Seul, un financier pouvait sauver la situation. Villeroy flaira une occasion unique ; il se présenta, et, au risque d'être entraîné dans la débâcle, il offrit sa fortune à ces hommes affolés qui l'accueillirent à bras ouverts.

Il n'était point homme à prêter à qui que ce fût un concours

(1) Commencé dans le numéro du 4 novembre 1899.

désintéressé. Il avait eu soin de s'assurer une brillante rémunération pour le cas où l'affaire réussirait.

Elle réussit et, quelques jours plus tard, un décret le nommait chevalier de la Légion d'honneur.

CHAPITRE VII

LE CŒUR ET LA MAIN

Au milieu de tous ces événements, Villeroy n'avait point perdu de vue les jolis yeux de Mlle de Marquet. Il y songeait plus que jamais, maintenant que tous les obstacles semblaient renversés et qu'il se sentait plus près du but.

La distinction dont il venait d'être l'objet avait triomphé définitivement de l'hostilité de Mme de Marquet et vaincu ses dernières résistances. Il s'était facilement aperçu de ce changement à l'accueil bienveillant qu'il recevait depuis quelque temps dans l'hôtel de l'avenue d'Antin. Les invitations se faisaient de plus en plus fréquentes. Il était de toutes les fêtes, de tous les dîners. Mlle Suzanne redoublait près de lui d'amabilité et de coquetterie. Les quelques compliments qu'il lui avait adressés dans le cours des conversations échangées au salon ou dans la loge de M. et Mme Marquet, le vendredi, à l'Opéra, ne l'avaient point trouvée indifférente. Elle y avait répondu d'une façon qui ne laissa bientôt plus au banquier le moindre doute sur les sentiments de la jeune fille à son endroit.

Enhardi par ces témoignages d'une précieuse sympathie, il se décida à brûler sa dernière cartouche. Il se présenta donc un soir vers cinq heures chez M. de Marquet, correctement habillé d'une redingote au revers de laquelle s'étalait un large ruban rouge.

Il sonna : un domestique vint ouvrir et l'introduisit dans le salon.

L'ancien négociant du Marais ne tarda pas à paraître, vêtu d'un petit veston de tussor clair, qui lui donnait un air guilleret et le rajeunissait de vingt ans.

Quand il eut reconnu Villeroy, il se précipita vers lui, la main tendue.

— Bonjour, mon cher ami, vous me voyez ravi de vous recevoir. Vraiment, je n'osais compter sur votre visite à pareille heure. Vous avez donc à me communiquer une nouvelle bien importante ?

— En effet...

— Et laquelle, je vous prie ?

— La chose est des plus délicates, et vous ne serez pas surpris, je pense, que malgré mon assurance et mon flegme ordinaires, j'éprouve quelque embarras à vous la dire.

— Comment ! vous, embarrassé ? Vous vous calomniez, mon cher.

— Non, non... s'il s'agissait d'une de ces entreprises hasardeuses qui me sont familières, j'aurais tout le sang-froid nécessaire. Mais, dans les questions de sentiment, je suis d'une timidité d'enfant.

— Pas possible !... Voyons, dites vite... vous m'intriguez.

— Voici. Depuis longtemps — vous vous en êtes sans doute aperçu déjà — j'ai distingué Mlle Suzanne parmi les jeunes filles que je rencontre dans les salons. Son charme et sa grâce m'ont tout de suite captivé et j'ai laissé naître et grandir en mon cœur l'espoir — peut-être chimérique — d'en faire un jour la compagne de ma vie. C'est cet espoir que je viens vous demander de réaliser en m'accordant la main de votre fille.

Bien qu'il eût prévu depuis longtemps cette demande et l'eût même favorisée de toutes ses forces, M. de Marquet éprouva une émotion bien naturelle en pareille circonstance.

Il garda quelque temps le silence ; puis, retrouvant son sang-froid.

— Je ne vous cacherai pas, mon cher Villeroy, dit-il, que je suis personnellement tout fier et tout heureux de ce que vous venez de me dire. Si j'étais seul, ma réponse serait bientôt faite. Mais il y a quelqu'un dont l'avis prime tous les autres. Vous trouverez tout naturel que je garde une réserve discrète en attendant la décision de cette chère Suzanne dont le bonheur vous occupe si vivement. Cet avis sera, je l'espère, favorable ; et, je vous le déclare, rien ne me serait plus doux que de vous compter bientôt, vous si franc et si loyal, parmi les nôtres.

Il lui avait pris les mains et les tenaient pressées contre les siennes. Peu à peu, l'émotion devenant plus forte, une larme perla au bord de sa paupière. Villeroy affecta, lui-même, un trouble qu'il crut convenable en cette occasion, et la conversation continua, telle qu'elle pouvait être, en pareille occurrence, pendant quelques minutes.

En le reconduisant à la porte du salon, M. de Marquet promit à Villeroy de faire tout ce qui dépendrait de lui. Le banquier profita de l'occasion pour lui annoncer qu'il allait s'absenter quelque temps.

— Cette absence n'a d'autre but que votre intérêt, lui dit-il, car je vais chercher, sur une piste qu'on vient de m'indiquer, les traces de votre débiteur.

— De M. Marais ?

— De lui-même. Je vous demande pardon de vous rappeler cette mesquine question dans une visite comme celle-ci ; mais je ne voulais pas que vous puissiez vous étonner de mon départ dans un pareil moment.

— Les affaires sont les affaires, répartit M. de Marquet ; puis il ajouta en serrant la main de Villeroy :

— Au revoir, mon cher ami, bon voyage et à bientôt.

Les deux hommes se séparèrent, et Villeroy reprit tout joyeux le chemin de son appartement.

CHAPITRE VIII

OU L'ON VOIT QU'IL EST PARFOIS IMPRUDENT DE REVENIR SUR SES PAS

Par une chaude matinée de juin, un mauvais cabriolet roulait sur la route de Blaville, au trot saccadé d'un vieux cheval. Dans l'intérieur, à côté du conducteur, était assis un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un complet gris à carreaux.

Un soleil de plomb faisait tomber sur la campagne une chaleur lourde et morbide. La brise légère qui venait de la mer ne parvenait pas à rafraîchir l'air ; mais elle soulevait en épais nuages la fine poussière du chemin.

Le voyageur semblait pressé d'arriver à destination. Il interrogeait son compagnon sur le pays, les habitants, s'informait de leurs mœurs, de leurs relations avec les baigneurs pendant la saison.

— Car, disait-il, les Parisiens commencent à venir de ce côté, n'est-ce pas ? N'y a-t-il pas déjà une plage assez fréquentée près d'ici.

— Oui, monsieur, répondit le bonhomme, la plage du Cormoran, au bord de la falaise, au bas de cette maison que vous voyez là-bas.

— A gauche ?

— Oui.

— Quelle est cette habitation ?... A qui appartient-elle ?

— Ah ! Monsieur, c'est toute une histoire... On l'appelle la *Maison des Quatre-As*. Elle appartenait autrefois à un vieux sorcier, qui y vivait en ermite qui fut assassiné un beau soir, sans qu'on ait jamais pu savoir par qui.

— Et depuis lors ?

— Depuis, elle est retournée à l'Etat qui l'a vendue, voilà quelques années, à un étranger, M. Goldman.

— Ce M. Goldman l'habite aujourd'hui ?

— Pardon, Monsieur, il l'a fait restaurer et l'a transformée en une villa qu'il louera, chaque année, à des baigneurs.

— Et quel nom lui a-t-il donné, à cette villa ?

— Il conservé l'ancien. Pendant quelque temps ça ne lui a pas réussi. Des histoires couraient sur cette maison, et les gens n'osaient y habiter. Mais la voilà *désanguinnée*, je crois... Ces jours-ci on est venu la voir, et, à cet heure, elle est probablement louée pour la saison.

— Et l'assassin du vieux sorcier, vous dites qu'on ne l'a jamais retrouvé ?

— Jamais. La police a fait des pieds et des mains ; elle est venue ici bien des fois et s'en est toujours retournée bredouille. On a cru tout d'abord que c'était la vieille bonne Mariette qui avait fait le coup. Mais la pauvre fille — une brave et honnête personne, allez, Monsieur, — n'a pas eu grand peine à prouver son innocence. Puis, on soupçonna aussi un neveu de la victime, qui avait mal tourné, à ce qu'on disait. Mais il paraît qu'il est mort depuis longtemps, là-bas, en Amérique, et, cette fois encore, il a fallu changer son fusil d'épaule.

— Alors, maintenant, on n'a plus d'espoir de le retrouver ?

— Ah ! qui sait ? C'est peut-être bien au moment où on y pensera le moins qu'il se découvrira. Mais, c'est égal, je crois qu'on aura du mal.

Le voyageur avait semblé prendre un vif intérêt aux paroles de son compagnon. Le récit terminé, il était demeuré quelque temps silencieux, comme plongé dans de graves réflexions.

Un voisin curieux eût même remarqué qu'il avait pâli légèrement et qu'un tremblement nerveux avait agité ses lèvres.

Lorsque la voiture fut arrivée à Blaville, devant l'hôtel de la Plage — un grand bâtiment neuf, blanchi à la chaux, qui avait été construit un an auparavant, Blaville commençant à devenir une station balnéaire ; — il descendit, entra dans le bureau et demanda une chambre.

Il remit sa valise au garçon et inscrivit sur le livres des voyageurs son nom et son adresse : " René de Villeroy, directeur de la Banque Internationale, Paris.

Puis, ayant, en un tour de main réparé le désordre de sa toilette, il se dirigea lentement, en curieux, vers un petit casino en planches qui se trouvait à cinq cents mètres de là.

Mais au lieu de prendre la grand'route qui était le chemin le plus court, il se sentit entraîné, comme par une force mystérieuse inexplicable, à suivre un étroit sentier qui serpentait dans l'herbe tout le long de la falaise.

C'était plus long, plus fatigant, plus sale aussi, car le sol était jonché de débris de poisson pourri. Cependant Villeroy céda à la curiosité maladive qui le poussait de ce côté.

Il rencontra des pêcheurs qui s'en revenaient avec des filets remplis et qui poliment lui souhaitèrent le bonjour en passant.

Au lieu de lui être agréable, cette politesse fut pénible à Villeroy. Il y répondit d'un air inquiet. Il lui avait semblé reconnaître une voix déjà entendue, et ce souvenir l'avait impressionné douloureusement.

Une foule de pensées assaillirent alors son esprit : il essaya de les chasser en fixant ses regards sur l'horizon merveilleux qui se déroulait devant lui : la mer étendant à perte de vue sa nappe bleue où le soleil miroitait en paillettes d'or, et que trouait, çà et là, la tête de quelques rochers où s'accrochaient des ourlets d'écume ; au loin, un panache de fumée, rompant d'une ligne noire l'implacable azur du ciel ; à droite et à gauche la côte ondulante, coupée de petites baies que continuaient, à l'intérieur des terres, de fraîches vallées semées de villas.

Rien ne parvenait à distraire son attention ; il marchait lentement, comme poussé par une force invincible.

Tout à coup, il s'arrêta.

Il était arrivé devant une grille le long de laquelle couraient des plantes grimpantes enroulées aux barreaux.

Il regarda.

Au milieu d'un jardin anglais aux pelouses vertes, chargées de massifs de géraniums et d'iris, une maison s'élevait d'aspect triste, malgré les ornements dont un architecte maladroit avait essayé de l'égayer.

A première vue, il était évident que cette habitation n'avait point été construite d'un seul coup. Le corps principal, quatre grands murs percés de fenêtres étroites et d'une porte basse, semblait d'un autre âge que la petite tourelle flanquée dans l'angle du côté droit. Les corniches ouvragées étaient également de création récente.

Quant au toit, il s'élevait en pignon sur un étage rapporté, jeté là comme au hasard, sans goût, agrémenté de girouettes à personnalités, et d'une dentelle dont la finesse contrastait avec la massivité du reste de la construction.

Bref, c'était bien l'habitation la plus disparate qu'on pût imaginer ; formée d'éléments hétéroclites, et qui jurait de se trouver accouplés.

Près de la grille, au-dessus d'une boîte aux lettres ; une plaque en marbre noir portait ces mots en lettres d'or : Villa des Quatre-As

Cette inscription flamboya aux yeux de Villeroy, qui resta bouche bée, comme hypnotisé devant elle.

Puis, il regarda autour de lui.

Dans une allée, un homme était occupé à étendre du sable. La présence de Villeroy lui fit lever la tête. Celui-ci, surpris, se crut obligé d'engager la conversation plus tôt qu'il ne l'aurait voulu.

— Pardon ! mon brave ; la maison est à louer, n'est-ce pas.

— Pas précisément ; j'attends la réponse d'un monsieur qu'est venu la visiter hier et la trouvait tout à fait de son goût. L'affaire est presque faite, j'ai déjà enlevé l'écrêteau.

— Ah ! c'est vous qui êtes chargé de la louer ?

— Oui, Monsieur, pour vous servir.

— Pourrait-on la visiter ?

— Mais... si voulez ; entrez donc !

— Le jardinier ouvrit la grille ; Villeroy entra.

La conversation interrompue reprit immédiatement.

— Il y a longtemps que cette maison est construite ?

— Oh ! oui, Monsieur, il n'y a que la toiture et le pavillon qui sont neufs ! M. Goldman, le propriétaire, les a fait ajouter dernièrement pour la rendre plus coquette. Le vieux maniaque qui l'habitait autrefois avait tout fait au contraire pour lui donner l'air triste d'une prison. Aujourd'hui elle est jolie... et propre... et confortable ! Du reste, vous allez voir !

Ils étaient devant la porte.

Ils se disposaient à entrer lorsque Villeroy sentit un frisson lui parcourir le corps ; il lui sembla que son cœur cessait de battre. Une force mystérieuse le retenait sur le seuil. Alors sentant qu'il fallait s'arracher au plus vite à cet émotion brutale, il tira sa montre, et feignant un étonnement, il dit au jardinier.

— Comment, quatre heures et demie ? je ne croyais pas qu'il fût si tard. Il faut que je m'en aille !... Je n'ai pas le temps d'entrer... Je reviendrai demain.

Le jardinier voulut insister, Villeroy était déjà parti.

Il n'avait fait qu'un bond de la maison des Quatre-As à l'hôtel de la Plage. Sans même prendre la peine de changer de costume, il avait réglé sa note, fait prendre sa valise par un domestique, et s'était dirigé du côté du chemin de fer, agité, fiévreux, ayant hâte de fuir au plus tôt.

Ce fut seulement sur le pavé de Paris, qu'il retrouva son assurance ordinaire ; dans ce cadre doré que lui faisaient les courtisans de sa fortune, au milieu des témoins de son bonheur.

Quand il reut à son bureau, le garçon lui remit la carte de M. de Marquet venu dans la journée.

— Il n'a rien dit ? demanda Villeroy.

— Si, Monsieur ; il reviendra demain.

— C'est bien !

Le lendemain, en effet, M. de Marquet se présenta chez le banquier. Il avait l'air joyeux, comme un homme qui apporte une bonne nouvelle.

Villeroy ne s'y trompa point ; il n'éprouva aucune surprise lorsqu'il apprit que l'hôtel de l'avenue d'Antin lui était désormais ouvert et qu'il trouverait, près de Mlle Suzanne, l'intimité discrète accordée au fiancé.

La première effusion de joie passée, Villeroy, après un silence de quelques secondes, redevint l'homme d'affaires, et s'adressant à M. de Marquet.

— Me permettez-vous, mon cher Monsieur, d'aborder un sujet bien différent de celui que nous venons de traiter, et d'autant plus pénible que je n'ai pas comme vous, de bonnes nouvelles à communiquer.

— Ah ! fit M. Marquet... Ma créance Marais, peut-être ? Hé ! mon cher, ce n'est pas si pressé.

— Si, si, il vaut mieux en finir. J'ai fait les recherches que je vous avais promises. M. Marais est mort sans laisser d'héritiers. Il n'avait aucune fortune et je crois que vous pouvez dès maintenant faire le deuil de vos 30,000 francs.

— Il est mort, dites-vous ? Où cela ?

— Oh ! dans un petit pays près de la mer, en Normandie, à... Blaville.

— A Blaville ? Comme cela se trouve ! mais nous serons bientôt à la source même des renseignements !

— Comment cela ! fit Villeroy inquiet de la joie subite de son interlocuteur et saisi d'un fâcheux pressentiment.

— Mais oui. Je viens de louer pour moi et un peu pour vous, mon cher, car j'espère bien que vous serez notre hôte, une villa tout près de la falaise, pour y passer l'été.

— Une villa, à Blaville !

— Oui !... La maison des Quatre-As !

CHAPITRE IX

EN VILLÉGIATURE

La nouvelle que la villa des Quatre-As venait d'être louée pour trois mois, par un Parisien et sa famille, excita au plus haut point la curiosité des Blavillois. Ils se demandaient quel pouvait bien être l'audacieux qui allait oser habiter une maison que l'on disait hantée depuis l'assassinat du père Marais.

Et le jour où un omnibus chargé de malles traversa le bourg, laissant apercevoir à travers les vitres, des voyageurs vêtus de costumes aux couleurs claires, il y a eût un mouvement de surprise, et chacun accourut à sa porte pour les voir passer.

Il y avait un homme et deux femmes.

La voiture s'éloigna dans un tourbillon de poussière et vint s'arrêter devant la villa des Quatre-As. A peine descendus, les nouveaux locataires se mirent en devoir de visiter l'intérieur de la maison.

Mlle Suzanne manifestait particulièrement sa joie d'être enfin arrivée, après quatre heures de chemin de fer.

“Des fleurs, de l'ombre, de l'air !... il y a de tout ici ; comme on se sent loin de Paris. Ah ! si j'étais déjà mariée, quel site délicieux pour s'aimer !”

Tout en faisant ces réflexions, elle montait les escaliers, ouvrait les portes, voulait tout voir en même temps.

“Ça, c'est ma chambre, dit-elle en entrant dans l'une des pièces qui avaient vue sur la mer.

Puis, elle en prit tout de suite possession, vidant son sac sur la table de milieu ; garnissant la toilette de flacons, de boîtes, des brosses.

Pendant ce temps, M. de Marquet continuait plus posément, en compagnie de sa femme, la visite domiciliaire.

Les appartements avaient été mis à neuf par le propriétaire ; quelques-uns bouleversés de fond en comble, agrandis, ou divisés en deux selon les besoins ; les autres maintenus dans leurs dispositions primitives.

La salle à manger où M. Marais avait été assassiné était restée la même, ainsi que la chambre où le cadavre avait été déposé par le meurtrier.

En la voyant, M. de Marquet avait tout de suite décidé d'en faire une chambre d'ami, la réservant pour Villeroy lorsqu'il descendrait à Blaville.

Mais la pièce où le “vieux sorcier”, comme on l'appelait dans le pays, se livrait à ses expériences chimiques, avait été convertie en deux chambres à coucher qui devaient être celles de M. et Mme de Marquet.

Lorsqu'elle fut terminée, M. de Marquet écrivit à Villeroy qu'ils étaient prêts à le recevoir, et l'attendaient avec impatience.

Le banquier se souciait médiocrement de retourner à Blaville. Le voyage qu'il avait fait quelques semaines auparavant lui avait laissé une impression trop pénible. Il eût donc décliné l'invitation de son futur beau-père, s'il n'avait craint de le froisser et de compromettre son crédit près de Mlle Suzanne.

Il laissa passer deux ou trois jours sans répondre, écrivit pour gagner du temps, une lettre banale où il prétextait l'impossibilité s'absenter à cette époque à cause des affaires qui le retenaient enchaîné à son bureau ; mais devant les insistances, les sollicitations pressantes, il fut obligé de capituler.

Il partit donc après avoir essayé vainement de calmer ses scrupules et d'affermir son courage.

Son arrivée à Blaville produisit des impressions bien diverses sur le cœur de la famille de Marquet et l'esprit des habitants du pays.

Ceux-là qui avaient été témoins de la fuite précipitée de Villeroy, après sa visite sommaire à la maison des Quatre-As, se demandaient quel pouvait bien être ce personnage étrange et quelle raison le ramenait parmi eux, à quelques jours d'intervalle.

Les autres manifestaient une joie exhubérante, mêlée d'orgueil et de vanités, de recevoir surtout en qualité de fiancé, un homme qui occupait dans le monde parisien une place considérable et jouissait d'une immense notoriété.

Aussi la Maison des Quatre-As était-elle sans dessus dessous ; les domestiques, depuis le matin, frottaient, lavaient ; le jardinier avait remplacé les corbeilles de fleurs un peu défraîchies, ratissé les allées, arrosé les pelouses. Tout était gai, propre, pimpant.

C'est au milieu de ces préparatifs de fête que Villeroy arriva chez les de Marquet. On l'attendait, ces dames, sous la charmille, à l'ombre.

Toute de suite, à son entrée, elles se précipitèrent, l'accablant de questions, parlant toutes deux à la fois :

“Est-ce qu'on n'était pas mieux ici qu'à Paris, tout de même ; loin du bruit, au frais !”

Villeroy répondait par des protestations où il essayait de mettre la plus grande conviction.

“Certainement, c'est beaucoup plus agréable de venir se reposer. Mais il y avait les affaires !... les terribles affaires !... et ce n'était pas de sa faute s'il n'était pas venu plus tôt. Du reste, il aimait mieux les avertir tout de suite, mais il était possible qu'il fût rappelé d'un jour à l'autre à la *Banque Internationale* !”

A la fin de ce colloque, M. de Marquet prit Villeroy par le bras et le conduisit au premier étage pour lui montrer sa chambre.

Sur le seuil, son énergie commença de faiblir. La vue du long vestibule qu'il connaissait bien fit monter à son cerveau un flot de souvenirs poignants qui se précipitèrent cruellement à mesure qu'il gravissait l'escalier.

Chaque marche lui semblait les degrés d'un long calvaire au bout duquel il pressentait une épreuve terrible. Il montait lentement, la tête basse, comme pliant sous le poids d'inquiétudes mortelles.

Sa tristesse s'augmentait encore du contraste que faisait la joie inopportune de son hôte.

Celui-ci plaisantait sur la lenteur de sa démarche :

“Ah ! ah ! vous êtes fatigué, vous m'avez l'air de n'en plus pouvoir ; à votre âge, quatre heures de voyage, ce n'est rien. Heureusement tout cela va disparaître avec le grand air et Dieu sait que

vous en aurez dans votre chambre ! Les fenêtres donnent sur la mer, la vue est superbe ; allez-vous être bien, et dormir avec calme !”

Villeroy suffoquait. L'émotion le prenait à la gorge. Jusqu'au dernier moment il avait espéré que cette chambre, dont M. de Marquet faisait ressortir les avantages, ne serait point celle où quelques années auparavant M. Marais avait été assassiné.

Le doute ne fut plus possible, lorsqu'ils se trouvèrent devant la porte. Un instinctif mouvement de recul le fit hésiter avant d'entrer.

Heureusement, son compagnon ne s'en aperçut pas.

—Là, vous y voilà ! Comment la trouvez-vous ?

Villeroy ramassa tout son sang-froid et répondit d'une voix étranglée :

—Très bien ! Je vous remercie.

—“Allons ! Je vous laisse, ajouta M. de Marquet”, et il sortit.

Lorsqu'il fut seul, Villeroy fut pris d'un tremblement convulsif. Il manquait d'air, il avait la sensation d'étouffer, comme si les murs de la chambre allaient se resserrer contre lui et l'écraser.

Pour dissiper ce malaise, il courut à la fenêtre, l'ouvrit toute grande et respira à pleins poumons.

Justement, devant lui, à ses pieds se dressait la falaise, au bas de laquelle, amarré à la grève, un canot se balançait au remous des vagues, un vieux canot dépeint, vermoulu qui, disait-on dans le pays, avait dû jouer un rôle dans l'accomplissement du meurtre.

Alors il referma violemment la fenêtre et se trouva, face à face, avec le lit, le secrétaire, tous les meubles qui avaient été témoins, pour ainsi dire, de la chose et, malgré leur mutisme, semblaient accuser le coupable.

Bientôt un son de cloche retentit dans le jardin. Villeroy tira sa montre : il était sept heures. C'était le premier coup annonçant le dîner : il avait encore dix bonnes minutes à attendre avant de se mettre à table. Mais il aima mieux descendre tout de suite, pour échapper à cette obsession de frayeur qui le paralysait.

Alors, il alla faire un tour au jardin pour se distraire.

Mme de Marquet et sa fille cueillaient des fleurs pour garnir une jardinière. Quand elles le virent, elles le prièrent de venir les aider. Villeroy, le sourire aux lèvres, accepta avec empressement ; il enjamba les-plates-bandes et sur les indications qu'on lui donnait, prit des pétunias, du réséda, des roses.

Mais comme il était nerveux, il arrachait maladroitement les racines, saccageait les massifs et s'excusait de son inhabileté, pendant que Mlle Suzanne riait de sa gaucherie, tout en le plaisantant doucement.

Le second coup de cloche vint heureusement le tirer de cet embarras.

—Allons dîner, dit Mme de Marquet. Vous devez avoir faim... Un voyageur.

—Oh ! fit Villeroy, un voyageur corrigé d'un amoureux.

Suzanne eut pour lui un sourire de remerciement. Et tous les trois se dirigèrent vers la salle à manger, où déjà le maître de la maison était occupé à déboucher les bouteilles et à goûter les vins.

Cette salle à manger était la même qu'autrefois : rien n'avait été changé. Entre les deux fenêtres une pendule au long balancier qui faisait un tic-tac sonore. Puis des chaises ordinaires et dans un coin, un grand fauteuil Louis XIII.

Villeroy vit tout cela d'un coup d'œil ; mais il affecta de fixer la table et prit la chaise qu'on lui indiqua, à droite de Mme de Marquet.

Le voisinage de Mlle Suzanne mit un peu de gaieté dans l'âme du banquier. Il retrouva toute sa présence d'esprit, fut prévenant, aimable, plein d'attentions délicates, adressa à la jeune fille — ce qui était une habileté — des compliments ; finalement, s'étourdit et oublia son angoisse.

Le repas terminé, on sortit au jardin. Les liqueurs étaient servies sur un guéridon rustique. Villeroy et M. de Marquet s'assirent pour fumer un cigare, pendant que les deux femmes, au bras l'une de l'autre, s'éloignaient dans les allées.

M. de Marquet, le premier, prit la parole : il parla de tout, de la maison, de son installation, du pays, des habitants ; puis, tout à coup, se rappelant la conversation des jours précédents.

—Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que c'était à Blaville qu'était mort mon débiteur, M. Marais ?

L'obsession renaissait : Villeroy eut un geste de dépit bientôt réprimé.

—Oui, répondit-il sèchement.

—Savez-vous au juste dans quelle maison ?

—Mon Dieu, non... Je n'ai aucun détail.

—Bast ! Il me sera facile de le savoir : les gens du pays me le diront.

—Il y a si longtemps que bien peu de témoins sont susceptibles de s'en souvenir... Et puis les gens de cette contrée sont discrets... Ils parlent peu et n'aiment guère qu'on les interroge.

—Oh !... oh !... il doit bien y avoir un moyen de les prendre. Mais, au fait, je ne vois pas pourquoi je vous parle de cela, ce soir ;

remettons les affaires à un autre jour et soyons tout à la joie de notre réunion.

Mme de Marquet et Suzanne revenaient de leur courte promenade.

Villeroy offrit une chaise à sa fiancée, près de lui.

Un grand calme les envahissait tous, une sensation délicieuse de fraîcheur reposante, au milieu de ce beau soir d'été, près de la mer dont la bise venait caresser leurs fronts.

A dix heures, M. de Marquet se leva. Alors, le sentiment de la réalité qui s'était évanoui dans les enchantements du flirt, revint à Villeroy. Il comprit que le moment était revenu de subir à nouveau les hantises de ce passé qui se dressait à chaque pas, devant lui.

Il essaya de retarder l'heure de la séparation, car il avait peur de se retrouver seul, feignant de ne pas comprendre le signal donné par son hôte et restant assis sur sa chaise.

—Eh bien ! vous ne venez pas, interrogea Mme de Marquet.

—Si vous le permettez, Madame, je resterai encore quelques instants ici : on est si bien ! Le temps de fumer un dernier cigare, et je rentre.

—A votre aise, cher Monsieur ; seulement n'oubliez pas, avant de monter, de donner un tour de clef à la porte.

—Je n'oublierai pas.

Un échange de salutations, suivies de poignées de mains, et Villeroy fut encore une fois seul.

Il redevint soucieux. Une demi heure peut-être — le temps passait pour lui sans qu'il s'en doutât — et son cigare éteint, il se décida à regagner sa chambre.

A la flamme vacillante de la bougie, les choses prenaient un aspect fantastique. Les ombres s'allongeaient, demesurées, puis, soudain, devenaient plus courtes, comme vivantes.

Le craquement des lames du parquet trop sèches ou de cordes de tableaux trop tendues lui donnait à chaque instant le frisson. Il était tenté, ainsi que les enfants, de regarder sous le lit, pour voir si personne n'y était caché. Lorsque les vitres gémissaient sous la pression du vent de mer, il croyait que quelqu'un allait ouvrir brusquement, et lui grimacer au visage.

Il lui aurait fallu beaucoup de lumière, de bruit, du monde autour de lui pour le distraire, et il était seul !... Seul !... avec ses horribles cauchemars, qui le torturaient.

Enfin, il se déshabilla et s'approcha du lit. Mais, au moment où il s'appretait à y monter un tremblement nerveux le saisit ; il crut qu'on lui tirait les pieds pour le retenir.

Alors, il recula, pâle, claquant des dents, et se remit à la fenêtre.

Il resta là, accoudé quelques instants, le regard perdu dans le vide, l'oreille tendue.

Tout à coup, quelque chose frôla sa figure si brusquement qu'il ne put s'empêcher de crier. Instinctivement il se rejeta en arrière.

Au plafond, une masse noire volait avec un bruissement sinistre. Il reconnut une chauve-souris attirée là, sans doute, par la lumière.

Il rit de sa frayeur et se mit en devoir de chasser l'importune visiteuse.

A côté de lui, une conversation attira son attention : il reconnut les voix de M. et Mme de Marquet et, reprenant confiance, il ferma sa fenêtre.

Tout était rentré dans le calme : il tenta une seconde fois de se coucher. Mais comme il approchait du lit, une ombre projetée — une tête — sembla émerger de l'oreiller et grossir, à mesure qu'il avançait.

Au même instant, la bougie vint à s'éteindre, et Villeroy se trouva dans l'obscurité la plus complète.

A tâton, il chercha la table, ouvrit son sac de voyage, et y prit un flacon d'éther. Puis, accablé de fatigue, il se laissa choir sur un fauteuil et s'assoupit.

CHAPITRE X

DE BLAVILLE A PARIS

Après une horrible nuit, coupée de cauchemars, Villeroy avait déclaré à la famille de Marquet qu'une dépêche venait de le rappeler inopinément à Paris.

—Les affaires ! avait-il ajouté d'un air d'emprunt, comme pour s'excuser de ce départ précipité.

Au fond, M. de Marquet ne savait trop s'il devait ajouter foi aux paroles de son hôte : car il lui trouvait la physionomie tellement

étrange, qu'il se demandait s'il n'y avait pas une autre cause plus sérieuse à ses préoccupations, que celles des affaires journalières.

Enfin, dans le doute, il n'avait pas osé insister pour qu'il prolongeât son séjour ; il lui avait laissé seulement comprendre qu'il espérait bien le voir revenir... un de ces jours... et pour longtemps, cette fois.

Villeroy était donc parti ; mais, au lieu de prendre la direction de Paris, il avait choisi celle de Caen, dans l'intention de faire un voyage sur les petites plages qui s'étendent de Onistreham à Courseulles.

—Là au moins, pensait-il, je pourrai retrouver le calme, oublier les affreuses visions de Blaville, retremper mon énergie dans la vie régulière et active.

Un séjour de trois semaines, à droite et à gauche, sans soucis, puis le retour à Paris pour préparer son mariage : tel était le plan qu'il espérait bien faire réussir au gré de ses désirs.

Tout marcha bien, du reste, comme il l'avait prévu.

Le long de la côte, il flâna, rencontrant, ça et là, plusieurs gens connus, de ceux qui l'avait vus, l'hiver, dans les salons et, parmi eux, l'officier de chasseurs, son rival.

En passant l'un après l'autre, les deux hommes se regardèrent sans se saluer.

Le soir, le hasard les réunit au casino autour de la table de jeu.

Villeroy tenait la banque : le lieutenant pontait ferme, dans l'intention de la faire sauter.

Soudain, Villeroy crut voir l'officier risquer une "poucette" : il s'arrêta brusquement, fixant un regard de défiance vers le joueur. Celui-ci, se sentant pris, ne crut mieux faire pour détourner l'attention que de chercher querelle au banquier.

Il interpella vivement :

—Monsieur, lui dit-il, vous me regardez d'une façon insolente qui pourrait me faire supposer une arrière-pensée désobligeante pour moi !

—Vous pouvez, Monsieur supposer tout ce qu'il vous plaira. Je suis à votre entière disposition.

—Fort bien, Monsieur.

Les joueurs avaient interrompu la partie, anxieux, attendant la fin de l'incident.

Lorsque les cartes eurent été échangées entre Villeroy et son adversaire, on se remit à jouer, comme si aucun événement ne s'était produit.

Une rencontre fut jugée inévitable. Elle eut lieu le lendemain dans un petit bois voisin de la mer.

Le lieutenant fut blessé légèrement au bras ; mais l'affaire, soigneusement étouffée, ne fut pas ébruitée dans la petite ville.

Cependant le séjour de Villeroy devenait scabreux après une algarrade de cette sorte. D'un autre côté, il n'avait pas donné de ses nouvelles à la famille de Marquet depuis le matin où il l'avait quittée. Il jugea prudent de se replier en bon ordre et prit, dès le lendemain, le train pour Blaville, où il arriva un grand étonnement des locataires de la Maison des Quatre-As.

On ne l'attendait pas : l'accueil n'en fut que plus cordial.

Il expliqua qu'il venait seulement passer la journée, étant obligé de rester à son bureau toute la matinée pour surveiller les affaires. Le soir même, il repartait pour Paris, "afin de tout mettre en ordre pour son mariage" dont la date était fixée au 25 septembre suivant.

CHAPITRE XI

UN NOTAIRE IMPORTUN

C'était M. de Marquet qui avait bien voulu se charger, à cause des occupations multiples de son gendre, de tous les petits détails fastidieux, mais indispensables, qu'entraîne la rédaction minutieuse d'un contrat de mariage.

Depuis huit jours le pauvre homme, revenu à Paris avec sa famille ne s'appartenait plus.

Les courses chez les fournisseurs, les démarches auprès des administrations diverses pour l'obtention des pièces indispensables, les nouveaux arrangements de fortune qu'il était obligé de faire à cause de la dot de sa fille, tout cela le fatiguait, l'énervait, le mettait dans un tel état de surexcitation, qu'il aurait volontiers avancé le jour de sa signature du contrat, si cela eût été possible.

Enfin, ce jour arriva — jour tant désiré de Mlle Suzanne et de Villeroy.

Dans le salon de l'hôtel de l'avenue d'Antin, la famille de la

jeune fille était réunie au grand complet : oncles, tantes, cousins, amis intimes, se pressaient dans l'effarement févreux qui accompagne toujours ces sortes de cérémonies.

Les dames — celles déjà mariées et mûres — se rappelaient avec la mélancolie des regrets cette solennelle consécration d'un bonheur passé, enfoui pour toujours.

Les jeunes filles songeaient, rêveuses, au jour prochain de leurs fiançailles, cherchant déjà si, parmi les jeunes hommes présents, elle ne découvrirait pas celui qui serait l'incarnation vivante de leur idéal.

Du côté des hommes, quelques revers d'habits, constellés de décorations, attestait le mérite, — vrai ou frelaté, — des personnages, — amis ou parents de la famille.

Dans un coin, Villeroy, accoudé négligemment, dans une pose dolente, sur le marbre de la cheminée, causait avec son beau-père, de choses confidentielles, sans doute, car ils se tenaient soigneusement isolés à l'écart.

Au milieu de la pièce, une grande table Louis XV où s'étaient posés un buvard, des portes plumes, du papier, un encrier, attendait le notaire. Un Code, destiné à éclairer, en cas de discussion, la religion des parties en cause, complétait cette garniture quasi officielle.

Il était neuf heures un quart et le fauteuil restait vide, bien que M^{re} Bourreau eût promis d'être là à neuf heures précises.

M. de Marquet, impatient, tirait sa montre : de temps en temps, il regardait à la fenêtre, puis sortait du salon, en proie à une surexcitation inusitée. Il parlait d'envoyer quelqu'un à l'étude du notaire, afin de le prier de venir en toute hâte, lorsque soudain le timbre du vestibule résonna.

Immédiatement le silence s'établit : les conversations commencées restèrent suspendues ; on rangea les chaises en cercle, les dames choisirent leurs places et, la porte s'étant ouverte, un domestique annonça, d'une voix claire et ferme : " M^{re} Bourreau ! "

L'officier ministériel entra, l'air grave et solennel, souriant légèrement d'un gros sourire béat qui courait entre les deux favoris dont s'encadraient sa grosse figure poupinie et son menton rasé de frais. Il avait, sous le bras, la serviette en maroquin traditionnelle.

M. de Marquet se précipita à sa rencontre et lui tendit les deux mains : puis il présenta successivement les membres de la famille.

— Ah ! j'oubliais que vous ne connaissiez pas encore mon gendre : il faut que je vous le présente.

Villeroy, à la vue du notaire, avait eu un mouvement de stupeur : il lui semblait avoir vu ce visage quelque part, mais beaucoup plus jeune... dix ans auparavant. Il ne se rappelait pas exactement à quel endroit, ni dans quelles circonstances. Il le connaissait ! Voilà tout ce qu'il pouvait affirmer.

Cependant un pressentiment l'avertissait qu'il devait se méfier de cet homme, comme si un secret eût existé entre eux. Et quand M. Marquet vint le prendre pour le présenter à M^{re} Bourreau, le fiancé s'avança d'un air hardi, la tête haute, avec une assurance dédaigneuse.

— Mon cher maître, dit M. de Marquet, permettez-moi de vous présenter mon gendre, M. de Villeroy, directeur de la Banque Internationale.

Le notaire se tourna vers le jeune homme, la main tendue, un compliment à la bouche.

Tout à coup, son visage couperosé prit une expression d'étonnement. Il restait bouche bée, comme frappé de mutisme, en voyant le banquier. On eût dit qu'il cherchait à se rappeler, un mot, un nom, sans doute.

M^{me} de Marquet remarqua cette attitude.

— Vous vous connaissez, peut-être ? demanda-t-elle.

— En effet... en effet... Il me semble.

Le notaire balbutiait, n'osant répondre catégoriquement, déconcerté par le calme et l'impassibilité de cette physionomie sur laquelle vainement il cherchait à placer un nom.

Villeroy soutenait son regard sans sourciller, comme s'il eût voulu le magnétiser par la fixité et l'éclat de sa pupille, et le forcer, en le dominant, à oublier le passé.

Les deux hommes étaient là, face à face, immobiles, ainsi que deux statues, mesurant de la hauteur de leur défi l'espace qui les séparait l'un de l'autre.

On sentait qu'il y avait entre eux une chose mystérieuse.

Les invités attendaient avec impatience le dénouement de ce drame intime.

Enfin, dans le profond silence du salon, deux mots tombèrent de la bouche du notaire, deux mots distincts, incompréhensibles cependant pour l'assistance :

Maurice Latour !

On se regarda, sans comprendre.

Villeroy n'avait pas bronché, feignant seulement la surprise, jetant les yeux autour de lui, comme pour prendre à témoin ceux qui le connaissaient.

M. de Marquet, croyant que M^{re} Bourreau était victime d'une

ressemblance et d'un souvenir infidèle, cherchait à engager une conversation afin de détourner la curiosité générale.

Mais, déjà le cercle des invités s'était resserré. On chuchotait à voix basse : on oubliait la cérémonie pour ne voir que cet incident imprévu, épier ce qui allait en résulter. Autour de la table, les têtes dressées formaient une galerie vivante, avide d'émotions.

Il fallait que les deux hommes s'expliquassent.

— Que voulez-vous dire mon cher maître, interrompit M. de Marquet, impatient d'en finir.

— Mais c'est bien simple, répondit le notaire. Monsieur ne m'est pas inconnu. Nous avons été clercs tous les deux, autrefois — il y a de cela une douzaine d'années environ — à Caen, chez M^{re} Le Canut. Vous ne vous en souvenez pas ? ajouta-t-il, en s'adressant à Villeroy.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit le banquier. Vous faites erreur : car je n'ai jamais été clerc chez M^{re} Le Canut et je m'appelle de Villeroy.

— La ressemblance est étrange, reprit M^{re} Bourreau. Attendez donc... Ce n'est pas vous qui aviez un oncle à Blaville... Monsieur... Marais, je crois, qui disparut dans des circonstances tragiques, que la justice ne parvint jamais à éclaircir.

Au nom de Marais, M. de Marquet avait dressé l'oreille. En même temps, Villeroy sentait son sang-froid l'abandonner. Mais comme il importait qu'il prolongeât le doute semé par ses réponses calmes et précises dans l'esprit des assistants, il répondit tranquillement :

— Je vous répète, Monsieur, que vous vous trompez et que vous ne gagnerez rien à faire durer encore cette équivoque dont je cherche en vain la raison. Encore une fois, je m'appelle René de Villeroy et je n'ai jamais eu d'autre nom.

Malgré la fermeté de ces dénégations, M^{re} Bourreau s'entêtait. Il lui semblait utile de tirer au clair cette histoire dont dépendait le bonheur de ses clients.

Peu à peu, la mémoire lui revenait, précisant les détails, confirmant ses soupçons, jetant un jour de plus en plus vif sur ce drame. Il se rappelait maintenant la vie aventureuse et dissipée de son ancien camarade, les réclamations des créanciers lancées à la poursuite ; puis son départ, un beau jour, à la dérobée, coïncidant avec un vol dans la caisse de M^{re} Le Canut, enfin sa fuite pour un pays éloigné, l'Amérique, disait-on. Oui ! c'était bien cela ! Il ne se trompait pas. René de Villeroy et Maurice Latour ne faisaient qu'un. Pourquoi ? Voilà ce qu'il importait de savoir au plus vite.

Villeroy perdait patience. S'adressant pour la dernière fois au notaire :

— Alors, Monsieur, vous persistez à vouloir me reconnaître ?

— Oui, fit M^{re} Bourreau, résolument, dans l'espoir que sa tenacité finirait par décontenancer son interlocuteur.

Celui-ci, poussé à bout, réclut d'en finir par une feinte décisive.

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, dit-il en se tournant vers les invités, je ne puis vous laisser écouter jusqu'au bout les sornettes de ce monsieur. Il nous faudra recourir à un autre notaire pour rédiger le contrat. Celui-ci vient de nous prouver qu'il en était incapable. Mon cher beau-père, en se tournant vers M. de Marquet, je vous prie de sommer ce monsieur de sortir. Nous ne pouvons rester plus longtemps, l'un et l'autre, en présence. Le temps presse. Je me charge de lui demander, plus tard, compte de son inqualifiable conduite. Mais pour le moment, de grâce, qu'il ne reparaisse pas, ou bien c'est moi qui sortirai.

M. de Marquet, très embarrassé, ne savait à quel parti se résoudre. Le notaire, comprenant son ennui, le prit à part un instant, lui chuchota quelques mots à l'oreille et sortit, tandis que M^{me} de Marquet s'approchait de Villeroy qui semblait très ému.

La scène devenait pénible. Les invités se retirèrent un à un, et la famille de Marquet resta seule dans un salon, tout à l'heure si animé, en proie à une inquiétude terrible.

— Eh bien ! interrogea le premier M. de Marquet, qu'est-ce que vous pensez de cela, ma chère amie ? Quelle histoire !

— Oui, quelle histoire, si surtout elle est vraie... ne vous ai-je pas toujours dit de vous méfier de M. de Villeroy.

— Mais tout est peut-être une infâme calomnie, interrompit M^{lle} Suzanne.

Elle se mit à pleurer.

— Pauvre petite, murmura M^{me} de Marquet, en essayant de la contrôler, ne te déssole pas pas, tout s'arrangera. Va te reposer et tâche d'oublier la scène fâcheuse à laquelle tu viens d'assister.

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

Impromptu
pour
le piano
par
Théodore
LACK

Allro con spirito

Musical score system 1, right side. It features a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *p* (piano) and *sf* (sforzando). Pedal points are indicated with 'Ped' and an asterisk.

Musical score system 2, right side. It features a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *p* (piano) and *sf* (sforzando). Pedal points are indicated with 'Ped' and an asterisk. The marking *p spiritoso* is present.

Musical score system 3, right side. It features a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *legg.* (leggiero) and *p* (piano). Pedal points are indicated with 'Ped' and an asterisk.

Musical score system 4, right side. It features a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *p* (piano) and *sf* (sforzando). Pedal points are indicated with 'Ped' and an asterisk. The marking *scriv.* (scrivendo) is present.

Musical score system 5, right side. It features a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *p* (piano) and *sf* (sforzando). Pedal points are indicated with 'Ped' and an asterisk. The marking *di. mi. ni. en. do* is present.

Musical score system 1, left side. It features a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *p* (piano). Pedal points are indicated with 'Ped' and an asterisk.

Musical score system 2, left side. It features a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *p* (piano) and *sf* (sforzando). Pedal points are indicated with 'Ped' and an asterisk. The marking *p poco riten. a tempo* is present.

Musical score system 3, left side. It features a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *p* (piano) and *sf* (sforzando). Pedal points are indicated with 'Ped' and an asterisk. The marking *p graziosamente* is present.

Musical score system 4, left side. It features a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *p legg.* (piano leggiero) and *p* (piano). Pedal points are indicated with 'Ped' and an asterisk.

Musical score system 5, left side. It features a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *p* (piano) and *sf* (sforzando). Pedal points are indicated with 'Ped' and an asterisk. The marking *piogg.* (pizzicato) is present.

MODES PARISIENNES



VÊTEMENT MARCEL en cheviotte noire ou brun foncé avec col très évasé sur le devant et épauières prolongées à l'arrière jusqu'à un pouce de la triple couture et se rejoignant sur le devant. N'adinet pas de fourrure.

NOMBREUSES CONSÉQUENCES

Le visiteur.—Qu'as-tu à pleurer ?

Toto.—Toby m'a battu, puis papa m'a battu parce que je m'étais laissé battre par Toby, ensuite Toby m'a rebattu parce que j'avais dit à papa qu'il m'avait battu et, maintenant, ça paraît comme si papa allait me battre encore parce que Toby m'a battu à cause que j'avais dit à papa qu'il m'avait battu... hu !... hu !... hu !...

UN SIGNE SENSIBLE

Quand un jeune homme remplace, dans sa chambre, les portraits d'actrices par celui de sa vieille tante riche, il est enfin arrivé à l'âge de réflexion.

EN COULEURS

La partie colorisée de notre SAMEDI-NOËL sera le clou du numéro. C'est assez dire ce qu'elle promet d'être. Rien n'est épargné.

LA FEMME

La femme est le chef-d'œuvre de l'univers.—LESSING.

x

Les femmes sont la plus belle moitié du monde.—J.-J. ROUSSEAU.

x

Les femmes sont des poêles à dessus de marbre.—CHARLES LEMESLE.

x

Les femmes sont des fleurs qui répandent un parfum plus ou moins suave, aussi l'amour est-il surtout une question de goût et d'odorat.

x

La femme à vingt ans, c'est un rêve ; à trente ans, un désir ; à cinquante ans, c'est un regret ; un rosier... après la saison des fleurs, il n'y reste que des épines.

x

Les femmes sont des enfants : on les amuse avec des joujoux, on les endort avec des louanges, on les séduit avec des promesses. Elles pleurent pour des riens, se dépitent à la moindre contrariété et s'enportent au premier refus de leur obéir. Ce sont, je le répète, de véritables enfants, mais des enfants qui gouvernent le monde.—GRIMOD DE LA PAYNIÈRE.

DIFFICULTÉ TournÉE

Un avare, au lit de mort, fait venir son notaire et dit : " Écrivez toujours le commencement, puis je vous dicterai les articles.—Je donne, lègue et transfère... écrit l'homme de loi en répétant la formule à mesure.—Du tout, s'écrie le testateur, de tout cela, je ne fais rien. Jamais ce ne sera ma volonté de donner quoi que ce soit !— Alors mettons ceci : Je prête jusqu'au jugement dernier !— A la bonne heure, voilà qui peut aller, dit l'avare.

EN COUR

Le magistrat.—Comment ! à votre âge, au début de votre vie, vous avez pu voler ?

L'accusé (foulant en larmes).—Si vous saviez ! Pas de travail, pas d'emploi... Toujours comme un oiseau sur la branche !

Le magistrat.—Ne cherchez pas à tromper le tribunal... Quand un oiseau est sur la branche, il ne vole pas !

CE QU'ELLE VOULAIT

Lui.—Mais nous n'avons pas les moyens d'entretenir cheval et voiture.

Elle.—Je le sais fort bien, mais je veux prouver à cette pimbèche de Mme Fabien qu'on est aussi capable qu'elle de vivre au-dessus de nos moyens.

SOYEZ DONC COMPLAISANT...

—Il n'est pas toujours bon d'approuver ses amis. L'autre jour, Damien qui me racontait une histoire s'arrête pour dire : " Tu sais quel imbécile je suis ? " Tout innocemment, j'ai répondu : " Oui. "

Et depuis ce temps-là, il ne me regarde plus. Je l'ai fait pourtant rien que pour lui être agréable.

UN ATTRAIT DE PLUS

Dans le grand SAMEDI-NOËL de cette année commencera la publication d'un feuilleton exceptionnellement émouvant et d'une nouveauté absolue.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 653.—Ceci est un modèle exquis pour l'emploi du cachemire, de la serge ou du gros drap avec du tricot ou de la tulle pesante ou de la broderie anglaise et insertion sur quelque étoffe de couleur à contraste pour le yoke et les épaules. Le cachemire mauve avec la soie rose se marient bien. La ligne marquant la soudure du joug au corsage est une frange non coupée de nuance plus foncée que l'étoffe du corsage. Celui-ci a la forme un peu développée du corset "Common sense" et se ferme au sous-bras et à l'épaule. Le joug est le même en arrière qu'en avant. Manches à deux coutures, poignets évasés, ceinture plate.

1 verge $\frac{3}{4}$, plus 1 verge d'étoffe de nuance à contraste suffisent pour une taille moyenne.

No 155 est coupé en dimensions de 32 à 40 pouces mesure de buste.



No 653.—Corsage pour dames.

No 692.—Costume pour garçonnet.

No 692.—C'est un gentil petit costume pour l'automne et l'hiver, de couleur brune (tan) avec ceinture et collet très chics en cuir. On devrait le confectionner avec une étoffe qui se lave. L'habit croisé, est long et ne porte pas couture au dos. Les manches sont légèrement amples. La culotte est du genre knickerbocker et s'allonge en corsage.

3 verges $\frac{1}{4}$ de 36 pouces de largeur, suffiront pour garçonnet de 6 ans.

No 692 est coupé en dimensions pour garçonnets de 4 à 8 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 31 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou en timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 10 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

Soyez Toujours sur vos Gardes



GUERISON CERTAINE POUR
Les Premiers Attaques de
Consommation, le Rhume, la
Toux, l'Asthme, la Bronchite,
la Grippe, la Coqueluche,
l'Enrouement, et toutes les
Maladies des Poumons et de
la Gorge.

PRIX, 25 CTS.

Prepare seulement par
Roy & Boire Drug Co.,
1129 ELM AND 5 & 9 WASHINGTON STREETS.
Manchester, N. H. et Montreal, Can.

Copyrighted in United States and Canada

Est en vente partout au Canada et aux Etats-Unis, 25c la Bouteille, 3 onces,
50 doses, deux fois la quantité de tout autre sirop vendu pour ce prix.

PRÉPARÉ SEULEMENT PAR

ROY & BOIRE DRUG CO.,

Manchester, N. H.

Montréal, P. Q.

Dépôt Général pour la Puissance du Canada : JOSEPH CONTANT, Pharmacien en
Gros, Montréal, P. Q.

Ne vous laissez point tromper par
des gens peu scrupuleux qui ne cher-
chent pas votre bien mais qui veulent
faire de l'argent au détriment de vo-
tre santé en substituant ou contrefai-
sant notre remède infallible contre la
Toux et les Rhumes, le

MENTHOL COUGH SYRUP

Pour ne pas vous laisser induire en
erreur, demandez toujours le Sirop
Menthol de Roy & Boire Drug Co.,
pour la toux et les rhumes, et veillez
que notre nom et les trois feuilles tel
que le fac-similé ci-contre soient sur
chaque bouteille. Le

MENTHOL COUGH SYRUP

ECHO DE LA DERNIERE SAISON

ICES



IL L'A TRAITÉE FROIDEMENT...

UNE CHOSE CERTAINE

C'est que la Caisse Nationale d'Eco-
nomie, d'après les progrès qu'elle fait
tous les jours, donnera plusieurs cen-
taines de dollars à chaque personne
qui persévérera à payer pendant vingt
ans la minime somme de 25 centins
par mois. Hâtez-vous de vous inscrire
pour l'année 1899, afin de bénéficier de
ces immenses avantages.

Pour tous renseignements, adressez-
vous à Arthur Gagnon, sec.-trés., Mo-
nument National, Montréal.

* * Un médecin nous fait toujours
assez de bien quand il ne nous fait
pas de mal.

A la caserne. Le général inspecteur
interroge un bon troubade :

—Et vous, mon brave, êtes-vous con-
tent de la cuisine ?
—Oui, mon général.
—La viande est bonne ?
—Oui, mon général.
—Comment la partage-t-on ? N'ar-
rive-t-il pas que l'un de vous reçoive
une grosse portion et l'autre une petite ?
—Oh ! non, mon général... Toutes
les portions, elles sont petites !

* *
Au Grand Café :
—Vous buvez de l'absinthe avec une
paille ?
—Oui, j'ai juré à ma femme de ne
plus toucher de mes lèvres un verre de
Pernod.

Au restaurant.

UN CLIENT. — Comment, vous avez
de la raie et elle ne figure pas sur le
menu ?

LE GARÇON (avec mystère). — Chut !
le patron ne veut pas qu'on l'affiche !

* *

Au bureau de l'état-civil :

Une bonne. — Je voudrais me marier
d'ici un mois, et que ça ne traîne pas.

L'employé. — Veuillez délivrer le
nom du prétendu.

La bonne. — Je ne sais pas. J'en ai
deux en vue. Laissez le nom en blanc.

Godillard a, malgré lui, des amis à
dîner.

Au dessert, il leur dit :
—Avez-vous l'habitude de prendre
du café ?

—Oui, répondent-ils tous.
—Eh bien ! je ne vous retiens pas,
allez le prendre.

Maux de Tete

Les Pilules C. T. C., Headache Pill.

Elles sont infallibles pour toutes les formes
de maux de tête et migraine. Vendues par-
tout, 25. la boîte.

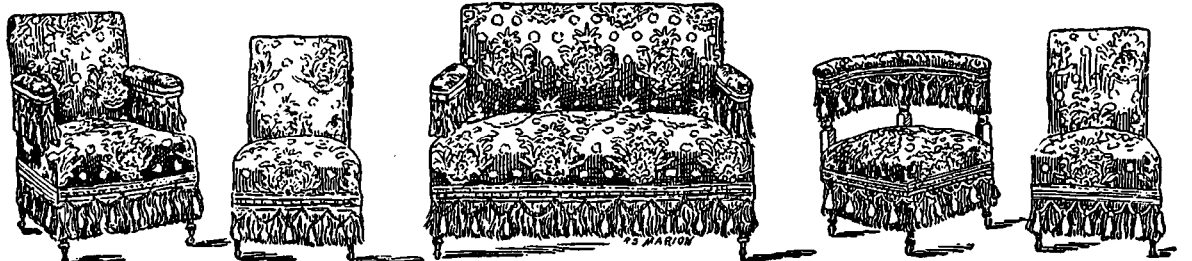
PRÉPARÉES SEULEMENT PAR
ROY & BOIRE DRUG CO.

Déceptions Amoureuses

Que des déceptions d'amour, chez les femmes
comme chez les jeunes filles, aient une influence
marquée sur le développement des troubles
nerveux, d'un état de langueur, d'indifférence
à tout ce qui les entoure, et, à certains mo-
ments, d'irritation et de mauvaise humeur
incontrôlables, les médecins de notre époque,
ceux dont les opinions font autorité en méde-
cine, l'admettent. Mais contrairement aux
idées du siècle dernier, ils ne voient pas dans
les chagrins d'amour la cause unique de ces
troubles nerveux qui sont dus surtout à un
manque de sang ou à l'appauvrissement du
sang. Dans ces conditions, ils prescrivent avec
succès les merveilleuses Pilules de Longue Vie
du chimiste Bonard, qui a su condenser sous
une forme agréable, les éléments régénérateurs
du sang. Lorsque le sang aura repris les élé-
ments qui lui font défaut, les troubles nerveux
disparaîtront comme un cauchemar au réveil,
le calme renaitra dans l'esprit, la bonne hu-
meur disparue reviendra rapidement et, enfin
de compte, l'amour blesé reprendra ses droits.
Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard
auront une fois de plus réalisé le miracle rêvé
par les jeunes filles. On les trouve dans toutes
les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte.
Envoyées par la malle, en s'adressant à la Cie
Médicale Franco-Coloniale, Boîte 383, Bureau
de Poste, Montréal.

... MEUBLEZ VOTRE DEMEURE AVEC ELEGANCE ...

Il ne vous en coûtera pas cher pour améliorer l'intérieur de votre demeure, notre variété est considérable,
nos prix sont les plus bas.



Ce magnifique set de salon convert en tapisserie française, velours ou corduroy, avec
frange, le tout formant un set très élégant, nos prix varient depuis \$18.00

H. P. LABELLE & CIE, - 1657, 1659 rue Notre - Dame

Mourant de faim au milieu de l'abondance.

Ce n'est pas seulement le manque de nourriture qui fait mourir de faim. Les organes digestifs d'un grand nombre de gens sont tellement en désordre, qu'ils ne peuvent puiser dans leurs aliments la nourriture dont ils ont besoin.

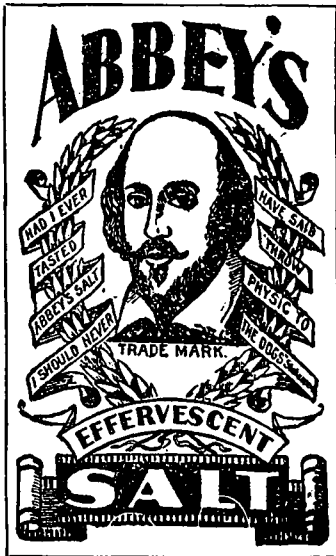
Purifiez le système et améliorez la digestion par l'usage quotidien d'

ABBEY'S EFFERVESCENT SALT.

Il vous donnera un bon appétit et conservera les organes digestifs en parfait état de fonctionnement.

Le Dr. Chas. L. DeMartigny, de Montréal, a pratiqué la médecine depuis cinquante ans. Il dit: "J'ai fait un essai concluant d'Abbey's Effervescent Salt auprès des internes de la Maison des Sœurs de la Providence, où je suis médecin résident. Je l'ai trouvé particulièrement utile dans les cas de Flatulence (vents), maux de tête et constipation chronique, et je m'en sers actuellement dans un cas de rhumatisme. J'ai essayé Abbey's Effervescent Salt dans un grand nombre de cas, et il m'a toujours donné une grande satisfaction. Je n'hésite pas à recommander Abbey's Effervescent Salt comme une préparation entièrement digne de confiance. Je dois ajouter que j'en fais usage moi-même tous les jours et il me fait plus de bien que tout ce que j'ai essayé dans ce genre."

Tous les Pharmaciens vendent cette excellente préparation anglaise, au prix de 60 cts le gros flacon Flacon d'essai, 25 cts.



GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

(Suite et fin)

Frimousse Brutis. — Orgueil et ambition. Caractère entreprenant. Esprit d'initiative. Volonté ferme et indépendante. Sens pratique.

Géraldine Printemps. — Enthousiasme et ardeur. Caractère très actif et énergique, manque quelque peu de persévérance.

La fille à Foot-D'ck. — Ardeur et passion, peu d'empire sur ses sentiments. Enthousiasme facile et prompt découragement.

La Roche qui pleure. — Inégalité d'humeur. Nature vive, sensible et souvent mélancolique. Indépendance de caractère.

Lierre des Bois. — Nature supérieure et légère, subissant facilement l'influence d'autrui. Bonnes dispositions à l'amour.

Etoile du Matin. — Vivacité, insouciance et gaieté. Nature à la fois égoïste et sensible. généralement sympathique.

N'importe qui. — Esprit observateur. Intelligence vive. Volonté tenace. Caractère entreprenant et actif.

Maïbel. — Tendre et impressionnable nature. Imagination vive. Caractère entreprenant et audacieux. Esprit subtil.

Juanita. — Sens artistique. Goût très délicat. Nature quelque peu hautaine mais très raffinée. Talent pour la musique.

X. — Indépendance de caractère, originalité, énergie et courage. Bonne disposition à l'amour avec peu de constance.

Minette No 12. — Nature conciliante et tempérament calme. Peu d'ambition. Meilleures dispositions à l'amitié qu'à l'amour.

O. N. P. B. B. — Fermé, prudence et discrétion. Esprit observateur et assez judicieux. Aptitudes pour la musique.

Regret et espoir. — Délicatesse de goût et élévation de sentiments. Absence de sens pratique. Mélange de bonté et de sévérité.

Cœur d'or. — Nature tendre et imagination romanesque. Bonté, douceur et sensibilité. Caractère bienveillant et conciliant.

Franches. — Volonté très personnelle, intelli-

gence vive. Nature un peu portée à l'affection. Assez aimante et droite cependant.

Franc. — Audace et énergie. Esprit d'initiative. Fermété et discrétion. Amour de l'ordre. Caractère déterminé.

Ca me dit, dis le moi. — Sens littéraire, imagination ardente, prompt à l'enthousiasme. Audace et originalité. Absence de sens pratique.

Pantche. — Détermination et orgueil. Esprit d'entreprise et de progrès. Persévérance, énergie et amour du travail.

Cher exilé de Jeanne. — Exaltation. Imagination très romanesque. Nature quelque peu égoïste.

Vie brisée. — Nature très impressionnable et un peu égoïste. Volonté presque nulle. Caractère doux et souvent mélancolique.

Inconnue de Sylvia. — Tempérament excitable et nerveux. Nature vive, très entreprenante. Esprit observateur et bon jugement.

Mon petit chat est bien saleau. — Manque de persévérance. Amour du travail et économie. Assez bonnes dispositions à l'amour.

Cheveux de Venus. — Très sympathique nature. Goût délicat et raffiné. Tendances artistiques. Tempérament quelque peu hautain et présomptueux.

ILS SONT D'ACCORD

Interrogez qui vous voudrez. Tous ceux, qui, ayant toussé, ont fait usage du *Bacune Rhumal*, vous diront qu'ils ont été guéris promptement et radicalement à peu de frais.

137

Au tribunal.
Un jeune voleur sanglote.
Le président ému.
— Vous avez dit que vous étiez inoccupé. Depuis combien de temps êtes-vous sans travail ?
— Depuis la mort de ma mère.
Le président de plus en plus ému :
— Et quand est-elle morte ?
— En me donnant le jour.

YOU CAN MAKE 12 TO 20 PAIRS PER DAY

Klondike Knitter.

ATTACHMENTS
RIBBER
MACHINE
MAKER

YOU CAN GET 10, 15, & 20¢ PER PAIR.

ALL FOR \$20.00

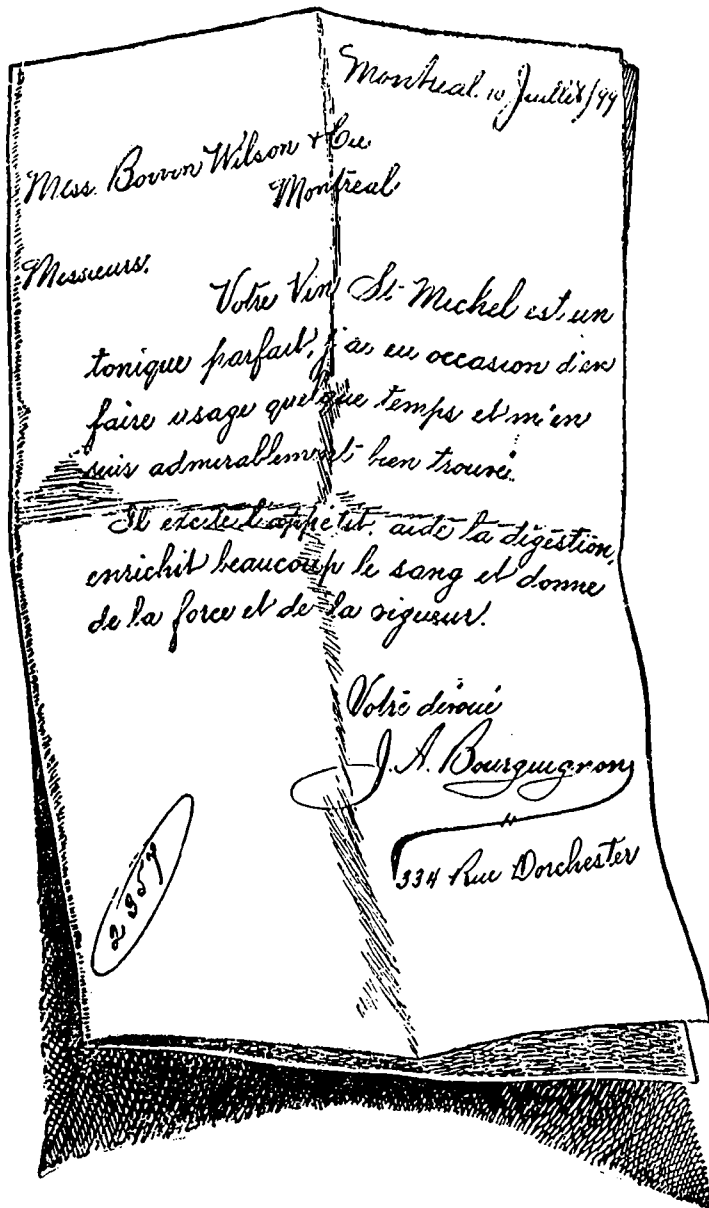
AGENTS WANTED

ADDRESS: **GREELMAN BROS.**
GEORGETOWN ONT. CANADA.

FREE Catalogue

SEND TO US WITH BALANCE FOR **\$3.00** WITH **ORDER.**

27 Pour Machines à Tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-nous. Catalogues gratuits. (Coupez ceci et envoyez-nous le).



ALORS SEULEMENT

— Pitou passe son temps à dire des mensonges sur votre compte.
— Je m'en moque. Mais le jour où il commencera à dire des vérités, je lui torderai le cou.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

RHUMATISME

Guérison assurée en 24 heures

Montréal, 25 juillet 1899.
Je suis heureux de certifier l'efficacité de la CURE DU Dr ROUBY. Je l'ai employé pour une attaque aigue de lumbago et j'ai ressenti un soulagement immédiat après une première application. Je l'ai recommandé à plusieurs de mes amis et tous sont grandement satisfaits des résultats obtenus.

T. F. MOORE,
Marchand de Charbon,
Rue de Montigny, Montréal.

En vente dans toutes les pharmacies, 50c la bouteille, ou expédié sur réception du prix par

LA CIE CHIMIQUE ROYALE

79 rue St-Jacques, B. P. 974, Montréal.

Dr ROUBY

—Papa, qu'est-ce que c'est donc que l'éternité ?

—Mon enfant, c'est une chose qui n'a ni commencement ni fin.

—Comme le chemin de fer de ceinture, alors ?

Enseigne de banlieue.

X... , MATELASSIER

Répare les objets de literie, fait les matelats, bat les tapis et sa femme aussi.

Deux auvergnats causent ensemble :
—C'est drôle, fait l'un, depuis quinze ans que nous habitons la même maison, je ne t'ai jamais vu aller au bain !
—Au bain ? riposte l'autre fièrement. Allons donc, est-ce que j'ai besoin de me droguer ?

Fin de consultation :
—Il ne faut pas vous dissimuler que vous êtes très débilité...
—Je compte sur vous, docteur, pour me... réhabiliter !

I. C. C.

L'Indian Catarrh Cure

LE NOUVEAU REMEDE

D'usage intérieur et extérieur à la fois.
Aucun Opium. Aucun ingrédient délétère

Prix : 50 cts et \$1. la boîte

Demandez-le à votre pharmacien ou adressez-vous directement à

THE INDIAN CATARRH CURE CO.

110 rue St-Jacques, MONTRÉAL.

GEO. MORTIMER, 21 Central Wharf, Boston Mass., seul agent pour les États-Unis.

AU MONT-DE-PIÉTÉ



Philidor.—Comment ! Vous prêtez que \$10. sur cette montre ? Mais vous êtes un vrai Shylock !

Goldstein.—Pas du tout, mon ami, pas du tout. Je suis un ami de l'humanité. Après que vous aurez acheté avec cet argent un cadeau à votre belle, vous serez heureux de revenir me remercier de ne pas vous avoir prêté \$20.

VOICI VENIR NEIGES ET FRIMAS !



La nature suit son cours et ses exigences reviennent. Il faut penser à revêtir les vêtements fourrés et à garnir la maison de ces Rugs, Descentes de Lits, Nattes de Salon qui sont, à la fois, des ornements et des préventifs contre les courants perfides de la froide saison

POUR DAMES.

Ce qu'il y a de plus nouveau, ce qu'il y a de plus varié comme prix et comme forme en MANTEAUX, COLLETTES, MANCHONS, CASQUES, BOAS, GARNITURES, MITAINES, GANTS FOURRÉS, Etc.

POUR MESSIEURS.

Ce qu'il y a de plus nouveau, ce qu'il y a de plus varié comme prix et comme formes en PALETOTS FOURRÉS, COLLETS, MANCHETTES, CASQUES, MITAINES, GANTS FOURRÉS, Etc.

Réparations Nettoyage Piquage Teinturage

...Nos Ouvriers sont tous des Experts...

— Nous affirmons et nous prouvons qu'à notre établissement la fourrure coûte 25 pour cent moins cher qu'elle coûte au commerce de gros au Canada

PRÉCAUTIONNEZ-VOUS avant qu'il soit trop tard. Quels que soient vos goûts, vos moyens, vos caprices mêmes, vous êtes certains d'être servis à souhait chez

Chas. Desjardins & Cie, 1583 a 1589 RUE SAINTE-CATHERINE,

Dont l'établissement est sans conteste la plus grande maison de l'univers dans le commerce en détail des Fourrures.

La Chemise Nouvelle

Parfaite, à point, tissu fin et durable. Faite sur commande aux prix de \$18. à \$30. la douzaine. Rien de comparable nulle part.

Nos Chemises de Soirée sont sans rivales et, grâce à des attaches invisibles, elles ne...
BOMBENT PAS

GENEREUX & Cie
NOUVELLES MERCERIES DE TOUS GENRES
227 rue St-Laurent

PLUS DE MAUX DE DENTS!
 PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES
 Élixir, Poudre et Pâte
 DES **BÉNÉDICTINS**
 de l' **Abbaye de Soulac**
 Dom **MAGUELONNE**, Prieur
 Inventé en l'an **1373** par le Prieur **P. BOURSAUD**
 VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
 MAISON FONDÉE EN 1807.
 VEITE dans toutes les **BONNES PARFUMERIES**
PHARMACIES et **DROGUERIES**.
MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX EXP^o INT^l LYON 1894.
 HORS CONC^o EXP^o INT^l BORDEAUX
 MEMBRE DU JURY 1895.

EXIGER LA SIGNATURE DU PRIEUR
 Dom Maguelonne S. O.



Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.



La _____
Phosphatine
Falières...

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS
 6 Avenue Victoria

Montreal: - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine

L'honorable M. Joseph Prud'homme voit passer sur le boulevard un bataillon de fantassins défilant sous une pluie battante.

—Pauvres jeunes gens, c'est vraiment pitié de les voir ainsi!

—Allons donc! répond Joseph Prud'homme, pour défendre la patrie, il faut des hommes bien trempés.

A la correctionnelle :

—Vous appartenez, dit le président, à une honnête famille... Votre conduite a tout d'abord été irréprochable; puis vous vous êtes mis à fréquenter les mauvaises sociétés, et...

L'accusé, cynique, vivement :

—...Et, naturellement, je devais finir par venir ici!

CONTRAT MAL OBSERVE



Mme Boniface.—Il faut payer ou partir. J'ai rempli mes engagements, remplissez les vôtres.

Décoppay.—Non, vous ne les avez pas tenus. Vous vous étiez engagée à me donner le confort.

Mme Boniface.—Et ne l'ai-je pas fait?

Décoppay.—Non, madame, trois fois non. Votre manie de toujours m'ennuyer depuis trois mois à propos de mon compte de pension, m'a rendu la vie la plus misérable possible sous ce toit. Vous devriez périr sous le poids des remords.

La Femme Doit Plaire

Le rôle de la femme est, avant tout, de plaire: c'est ce qui explique les mille soins spéciaux que toute jeune fille ou jeune femme soucieuse de sa beauté doit prendre de son corps. Qu'est-ce que la beauté? La réponse varie suivant les personnes. Mais si beaux, si rutilants, si harmonieux que soient les traits, c'est l'épanouissement de la santé qui leur donne tout leur éclat et qui les met en relief. Les fards et les cosmétiques masquent mal les pâles couleurs qui sont le résultat d'un sang pauvre, anémié. Pour conserver ou pour conquérir la beauté, la jeune fille ou la jeune femme dont le sang ne possède pas la richesse qui donne au teint les fraîches couleurs si séduisantes chez la femme à tous les âges, recourra aux Pilules de l'ongue Vie du Chimiste Bonard. Elles ne tarderont pas à s'apercevoir à la fraîcheur de leur teint, à l'éclat de leurs yeux, au rayonnement de leur beauté, que les pilules souveraines, contre l'anémie, la chlorose, (les pâles couleurs) possèdent une merveilleuse efficacité. A vendre dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c. la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale Boite 383 Bureau de Poste, Montréal.

ÉPIGRAMME

Ci-git ma sœur; ci-git ma mère;
 Ci-git ma femme et son mari;
 Ci-git mon fils; ci-git mon père;
 Ci-git ma tante et moi aussi.

Dans un petit restaurant, un client, au moment de sortir, ne trouve plus son chapeau. Après l'avoir cherché inutilement, il appelle le garçon et le lui demande.

—Vous me dérangez pour ça! fait ce dernier avec humeur, cherchez-le, votre chapeau, je ne l'ai pas mangé.

—Hé! hé! qui sait! fait le client, ça n'aurait rien d'in vraisemblable, il est en paille!


VRAIMENT MERVEILLEUX

Les affections de la gorge et des poumons sont toujours douloureuses. On s'affranchit de ses souffrances en prenant du *Baume Rhumal*: l'effet est merveilleux. 138

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURRASSA
 Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.
32 Cote St-Lambert

Aux Dames
 EN CAS de Gerçures, Guissons, Rougeurs
 ET POUR
Adoucir, Velouter, Blanchir
 la peau du Visage et des mains
 rien n'égale la
Crème Simon
 Se défier des Contrefaçons et Imitations
Poudre de Riz et Savon
 DE LA MÊME MAISON



Agent General pour le Canada: - - R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste-Catherine, Montreal.

TOTO ENTRETIENT LA CONVERSATION



Toto.—Ma sœur Virginie a bien du trouble avec ses dents...
L'amoureux de Virginie.—Pourquoi ne les fait-elle pas enlever ?
Toto.—Elle les enlève chaque soir, mais elle s'obstine à les remettre chaque matin.

Chronique des Théâtres

La troupe d'opéra-français amenée ici par MM. Nicosias et Durieu est partie. Pour des raisons imputables aux impresarii et non aux artistes, le souvenir qu'elle laisse n'est pas tout à fait ce que l'on espérait. Elle contenait de bons éléments ; quelques unes de ses interprétations ont démontré ce qu'on pouvait en attendre si les directeurs avaient su comment s'y prendre. Hélas ! comme trop souvent, c'est la direction qui a mal mesuré ses forces et ses élans. Elle a choisi Montréal, non pour des débuts sérieux, mais pour y "entraîner" sa troupe. Et il est vraiment miraculeux qu'un désastre financier et une débandade en règle n'aient pas été la conséquence.

Je crains fortement que ce long feu — pour ne pas écrire : échec — ne rende infructueux tout effort pour nous assurer, dans l'avenir, des saisons d'opéra.

D'un autre côté, la troupe qui après nous avoir donné *The Singing Girl* avait laissé de si bons souvenirs ici, remporte un tel succès à New-York, que le *Telegram* publie un article des plus laudatifs. Mlle Nielsen et ses gens sont devenus du premier coup des favoris. La pièce est également le sujet d'appréciations remarquablement flatteuses.

* * *

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Avec le "Médecin des Enfants", ce drame émouvant d'Anicet Bourgeois et de d'Ennery, la direction des Variétés a eu la main heureuse, car elle marche à un succès certain. La pièce est des mieux charpentées et, comme toujours dans ce théâtre, l'interprétation, les décors, les costumes, la mise en scène, tout enfin est de premier ordre.

Ce qui fait aussi la grande vogue de ce coquet établissement, c'est que là rien ne choque la morale ; une mère peut y conduire sa fille sans hésitation ; le public de l'endroit est des plus convenables ; jamais de bruit dans la salle ; tout est organisé pour que le public ait une entière satisfaction.

Pour parfaire un joli spectacle, les entr'actes sont des plus choisis et tout concourt à faire de ces représentations les meilleures que l'on puisse avoir en cette ville.

* * *

ACADÉMIE DE MUSIQUE

Cette semaine l'éminent comédien irlandais Jos Murphy conquiert de nombreux lauriers dans les brillantes productions qui ont noms : *Kerry Gow* et *Shavannee*. La troupe est bien stylée et les jolies et intelligentes femmes abondent. Il y a matinées vendredi et samedi.

* * *

THÉÂTRE ROYAL

Cette semaine le Royal a substitué au gros drame un brillant programme de variétés, de comédie, de chant piquant, de danses très enlevées. Comme troupe de vaudeville les *Gay Morning Glories* sont de première force. Aussi la foule se porte-t-elle en masse vers le Royal et en revient-elle enchantée.

* * *

PARC SOHMER

Chaque dimanche ce parc si populaire offre un programme toujours nou-

veau, toujours alléchant. Le peuple s'y porte toujours par milliers. La direction a pris des arrangements pour que toutes ses représentations d'hiver soient toutes plus égayantes et intéressantes les unes que les autres, quelle que soit la dépense.

STRAPONTIN.

ATTRAPÉ !

Elle.—Le chien de garde que tu as amené hier est parti.

Lui.—Cassé sa chaîne ?

Elle.—Un tramp est venu, et le chien se démenait tellement que j'ai cru qu'il flairait un malfaiteur. Je l'ai mis en liberté. Mais au lieu de sauter sur l'individu, il est parti avec lui en gambadant.

Lui.—Saprelotte ! Ce doit être le tramp qui me l'a vendu hier matin.

DISCUSSION INTERNATIONALE

Le Français.—Mais vous n'avez rien de si haut que la tour Eiffel...

Le Yankee.—Il y a à New-York une cheminée d'usine qui laisserait votre tour dans l'ombre. (*Puis baissant la voix*) : Je me suis laissé dire que, certaines nuits, on la baissait pour laisser passer la lune. Ceci entre nous.

LEUR ÉLOGE

Madame X.—Savez-vous que les voleurs n'ont pas touché à l'argenterie de famille ?

Madame XX.—Ce devaient être des experts.

L'éditeur (au rédacteur).—Le premier numéro de notre nouveau journal paraît bien, mais il y a une chose que je n'aime pas, cependant.

Le rédacteur.—Qu'est-ce ?

L'éditeur.—La communication signée : "Un ancien abonné".

UNE SÉANCE D'ÉPARGNÉE

Madame.—Je ne t'ai pas entendu quand tu es entré la nuit dernière.

Monsieur.—C'est probablement pour cela que je t'ai pas entendue non plus.

SON PREMIER EFFORT

Le coroner.—Quand vous avez trouvé cet homme gisant dans la rue avez-vous fait quelque effort pour le ramener à la vie ?

L'homme de police.—Oui, j'ai fouillé ses poches.

ÇA EXPLIQUE TOUT

—Des écrevisses ! Mais savez-vous que plusieurs personnes viennent d'être empoisonnées par des écrevisses importées !

—Je sais bien ; mais ce n'est pas pour moi, c'est pour ma belle-mère.

SA SEULE EXIGENCE

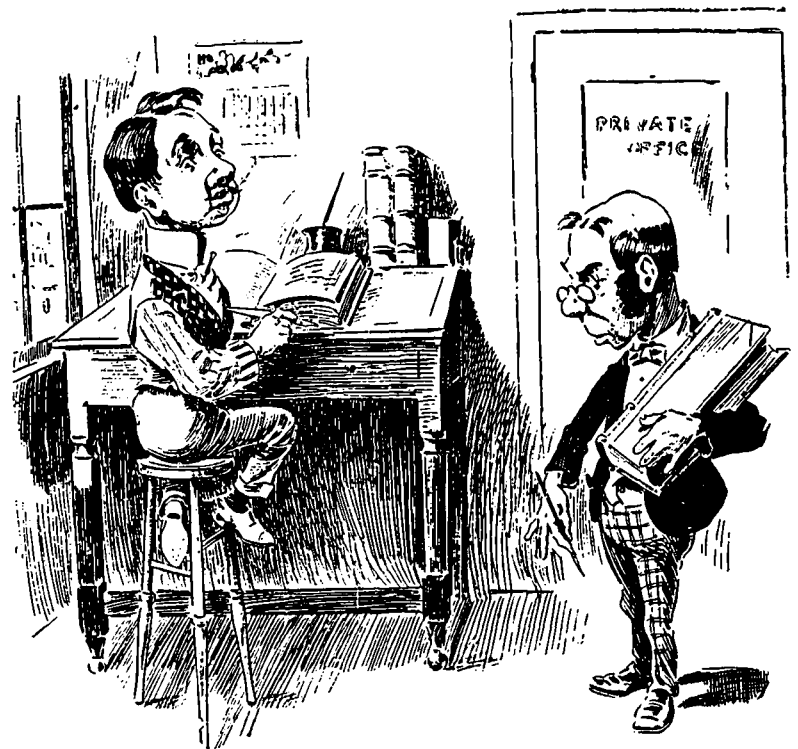
La mère.—Je crois que la voix d'Anastasia vaut qu'on la fasse cultiver à l'étranger.

Le père.—Oui. Tout ce que je demande, c'est que ce ne soit pas à la maison.

UN NUMÉRO MAMMOTH

Le SAMEDI-NOËL méritera cette épithète que les Américains donnent à tout ce qui surpasse le reste en grandeur et en importance.

DEUX CAS DIFFÉRENTS



M. Junior.—Il ne se passe pas de jour sans que ma femme me demande de l'argent.
M. Senior.—Chançard !... Il ne s'en passe pas sans que je sois obligé d'en demander à la mienne.

.. HOMMES ..

SANS LE FEU DE LA JEUNESSE

J'ai passé trente ans à étudier attentivement la Débilité Nerveuse et certaines faiblesses de nature privée chez les hommes, résultant des imprudences de la jeunesse et des

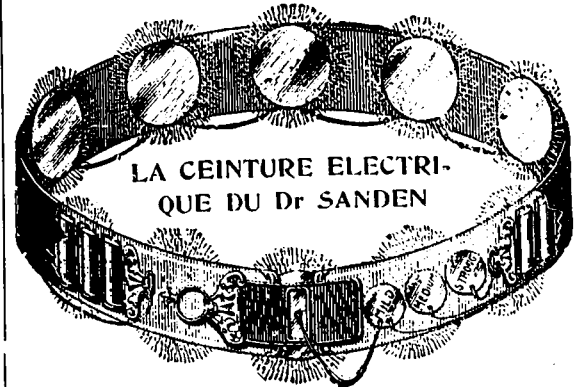
ce que j'ai appris au cours du traitement de cent mille cas probablement. Je suis l'inventeur de la célèbre

voir la Ceinture fonctionner et expérimenter le courant. C'est un plaisir réel de montrer un appareil tel que celui que j'offre, et je suis enchanté de donner tout avis dont le visiteur peut



Ceinture Electrique du Dr Sanden

avec suspensoir adhérent, le grand traitement par soi-même et à la maison pour les hommes faibles. Je considère cet appareil comme la meilleure méthode connue pour inoculer l'électricité, surtout à cause de sa forme portative qui permet au patient de recevoir chaque jour et pendant au moins sept heures le courant vivifiant. La Ceinture Electrique du Dr Sanden est composée de dix-huit petites cellules de double élément en forme de chaîne, s'ajustant à l'intérieur d'une bande isolatrice, le tout ne pesant que huit onces. Cette ceinture entoure sans la fatiguer la taille durant la nuit, opérant la cure au cours du sommeil. Bien que senti sur le champ, le degré de force du courant est réglé en tournant une petite vis de pression. L'effet de l'électricité sur le système est souvent merveilleux. Jamais à ma connaissance un homme faible n'en a fait usage sans en bénéficier pratiquement ou même en retirer complètement guérison s'il y a mis un peu de sens commun. Elle fait disparaître toute faiblesse dans le bas du dos et arrête tout écoulement. L'espace ne manque ici pour entrer dans tous les détails, mais si le lecteur veut venir me voir ou m'écrire, je serai heureux de lui donner de plus amples informations. CONSULTATION GRATUITE A MON BUREAU où l'on peut



excès dans la suite. Le résultat de l'expérience ainsi acquise n'amène à faire la déclaration suivante et je me tiens prêt à prouver ma prétention à quiconque m'en donnera la chance. Parlant comme un homme à un autre homme, je dis que grâce à l'emploi judicieux de la force galvanique de l'électricité la vigueur peut être recouvrée. Un homme de 60 ans devrait conserver sa force intellectuelle et sa vigueur physique. Je base ces assertions sur

avoir besoin. Remarquez bien que nous ne sommes pas ici pour vous forcer à acheter. Nous ne voulons pas que vous achetiez avant d'être entièrement convaincu. A ceux qui demeurent au loin, je serai content d'envoyer ma petite brochure explicative sous enveloppe bien cachetée. Je réponds personnellement à toutes les lettres, donnant sans erreur possible avis et diagnostic par la poste. Ecrivez ou venez aujourd'hui.

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal.

Heures de Bureau : de 9 hr. à 6 hr. Le Dimanche : de 11 h. à 1 hr.

SON ÉLOGE FUNÈBRE

— Oh ! oui, madame, le défunt a été, après tout, bien bon pour moi. Il ne me battait jamais, il ne saurait pas après moi ou presque pas. Pour bien dire, il se conduisait plutôt comme un ami que comme un mari.

SON ARSENAL

Lui.—Tu as raison, ce sont des voleurs. Où est mon revolver ?
Elle.—En bas dans ton fumoir. Tu ne te rappelles pas que je l'ai suspendu avec des rubans pour masquer un coin ?

Pour Embellir votre maison, Madame...

Jolis Tapis, Prélarts, Rideaux, Etc.

Avoir un joli intérieur bien garni de Tapis et de Rideaux aux dessins qui plaisent à l'œil, c'est le rêve de nombre de familles aimant le confort. Nous avons tout cela. Nous pouvons fournir à TRÈS PEU DE FRAIS, tout ce qu'il faut pour rendre un intérieur confortable et gai, quelque chose de propre, qui plaît, qui invite à rester à la maison. Nous en avons en variétés infinies, pour tous les goûts et toutes les bourses—et c'est du nouveau.—Nouveaux tissus durables, nouveaux dessins admirables, nouvelles nuances chatoyantes, tout est nouveau de goût, ravissant d'élégance et acceptable, très acceptable, comme prix...

Du Choix et des Bas Prix.

A vrai dire, rien jusqu'à présent, n'a été offert à si bas prix ! Venez, Mesdames, et vous ne regretterez pas votre visite !

<p>TAPIS BRUXELES 5 frames, beaux dessins, valcur extra, que nous offrons à \$1.00, vaut beaucoup plus.</p> <p>TAPIS TAPESTRY dans tous les nouveaux patrons, il y en a de très jolis parmi ceux que nous offrons à 55c; cela vaut 60c. Celui de 25c vaut 35c. Les dessins de nos tapis sont tels, qu'il n'y a pas de perte dans leur ajustement.</p> <p>PRELARTS ANGLAIS ET CANADIENS Tous sont les meilleures qualités et les plus beaux dessins qu'il soit possible d'imaginer. Toutes les largeurs depuis 4-1 jusqu'à 16-1, ans: i tous les prix depuis 25c jusqu'à \$1.25.</p> <p>CRETONNES Canadiennes et Américaines, Coloris variés et nouveaux. Simple largeur, 6, 8, 10, 12, 15c. Double largeur, 15, 20, 25, 30, 35, 40, 45, 50c.</p>	<p>BROCATELLE Jute, de 30 à 50c. BROCATELLE soie et laine de 60c à \$1.60. La brocatelle est une marchandise expressément manufacturée pour Portières, Rideaux, Tentures et Couvertures de meubles. Elle ne prend pas la poussière. Ses coloris riches et variés en font un tissu très recherché, et approprié pour ce que nous venons de mentionner.</p> <p>RIDEAUX DAMAS avec frange nouée, rouges, verts, bronze, terra-cotta, vieux or, rose, faon. Ces rideaux sont toute beauté, ils mesurent 12-4, sont tout à fait nouveaux. Tous les prix depuis \$2.25 jusqu'à \$25.00 la paire.</p> <p>RIDEAUX TAPESTRY rayures volutesées, frange nouée, six nouvelles nuances, leur belle qualité les font</p>	<p>valoir \$5.50, nous les offrons à \$1.00 seulement, la paire.</p> <p>RIDEAUX OTTOMANS frange nouée, huit belles nuances. Ce lot de rideaux sera apprécié à \$6.50 la paire, puisqu'ils valent au moins \$10.00.</p> <p>RIDEAUX NET Un assortiment complet, 21, 33, 33 et 4 vgs. de long, uopuis 25c à \$8.00 la paire.</p> <p>RIDEAUX SUISSES brodés. Tout ce qu'il y a de plus nouveau dans cette ligne, nous l'avons en stock, tous les prix depuis \$3.00 à \$15.00 la paire.</p> <p>TOILE POUR CHASSIS ET PORTES avec dentelles, insertion et frange, depuis 25c à \$1.00. Un assortiment plus complet ne se trouve nulle part ailleurs.</p>	<p>POLES et tous les accessoires pour la pose des rideaux. Quand vous achetez des rideaux ici, vous avez ce qu'il y a de plus nouveau sur le marché, et une fois posés, ils fonctionnent à votre entière satisfaction.</p> <p>TAPIS DE TABLE ET COUVERTS DE PIANOS TAPIS en JUTE, en CHEVILLE, en LAINE, en FEUTRE, en SOIE, pour les petites, moyennes et grandes tables. Pour tables de salle ou de salon. COUVERTS DE PIANOS en SOIE et en FEUTRE, ces couvertures sont indispensables pour préserver les pianos de la poussière et pour donner du ton au salon.</p>
--	--	---	---

Ce petit tableau donne un faible aperçu des occasions splendides que nous offrons dans ce département. Il aut voir pour bien se convaincre du Choix et des Bas Prix.

LETENDRE & ARSENAULT, 1493 rue Ste-Catherine, Montréal.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Margoulin, fervent ami de la bouteille, saisit toutes les occasions de s'offrir un petit extra.

L'autre jour, pour expliquer son état d'ébriété manifeste, il disait avec attendrissement :

— C'est aujourd'hui que ma pauvre défunte aurait quarante-deux ans et demi !

L'ORDRE DU JOUR

Dans les familles où l'on a beaucoup d'enfants, les rhumes sont à l'ordre du jour et les mères passent leurs nuits à préparer des grogs et des tisanes. Avec quelques doses de *Beume Rhumal*, elles éviteraient tous ces soucis et tous ces ennuis. 136

Moulin à Laver et Tordeurs de J. A. Godin
éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfactions absolues. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.
J. A. GODIN, Fabricant
898 Rue St-Laurent, - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1114

COMPARAISON



Toby. — Courir après une femme ou après le tramway, c'est tout à fait la même chose : une fois que vous avez atteint le but, il vous faut mettre la main dans votre poche et sortir de l'argent.
Oncl' Tom. — Et puis, on peut s'estimer archichanceux si l'on n'a pas pris le mauvais chat.

Une solution d'enfant dans un catéchisme :

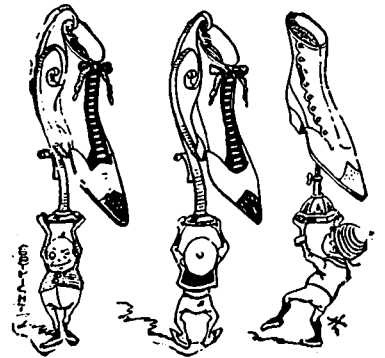
— "Pourquoi dans le Pater, demande-t-on le pain de chaque jour et non le pain de toute la vie?"

Silence général. La petite troupe enfantine se plonge dans une réflexion profonde. Tout à coup un petit blondin se lève.

— "Eh bien! le sais-tu, toi?" lui dit le prêtre.

— "Oui, monsieur. Le bon Dieu ne nous donne pas le pain de toute la vie, parce qu'alors il serait trop dur."

D'un jeune carabin devenu docteur.
— "Mon cher, le cas le plus grave pour un médecin est celui où le malade n'a pas d'argent pour payer la visite."



Ce qu'il faut aux familles en

... Chaussures de toutes sortes

Elles ne le trouvent à leur satisfaction nulle part autant que chez ...

RONAYNE BROS.

2027 Rue Notre - Dame
COIN DE LA PLACE CHABOLLEZ
Téléphone Bell, Main 472. MONTREAL

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourrait venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.



La Boisson des Enfants ...

C'est l'EAU MINERALE RADNOR. Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir une eau qui soit un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'EAU RADNOR donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

Nouveautés de la Saison

Un Choix ... Superbe de **FOURRURES**

CHAUDS ET NOUVELLES

Exposition des derniers modèles en ...

Manteaux, Capots, Casques, Manchons, Gants, Etc.

confectionnés avec les plus belles fourrures du pays et de l'étranger. Un Quart de Siècle d'expérience dans ce commerce, une clientèle de choix, voilà nos recommandations.

Spécialité : Réparations et Teinture de Fourrures
PRIX LES PLUS BAS A MONTREAL.

ARMAND DOIN

1584 rue Notre-Dame, Montréal
Vis-à-vis le Palais de Justice

Chapeaux d'Automne, derniers styles



Trestler, Globensky & Martel

... DENTISTES ...

Entrée.

Etablis depuis 1856

No 1920 RUE STE-CATHERINE

Ou par l'élévateur du magasin E. LEPAPE & CIE, coin de la rue St-Laurent ...

Une Recette par Semaine

MOUCHOIRS TACHÉS D'ENCRE

Il suffit de faire couler sur les taches du suif de chandelle avant de mettre les mouchoirs à la lessive.

Une dame à qui une toute jeune fille se présente comme bonne d'enfant lui objecte sa petite taille.

—Oh ! ça ne fait rien, madame, le bébé se fera moins de mal quand je le laisserai tomber.

* *

Entre cousins :

—Vous êtes veuve, chère cousine ?..

—Mais oui, Ferdinand ! mais oui..

—J'en ai de la veine ! .. Quand je pense que c'est moi qui ai failli vous épouser !

La Saignée et les Pâles Couleurs

L'abus des saignées a fait plus de victimes que bien des guerres. Un médecin qui proposerait aujourd'hui, comme traitement des pâles couleurs, de pratiquer une saignée abondante sur sa patiente, serait considéré comme mûr pour l'asile. Cependant un prince de la médecine ancienne, Gallien, attribuait la chlorose (pâles couleurs) à un engorgement de la matrice et, comme conséquence, faisait saigner abondamment aux membres inférieurs les femmes atteintes de pâles couleurs pour combattre cet engorgement imaginaire. On n'en savait pas plus long dans ces temps reculés.

On sait, de nos jours, que la chlorose et les troubles qu'elle accompagne sont dus à l'appauvrissement du sang et on se hâte de combattre aux premiers symptômes, cette affection qui, négligée, peut entraîner de graves conséquences. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard offrent à nos pâles jeunes filles ou jeunes femmes, le remède sûr et agréable à ce fâcheux état de santé. On les trouve dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 Bureau de Poste, Montréal.

Le lignard Desablettes a profité de la récente crue de la Loire pour aller taquiner le goujon au Pont de la Mothe. Il rentre chez lui tout ruisselant.

—Dieu ! comme te voilà fait, s'écrie sa femme.

—C'est que... je vais te dire... nous avons eu une forte averse à midi.

—Il n'y avait donc pas d'abri là où tu pêchais ?

—Si fait, une auberge. Seulement, elle était sur la rive d'en face, de sorte que j'ai dû franchir la Loire à la nage.

* *

Une femme est accusée d'avoir volé des betteraves à un cultivateur de Saint-Genouph.

—Votre état ? demande le président à l'accusée.

—Veuve.

—Mais ce n'est pas un état... Garde-champêtre, dites-nous quelle qualité elle prenait quand vous l'avez arrêtée ?

—La meilleure, mon président, tout ce qu'il y avait de mieux en betteraves.

Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.

Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.

Prix très modérés

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.
Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'avis
COUPE GARANTIE

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.
Machines à coudre à Louer
Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR
1686 rue Notre-Dame
Près de l'Eglise Notre-Dame

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

\$1.00
for a new
UNION
TWILLED
SILK
Adjustable Roof

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE — Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des balaises extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure : *Umbrella Economy*, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

CE N'EST PAS LOIN

Pour vous que d'aller à notre magasin de la haute ville, 2442 rue Ste-Catherine, quand vous aurez besoin de meubles ou de literie. Ce magasin est aussi commode pour vous quand vous voulez faire refaire un matelas ou quand l'un de vos meubles a besoin d'être réparé. Toutes les réparations sont faites dans notre fabrique par des ouvriers compétents qui savent exactement comment faire les réparations convenablement et rapidement. Nous sommes toujours heureux de recevoir votre visite, même si vous n'achetez pas.

RENAUD, KING & PATTERSON
HAUTE VILLE,
2442 Rue Ste-Catherine.
BASSE VILLE,
652 Rue Craig.

LA MEILLEURE

Machine à Laver

... La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

ET LA MOINS COUTEUSE

Un enfant la manie sans fatigue.
Elle ne déchire pas le linge
C'est la machine préférée

et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVEUSE.

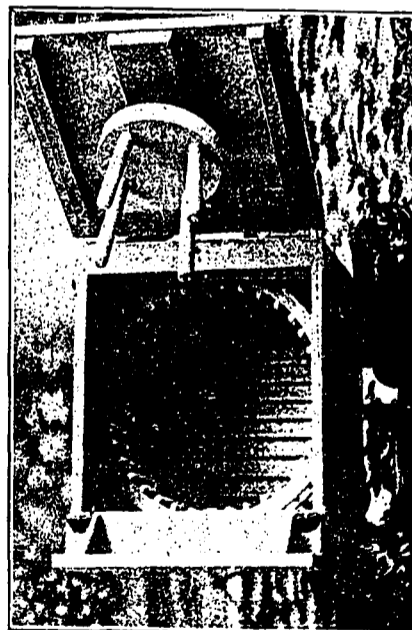
Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

27 Vendue au comptant ou bien payable à la semaine.

Tondeuses neuves, passage de rouleaux et réparations de tondeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire

1171 rue Ontario, Montréal
Succursale : 101 RUE DU PONT, QUEBEC.



SECRETS

Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.
THE DR. WILSON MEDICAL CO.
MONTREAL.

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.
Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.

PLUMES ET DUVET et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix !

Montreal Feather Co.

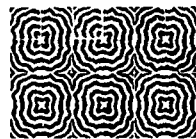
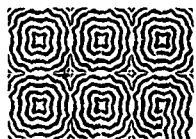
476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.
Tel. Bell Est 290.

UNE GRANDE DECOUVERTE au BRESIL

...LE BRESIL...

Si renommé pour ses plantes médicinales, vient encore de fournir à la pharmacopée universelle un nouveau remède, merveilleux d'efficacité, et qui devra rendre de sérieux services dans le traitement de ce mal hideux, intense, démoralisant et épuisant, connu sous le nom d'HÉMORROIDES

Le climat du Canada spécialement, surtout aux saisons froides et pluvieuses, rend ce mal presque général. — On sera heureux d'apprendre que l'un des nôtres, le . . .



Professeur N. CODERRE, de Montreal

...A acquis les droits de fabrication et d'exportation du...

CÉLÈBRE ONGUENT

Le seul Guérissant
Radicalement les...



ANTI-ASAPHE

Hémorroïdes

Il soulage instantanément et guérit en peu de temps et radicalement tous les cas d'Hémorroïdes.

C'est un remède garanti sûr et inoffensif Des centaines de personnes à Montréal, qui l'ont essayé, ont été guéries. Lisez ce que plusieurs en disent :

CHER MONSIEUR, — J'ai employé votre Onguent Anti-Asaphe et j'ai été entièrement guéri des Hémorroïdes. Aussi je suis heureuse de le recommander hautement à toute personne souffrant d'Hémorroïdes.
Votre respectueux,
(Signé) WM WHITEHEAD,
122 Plymouth Grove, Westmount.

CHER MONSIEUR, — Je souffrais des Hémorroïdes saignantes et ayant essayé plusieurs remèdes pendant plus de 6 mois sans résultat, mais après avoir employé une boîte de votre Onguent, je fus guéri et je vous en remercie.
(Signé) P. CUTLER,
137 rue Manufacture, Pte St-Charles.

Prof. N. CODERRE, Ville.
CHER MONSIEUR, — Je souffrais depuis longtemps de cette terrible maladie, après avoir essayé différents Onguents sans aucun succès. J'ai essayé le vôtre qui m'a guéri complètement. Je le recommande au public en général parce qu'il est à mon idée et à mon expérience, le meilleur qui puisse être sur le marché.
Veuillez me croire, Monsieur, je suis votre dévoué,
J. LESSARD,
Prés. du bureau des Inspecteurs de la Province.

CHER MONSIEUR, — Je soussigné, certifie avoir souffert pendant six (6) mois des Hémorroïdes et ce n'est qu'après avoir fait usage du Célèbre Onguent Anti-Asaphe du Prof. N. Coderre que je me suis senti tout à fait guéri.
(Signé), CHAS. MONTÉ,
268a rue Montcalm, Montréal.

CHER MONSIEUR, — Je soussigné certifie avoir été guéri après avoir fait usage du Célèbre Onguent Anti-Asaphe du Prof. N. Coderre, des Hémorroïdes saignantes qui m'ont fait souffrir pendant (18) dix-huit mois, et je dois ma guérison à ce merveilleux Onguent.
(Signé) Mde Vve L. RICARD,
508 rue Beaudry, Montréal.

Sorel, Décembre 1895.
CHER MONSIEUR, — Après (5) ans de souffrances, j'ai été complètement guéri d'Hémorroïdes saignantes en employant deux (2) boîtes du Célèbre Onguent Anti-Asaphe du Prof. N. Coderre, 191 rue Beaudry, Montréal, aucun autre remède n'avait pu me soulager.
(Signé) A. MAGNAN,
Marchand de Provision.

Chez tous les Pharmaciens - - - Prix : 50c. et \$1.00.

Méfiez-vous des contrefaçons. — Exigez la signature à l'encre rouge du Prof. N. Coderre.

Expédié franco sur réception du prix.

Prof. N. CODERRE, Fabricant, 191 rue Beaudry, Montreal.

Le Marché
...à Beurre

MASSICOTTE

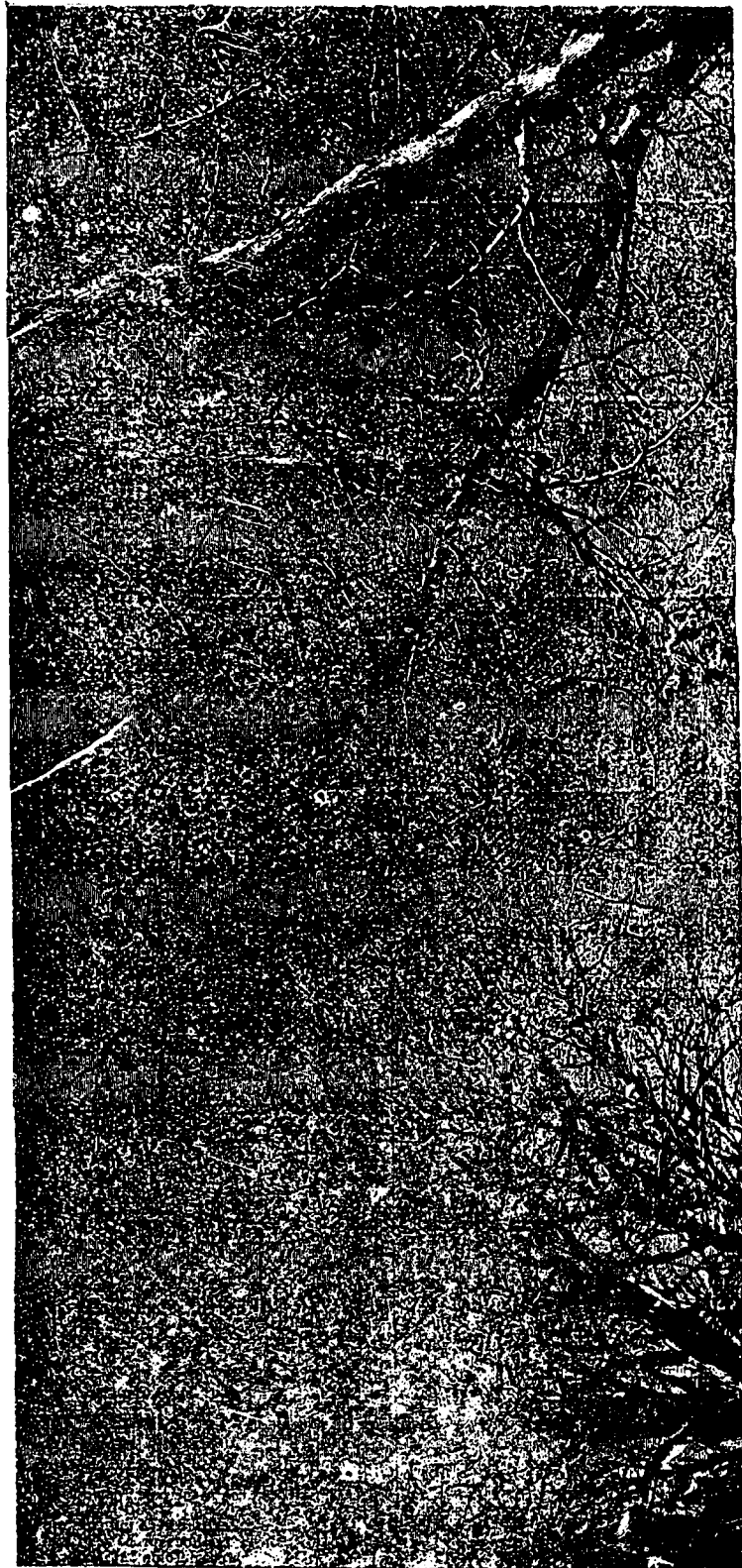
1470 rue Ste-Catherine
Entre Wolfe et Montcalm

Offres Spéciales dans les Médecines Patentées :

PILULES ROUGES du Dr Coderre de 50c la boîte autant que vous en voulez à	35
CACHETS pour le mal de tête, garantis les meilleurs de 25c la boîte pour	15
CASTORIA pour les enfants, 35c la boîte pour	25
SIROP du Dr Coderre de 25c la bouteille pour	15
do du Dr Demers de 25c la bouteille pour	15
do d'anis de 25c pour	15
BAUME RHUMAL de 25c pour	15
RADWAY de 25c pour	17½
PAIN-KILLER de 25c pour	17½

SIROP des Sœurs	15
do de Gray	17½
do de Menthol	15
EMULSION de Scott de 50c pour	39
SEIDLITZ en boîte de 25c pour	15
PASTILLES au Chocolat pour les vers en boîte de 25c pour	15
POISON à rats en boîte de 25c pour	10
do à punaise en bouteille de 25c pour	15
VASELINE en bouteille de 10c pour	4
do en bouteille de 20c pour	8
EAU de Floride Murray & Lenman en petites bouteilles de 25c	17
do do grosses bouteilles de 50c	39

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 206



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes C Cloutier, A Martin, J Petitclerc, Mlles A Dérôme, R H, M M Berthiaume, M A Boucher, L Brousseau, A J Gadoua, R Gagnon, W A Lussier, J Matte, J Paquet, J A Robillard, C Robin, O Warnault, Montréal, Q; J R Picard, Charlemagne, Q; M Leveque, De Lorimier, Q; Mlle M Houle, Coteau Station, Q; J Robin, Forestdale, Q, C Fortier, Fraserville Station, Q; L P Fortier, Lévis, Q; F J Boulay, I S J Routhier, Ottawa, Ont; Mlle M Y Mathieu, W Deschamps, C J Leger, E Parent, Québec, Q; Mlle A Clouthier, Rivière du Loup Station, Q; Mmes J Beauré, D Routhier, M M A Cloutier, A Chenette, R Routhier, St Hyacinthe, Q; L A Caron, Ste Julie de Mégantic, Q; G E Cartier, St Laurent, Q; J A Lorge, Ste Marguerite Station, Q; G Turcotte, Ste Marie Beauce, Q; Mlle A Perrault, St Pierre Les Becquets, Q; A Routhier, St Roch Québec, Q; N Pelletier, Ste Sauré Québec, Q; Mlle M A Tourigny, Ste Vierge de Bulstrode, Q; W Lefebvre, St Zéphirin de Courval, Q; Inconnu, St Zéphirin, Q; N Blanchette, Ambury, Mass; W Jolicœur, Augusta, Me; C Guimont, C Morin, Berlin, N H; P N Côté, F Faudreau, A Lomieux, Fall River,

Mass; J Goulet, Holyoke, Mass; O Cloutier, E Faillie, Lawrence, Mass; Mlle A Paquette, M St Hilaire, Mr A Lebrun, Lowiston, Me; Mlles R Dubois, J Hubert, M Turcotte, M M U Levasseur, P Pagé, A Simard, F Vigeant, Lowell, Mass; Mlle E Lemay, R Boucher, U Chartier, J St Hilaire, Manchester, N H; J A Dion, Manville, R I; Mme J Bernier, J B Cloutier, W Paré, New-Bedford, Mass; Mme F Noury, E Adrey, J Derbès, F G Lecluis, F A Puyau, Nouvelle-Orléans, La; F Gagner, North Adams, Mass; A Roberge, Somersworth, N H; Mme D Bernier, Taftville, Conn; Mmes E Dupont, G Lefebvre, Mr A Gervais, Three Rivers, Mass.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: G Turcotte (Ste Marie Beauce, Q); W Lefebvre (St Zéphirin de Courval, Q); U Levasseur, 479 Moody (Lowell, Mass); Mme F Noury, 1302 Miro (Nouvelle-Orléans, La); Mme G Lefebvre (Three Rivers, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

PAS UN SANS L'AUTRE

Elle.—Parce que tu prends un peu de ventre, ce n'est pas une raison pour être méchant et me faire de la peine tout le temps!

Lui.—Je ne peux pas engraisser sans m'agrir.

Déménagement

F. Lapointe a déménagé son stock de meubles aux Nos 1447-1449 de la rue Sainte-Catherine, près de la rue Montcalm. C'est sans contredit le plus beau magasin dans son genre qu'il y a dans Montréal.

Les personnes qui désiraient visiter l'établissement seront les bienvenues.

Quand vous aurez besoin de Meubles, Tapis, Prêlarts, Rideaux, Cadres, Miroirs, etc., etc., au plus bas prix du comptant, c'est aussi la vraie place, vous êtes certain de toujours faire un bon marché. Les personnes qui ont besoin de crédit devront s'adresser à M. Guibord, gérant de ce département, au No 189 rue Montcalm, près de la rue Sainte-Catherine.

Ouvrert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

F. Lapointe,
1447-1449
SAINTE-CATHERINE

Près de la rue Montcalm.

Les personnes sensibles sont un embarras. Heureusement elles sont rares.

**

Entre deux gendarmes :

—Parait, brigadier, qu'on va supprimer les anciens partis.
—Puisqu'ils sont partis, pas besoin de les supprimer.

Le Rhumatisme et la Nervosité ...

Sont guéris par nos Bains Turcs et Electriques suivis du Massage Electrique et Manuel. Ce traitement surpasse tous les autres.

OUVERT JOUR ET NUIT et le Dimanche matin.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES.— Le lundi matin et le mercredi après-midi.

AMUSEMENTS

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de 1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON ...

CINEMATOGRAPHIE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde 50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvrert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Lili est très gentille, très espiègle, mais très paresseuse.

Elle est régulièrement dans les dernières à chaque composition.

La semaine passée, elle arrive avec son livret.

—Quelle place as-tu? demande son père.

—Vingt-deuxième.

—Sur combien?

—Sur vingt-deux, dit la petite qui est très franche.

Hier elle a apporté le résultat d'une nouvelle composition.

—Quelle place as-tu, cette fois-ci?

—Vingt-quatrième! ...

—Comment?... Vingt-quatrième sur vingt-deux?

—Oh! papa, il y a deux nouvelles!

**

Un aveugle marchande un chien pour être guidé dans ses tournées.

—Est-il fidèle, au moins? demande-t-il au marchand.

—Oh! pour ça, oui, je vous le garantis, vous pouvez le prendre les yeux fermés.

**

Pendant les derniers vingt-huit jours. Le facteur à la cuisinière.

—Une lettre de votre amoureux, Mlle Julie.

—Ah! quel amour d'homme!

—Il y a six sous de port.

—Oh! quel pignouf!

**

Au Manège. Extrait du discours d'un gréviste :

—C'est nous qui faisons marcher le monde...

Une voix dans la salle :

—Dis-tu ça, citoyen, parce que t'es cordonnier? (*Rires prolongés*)

**

Un médecin ayant écrit une ordonnance la donna au malade en disant :

—Voilà ce que vous avalerez demain matin.

Le malade prit la phrase du médecin au pied de la lettre, avala l'ordonnance et... guérit.

Dentier Garanti \$5.

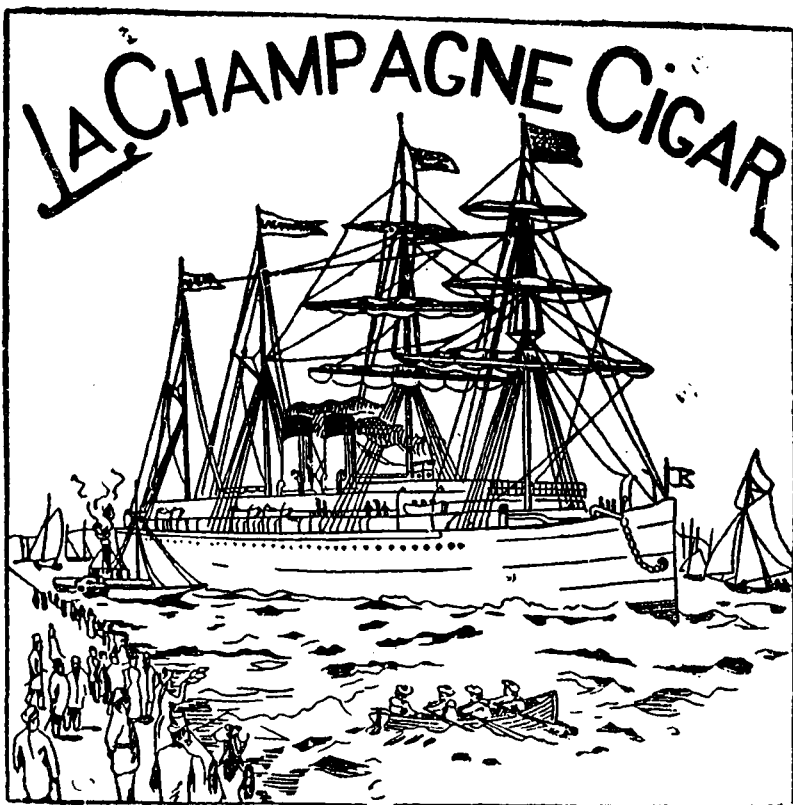
Couronnes en Or, \$4. la Dent

PLOMBAGES en Or, Argent, Platino, Alluminium, etc., etc., faits par des experts de premier ordre.

CONSULTATIONS GRATUITES
Un médecin est constamment présent à nos bureaux.

DYSPEPTIQUE, ou vous qui souffrez de maux de tête ou d'estomac, examinez vos dents. Elles sont certainement la cause de votre mal. Venez nous voir, nous vous guérirons.

Institut Dentaire Franco-Américain, 162 RUE ST-DENIS, MONTREAL
Tel. East 1744. Près Ste-Catherine
HEURES DE CONSULTATIONS : De 9 heures du matin à 5 heures de l'après-midi.



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

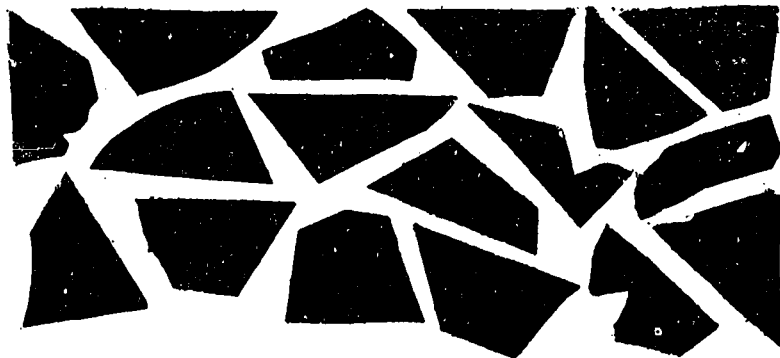
Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 207



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LA SILHOUETTE DU PRINCE DE GALLES.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 15 novembre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe!



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1802 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO., P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Entre fiancés:

—Quelle joie ce sera pour moi d'être la confidente de tous vos ennuis et de toutes vos peines!

—Mais, ma chérie, je n'en ai point!

—Rassurez-vous, mon ami, quand nous serons mariés, vous en aurez!

**

—Oui, mon pauvre Toto, ta pauvre tante est devenue veuve... Sais-tu bien ce que c'est qu'une veuve?

Toto, sans hésitation:

—C'est la femme d'un veuf.

La...

Société Nationale de Sculpture ...

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, Mercredi, le 15 Novembre 1899.

1 Lot de.....	\$10,000
1 " ".....	4 000
1 " ".....	2,000
1 " ".....	1,000
2 " ".....	600
5 " ".....	200
20 " ".....	60
66 " ".....	25
100 " ".....	40
200 " ".....	20
300 " ".....	12
500 " ".....	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 " ".....	12
100 " ".....	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 4
999 " ".....	4
3,500 Lots valant.....	\$49,742

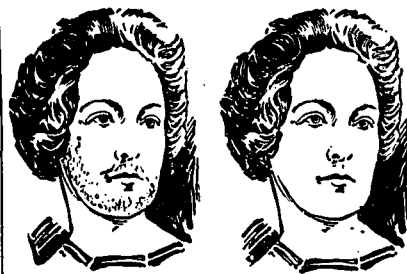
Prix du billet, 25c, 50c et \$1.00.

En vente partout.

J. Cochental, 134 St-Jacques, agent général pour Montréal.

Nous faisons remarquer au public que la Société a été entièrement reconstituée. Le personnel au complet a été changé et M. Thimothé Archambault en est aujourd'hui le gérant. Prochainement, nous commencerons l'ouverture des cours publics et gratuits.

112 RUE VITRÉ
 Coin St-Laurent



AVANT L'EMPLOI. APRES L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Ongles, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiropradiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129

UN LIVRE

POUR LES

FEMMES

Toute femme qui se soucie de conserver ou de recouvrer la santé et les attraits perdus ne devrait laisser passer l'occasion qui se présente de se procurer le dernier livre de Julia C. Richard, "La Santé de la Femme." Ce livre est rempli de faits nouveaux et importants que chaque femme devrait connaître. Il vous dira comment retrouver la santé du jeune âge et comment échapper à ces maladies qui brisent la vie de tant de jeunes femmes. Un livre rempli de bon sens, écrit par une femme qui a consacré sa vie à l'étude de ces problèmes.

GRATIS

AUX LECTRICES DE CE JOURNAL...

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée, une copie sera envoyée franco à toute femme qui en fera la demande.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal

LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres

maladies de la peau, guéris en peu de temps par la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours. **Maladies de la Peau** Montréal.

Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

Propriétaire: J. T. GAUDET, Pharmacies, JOLIETTE, P. Q.

Pour Chapelets des RR. PP.
 Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.